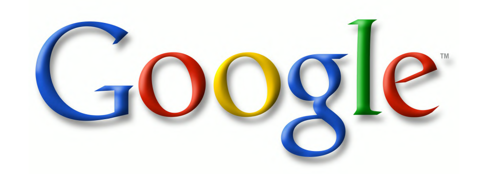
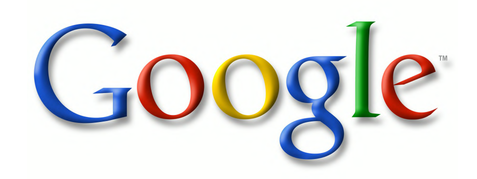






NADE

Memoires


MEMOIRES.
DE
S.T EVREMOND

LES MEMOIRES DE LA VIE DU COMTE D*** AVANT SA RETRAITE.

Contenant diverſes Avantures qui peuvent ſervir d'inſtruction à ceux qui ont à vivre dans le grand Monde.

Redigez par Mr. de Saint-Evremond.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire, ſur le Vygendam.

MDCCV.

Avec Privilege de Nos Seigneurs les Etats.

res; mais c'eſt ce qu'on ne ſçait point Ils ont été apportez d'Angleterre pa un homme à qui on a fait un miſtere du nom de l'Auteur, & il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait eu pour ſe cacher lui même la precaution qu'il a eue pour ne nommer perſonne. Au reſte quoiqu'il ſemble n'avoir entrepris ces Memoires que pour y depeindre les dangers & les ecueils de la Galanterie, on verra que s'i donne quelquefois l'idée de la mauvaiſe conduite des femmes coquettes, il rend aux autres la juſtice & leur donne tous les eloges qu'elles meritent; & ce n'eſt pas ſeulement à l'egard du commerce des femmes que l'on trouvera des inſtructions, c'eſt auſſi ſur tout ce qui regarde la conduite & les occupations d'un homme engagé dans le grand monde.

MEMOIRES
DE LA VIE DU COMTE D***.
AVANT SA RETRAITE,
Redigez par Mr. de Saint-Evremond.

LIVRE PREMIER.

J'Entre dans ma soixantieme année, plus rebuté du monde par mes disgraces, que par la vieillesse, je cherche à joüir du peu de repos que Dieu me laisse encore, en m'occupant de tout ce qui peut me donner lieu de me detacher du monde, & comme ma vie est, pour ainsi dire, un tissu de tous les ecueils qu'on peut trouver auprés des femmes, je croi que rien ne sauroit être plus utile & à moi-même & aux autres, que de repasser sur mes avantures qui ont rapport à el-

à elles. Ceux qui liront ces Memoires, y prendront peutêtre des motifs pour être plus ſages que je n'ai été, & moi en les écrivant, & en me retraçant le ridicule & les egaremens de la galanterie, je m'animerai à condamner de plus en plus ce maudit panchant, qui tout vieux & tout experimenté que je ſuis, pourroit encore m'entrainer; tant les hommes ont peu de force pour ſuivre le bien qu'ils approuvent, & pour éviter le mal qu'ils condamnent.

Comme en écrivant ces Memoires, je penſe plus à laiſſer à la poſterité une inſtruction, qu'une Hiſtoire, je ne dirai point qui je ſuis & je cacherai de même le nom de la plûpart de ceux dont je parlerai. Je n'ecris pas preciſement pour apprendre mes avantures, mais pour enſeigner par le recit de mes avantures à eviter les dereglemens que je deplore, & il y auroit de l'injuſtice aux Lecteurs de s'appliquer davantage à deviner la verité de cette Hiſtoire, qu'à profiter des veritez qu'elle renferme.

Je prie du moins ceux qui me reconnoitront, de ne divulguer ni leurs conjectures, ni leurs decouvertes, & je leur donne ſous le ſecret tout ce qu'il me ſera impoſſible de leur cacher.

Je ſuis né dans le mois de Mai de l'année

1625.

1625. Mon pere qui etoit d'une des plus anciennes Maisons du Royaume, & qui avoit à l'Armée un Emploi qui lui permettoit peu de prendre le soin de son menage, l'avoit laissé à ma mere. Sa Famille etoit composée d'une fille & de trois garçons; la fille etoit l'ainée, & j'etois le cadet de tous les quatre. Le fond de son bien pouvoit monter à quatre cens mille francs. Il avoit fait de grands avantages à ma mere, quoiqu'elle lui eust apporté peu de chose en mariage, & à peine fumes-nous au monde qu'on nous fit entendre que nous avions peu de bien. Ma mere nous eloigna de bonne heure d'auprés d'elle, & aiant mis sa fille dans un Convent de Province, où elle paioit une pension modique, elle chercha aussi les Colleges, où l'education de ses garçons pourroit lui moins couter. Mon frere ainé avoit deja pris le parti des Armes, quoiqu'il n'eust que quinze ans. On me mit avec mon second frere dans une petite Ville de Province, sous la conduite d'un Pretre, qui nous envoioit etudier dans un College qui etoit dans la même Ville. Nous y etions fort distingués, quoique nous fissions peu de depense; mais outre qu'on connoissoit qui nous etions, on nous donna des qualitez qui nous attiroient cette distinction. On donna à mon frere la qualité de Comte, & à moi cel-

le de Chevalier; car la mode n'etoit pas en ce temps-là aussi etablie qu'aujourd'hui, de donner celle d'Abbé à des enfans, qui n'ont nulle autre vocation à l'Eglise que le titre de cadets.

Mon frere le Comte ne se trouva aucune ouverture d'esprit pour les Lettres, & toute son occupation depuis le matin jusqu'au soir, etoit de faire enrager le pauvre Precepteur chez qui nous logions. Pour moi j'etois plus docile, & quoique je ne fusse pas ennemi du plaisir, je ne laissai pas de trouver moien de bien faire dans mes Classes. La difference qu'on remarqua entre le caractere d'esprit de l'un & de l'autre, m'attira des loüanges, qui chagrinant mon frere, commencerent à lui donner contre moi la haine qu'il a toûjours euë, & c'est ce qui m'a convaincu qu'il ne faut jamais faire etudier ensemble des enfans dont le genie est different. Les mortifications qu'on donne à un ainé, qui est surpassé par son cadet, retombent toûjours sur celui qui en est la cause innocente. Mon frere avoit deja quinze ans, & moi quatorze, quand une Troupe de Comediens arriva dans la Ville où nous faisions nos etudes.

Je n'avois eu jusque-là que de vagues impressions de cette passion qui attache un sexe à l'autre. Ce fut à la Comedie qu'elle commen-

mença à ſe developer & à ſe faire ſentir en moi, & je le dirai, ou à ma confuſion, ou à celle des plus graves Auteurs de la Tragedie, que ce fut à la repreſentation du Cid que je commençai tout de bon à vouloir faire l'amour. La femme qui joüoit le rolle de Chimene, me toucha, & par ſa beauté, & par la tendreſſe des ſentimens de ſon perſonnage. Je me ſentis affligé de la voir malheureuſe. Il me ſemble même que j'etois un peu faché qu'elle fuſt auſſi vertueuſe que ſon rolle la faiſoit paroître; mais ce regret ne me dura pas longtems. J'appris bientôt que cette femme qui repreſentoit ſur le Theatre des rolles ſi vertueux, n'etoit dans le particulier rien moins que Chimene. Ce fut là ce qui me renverſa entierement l'imagination. Quoi, diſois-je en moi meme, il me ſeroit aiſé d'etre aimé de cette Chimene qui a tant de fierté pour Rodrigue? Je portois par tout ces penſées & ces reflexions, & j'avalois ſans le ſavoir le funeſte poiſon de la debauche.

Ce que j'eprouvai dans un âge ſi tendre, m'a dans la ſuite de ma vie empêché d'être ſurpris, quand j'ai vû les Comediennes, toutes decriées qu'elles ſont, inſpirer de plus fortes paſſions que les plus honnetes femmes. Le rolle qu'elles font ſur le Theatre donne du gout pour celui qu'elles font ailleurs.

Cependant j'etois trop jeune pour oser m'attacher à la Chimene qui m'avoit touché dans la representation du Cid. D'ailleurs cette Comedienne étoit à toute heure entourée de gens moins jeunes que moi, & plus riches que je ne l'etois à cet âge, & prevoiant bien que si j'osois lui parler d'amour sans avoir à lui faire des presens, je n'en serois traité que comme un ecolier, je cherchois des amours plus aisées & plus capables de me reüssir. Mais à qui m'attacher? Je ne voiois pas une femme pour qui je n'eusse du panchant. Tout etoit Chimene pour moi, mais je n'etois Rodrigue pour personne, & les plus fortes douceurs que je recevois des femmes à qui je prodiguois les miennes, c'est que j'etois un joli enfant. Cela me desesperoit; je voulois qu'on me regardast comme un homme, puisque je sentois si bien que je l'etois.

Il y avoit dans la Ville où nous demeurions un Convent de Filles, dont l'Abbesse etoit un peu nôtre parente. J'allois la voir assez souvent, & par son moien je connoissois la plupart des jeunes Pensionnaires qui etoient chez elle. Il y en avoit une à peu prés de mon âge, qui me plaisoit plus que les autres; & comme j'avois assez de facilité pour la voir, je crus qu'il n'y avoit personne à qui je pusse

mieux

mieux m'attacher. Ce fut donc à elle que je resolus de decouvrir la passion qui commençoit à naître dans mon cœur. Je me servis pour faire cette declaration de quelques Vers de Comedies que j'avois retenus, que je lui prononçai d'un air fort passionné & fort tendre: la petite personne etoit deja bien plus aguerrie que moi, & je fus fort etonné de la voir repondre à mes Vers par de la Prose fort intelligible. Elle se mocqua de la maniere dont j'avois fait ma declaration, & elle me dit qu'elle avoit appris dans son Convent à parler d'une autre sorte. Je reconnus qu'elle avoit lû toutes sortes de Livres de galanterie, & qu'elle en savoit deja assez, non seulement pour repondre à mes sentimens, mais encore pour m'encourager & pour m'instruire. Elle jura pourtant qu'elle n'avoit jamais senti que pour moi la passion qu'elle me decouvroit, & qu'elle ne la sentiroit jamais pour un autre, mais elle me dit que si je l'aimois veritablement, il falloit ne point perdre de tems, & travailler à trouver l'occasion de nous voir souvent.

Il est aisé de s'imaginer combien je fus charmé de trouver une personne si aimable, toute remplie d'amour pour moi. Je me persuadai aisement que c'etoit l'effet de mon merite qui lui causoit cette passion, & je fus con-

firmé dans cette vanité par les lettres qu'elle commença à m'ecrire tous les jours ; car il me sembloit alors qu'on ne pouvoit ecrire ni avec plus de passion ni avec plus d'esprit.

Je ne pensai donc plus qu'à l'aimer. Nous nous ecrivions exactement tous les jours, & nous nous servions pour ce commerce d'un Ecolier qui etoit fils de la Touriere de l'Abbaie, & qui en venant en Classe me rendoit ses lettres, & lui reportoit les miennes en s'en retournant.

Il y avoit un mois que nous nous aimions de la sorte, quand mon frere qui paroissoit attaché à une Religieuse de la même Abbaie, & qui n'etoit pas d'humeur à cacher ses intrigues, me fit voir les lettres que cette Religieuse lui ecrivoit. Quelle fut ma surprise quand je vis que c'etoit presque mot pour mot les mêmes lettres que m'ecrivoit ma Pensionnaire, & qu'il falloit que toutes celles que j'avois reçues eussent eté composées par cette Religieuse ! Je n'en temoignai rien à mon frere, mais en le quittant, j'allai faire un paquet de toutes les lettres que j'avois, & je les renvoiai à celle de qui je les avois reçues, lui mandant par un billet fort sec que je ne voulois plus l'aimer ni la voir, puisqu'elle avoit eté capable de me tromper.

Elle repondit à mon billet par un billet en-

core plus sec. Comme je l'aimois de bonne foi, je fus faché de la voir en colere. Je lui ecrivis une lettre fort humble en lui demandant mille pardons, & n'aiant eu aucune reponse, j'allai la voir pour lui demander pardon moi-même.

Elle me reçut avec un air qui me persuada qu'elle ne m'avoit jamais aimé. Elle ne fit que rire de ma tristesse, & voiant que je voulois lui faire des reproches en forme, elle me dit que j'etois un plaisant marmot pour vouloir être aimé d'une personne comme elle. Cela m'accabla, car elle n'etoit guere plus agée que moi. J'enrageois de me voir traiter d'enfant par un enfant, & je n'avois pas sçu jusque-là que les filles ne sont plus des enfans, à l'âge où les garçons le sont encore.

Le mauvais succés de cette premiere passion commença à me faire connoître le caractere des femmes. Heureux si j'en eusse profité, mais je crus que la jeunesse etoit la seule cause de la tromperie que cette Pensionnaire m'avoit faite, & je resolus de m'attacher à des Maistresses moins enfans.

Nous allions quelquefois manger chez le Lieutenant General de la Ville où nous demeurions Il avoit une femme assez bien faite, & qui faisoit fort parler d'elle. Elle avoit environ trente ans, & je n'en avois pas quin-

ze, mais je ne la voiois jamais que je ne lui marquasse de la passion. Je croiois alors qu'il falloit paroitre passionné de toutes les femmes, & je le sentois même comme je le disois, car dans l'envie generale que j'avois de faire l'amour, je me trouvois, ce me semble, disposé à aimer toutes celles qui voudroient bien souffrir que je les aimasse.

La Lieutenante Generale prenoit beaucoup de plaisir à mes douceurs, & elle me disoit ordinairement que c'etoit dommage que je fusse si jeune, mais qu'elle n'osoit compter sur une personne de mon âge. Elle oublioit pourtant ma jeunesse quand il etoit question de me parler des chagrins que lui donnoit son mari, qui etoit jaloux au dernier point. Je crus que ces confidences etoient une marque de la passion qu'elle avoit pour moi, & je ne songeai plus qu'à lui plaire, & qu'à lui prouver que je n'aimois qu'elle.

J'avois lû alors beaucoup de Romans, * car c'etoit le tems où ils commençoient à être en vogue, & je ne croiois pas qu'il fust permis de faire l'amour autrement que leurs Heros le faisoient. Je m'imaginois être tantot Alexandre, tantot Orondate, & ma Lieutenante Generale ne paroissoit pas à mes yeux une moindre Maistresse que Cassandre ou Statira.

* Comme Faramond en 12 voll.

Je

Je n'etois point suspect à son mari, etant presque le seul qui eust la liberté de voir sa femme. Non seulement nous etions seuls quand je la voiois chez elle, mais nous allions souvent nous promener tête à tête dans un jardin qui etoit dans un Fauxbourg de la Ville.

Un jour elle me dit qu'elle vouloit eprouver si je l'aimois veritablement, & si elle pouvoit se fier à moi. Je lui promis une discretion à l'epreuve de tout, & alors elle me dit qu'elle avoit à parler à un homme de ses parens qui se trouveroit dans le jardin, mais qu'il falloit que jamais personne n'en eust connoissance, parcequ'elle seroit perdue si on venoit à le decouvrir, son mari lui aiant fait des deffenses expresses de voir cet homme; elle m'assura que ce n'etoit que pour affaires qu'elle avoit envie de l'entretenir, & je lui promis fidelité sans m'informer de ses raisons.

Nous allames à ce jardin, & à peine y fusmes-nous arrivez, que le Cavalier qu'elle vouloit voir, monta par dessus la muraille, & vint nous trouver dans une allée où nous nous promenions. Le voila, me dit-elle, demeurez-là pendant que je lui parlerai dans ce cabinet. Vous observerez s'il ne vient personne, & si vous voiez quelqu'un, vous me

viendrez avertir. Je lui dis qu'elle pouvoit se fier à moi, & elle entra dans le cabinet avec cet homme, me laissant en sentinelle au bout de l'allée qui repondoit à ce cabinet, & me disant que je me gardasse bien de changer de place.

Dés qu'elle fut dans le cabinet, j'oubliai la promesse que je lui avois faite de garder toûjours mon poste, & m'approchant tout doucement de la porte de ce cabinet, j'eus la malice d'y frapper rudement, en lui criant, *Madame, voici votre mari qui vient.* A ces paroles elles s'approcha de la porte, & sans l'ouvrir, elle me pria de mener son mari dans une autre allée, jusqu'à ce qu'elle eust eu le tems de faire evader le Cavalier.

Je me retirai pour lui laisser ce tems-là, & le Cavalier regrimpa avec precipitation à la muraille par où il etoit venu. Elle vint à moi, & me voiant seul, elle demanda où etoit son mari. J'eus beau lui dire qu'il etoit deja ressorti; elle vit bien que c'etoit une peur que j'avois voulu lui faire, & elle m'en temoigna un chagrin qui alloit jusques à me dire des injures.

Je crus qu'aiant apperçu son intrigue, elle me menageroit, mais ce fut tout le contraire. Elle me remena au logis sans presque me dire un mot, & en me quittant elle alla

dire

dire à son mari que j'etois un insolent qui avois osé lui en conter, & qu'elle le prioit que je ne revinsse plus chez elle.

J'y retournai dés le lendemain, & le mari me dit en se moquant de moi que j'etois un libertin & un debauché, & que sans la consideration qu'il avoit pour ma famille, il me traiteroit comme on traite les enfans quand on veut les chatier.

Cette injure me perça jusqu'au vif, & au lieu de lui repondre comme j'aurois pû le faire, que sa femme le trompoit, je ne m'arretai qu'à la honteuse menace qu'il m'avoit faite. Je lui sautai au collet, & le manque seul de forces m'empêcha de lui faire autant de mal que j'aurois voulu. Sa femme accourut au bruit & prenant le parti de son mari, elle me dit cent injures. Voiez, disoit-elle, quelle insolence. Ce petit fripon en fait deja beaucoup, & s'il ose traiter mon mari de cette sorte, que ne diroit-il point de moi si on l'ecoutoit? On m arracha des mains du mari, & on me pria de ne plus revenir chez lui. Je sortis en donnant au mari & à la femme tous les noms qu'ils meritoient.

Quand je fus au logis, j'admirai longtems l'impudence de cette femme, qui sachant que j'avois dequoi la perdre en publiant ce que j'avois vû, avoit eu un procedé si etrange, mais

je ne connoissois par en ce tems-là de quoi une femme coquette est capable, & ce qui m'arriva à cet âge ne fut qu'une legere ebauche des friponneries que j'ai eprouvées depuis dans les femmes de ce caractere.

Cette avanture fit grand bruit. Le Precepteur chez qui nous logions en ecrivit à ma mere, & la pria de nous retirer, parceque nous etions trop grands. Ma mere auroit eû peu d'egard à ses remontrances, si cette année-là qui etoit l'année 1640. elle n'etoit devenue veuve. Mon pere fut tué en Piemont à la Bataille que le Comte d'Harcourt gagna sur les Espagnols. Elle nous rapella donc à Paris, où nous trouvames mon frere aisné qui etoit revenu aprés la mort de mon pere, pour demander sa Charge, & pour tacher aussi de nous faire donner de l'emploi dans les Troupes, à mon frere le Comte & à moi.

Nous avions un Ami puissant avec qui mon frere ainé avoit eté elevé, & que nous avions aussi fort connu dans nôtre jeunesse. C'etoit Monsieur de Cinq Mars, fils du Marechal d'Effiat. Comme il etoit dans sa plus grande faveur, nous n'eumes pas de peine à obtenir tout ce que nous souhaitions. La Charge de mon pere fut rendue à mon frere ainé. On donna mon frere le Comte à Monsieur le Duc de Brezé pour servir sur Mer, &

mon frere ainé qui avoit de l'amitié pour moi, voulut me garder auprés de lui pour servir en Piemont la Campagne prochaine. Je restai donc à Paris, où je passai l'Hiver avec lui, étant presque de toutes ses parties & de tous ses plaisirs, & ce fut alors que j'eus occasion de connoitre bien mieux que je n'avois fait, le caractere des femmes coquettes.

Nous etions presque toujours chez Monsieur de Cinq Mars, & je ne puis m'empecher de dire ici la surprise où j'etois, & les reflexions que j'avois coûtume de faire toutes les fois que je le voiois. Jamais homme ne ma semblé devoir être plus heureux qu'il etoit alors. Il se voioit à vingt ans Favori du Roi, avec des distinctions que nul autre n'avoit euës avant lui. Il etoit adoré de tous les Courtisans, & aimé de toutes les femmes ausquelles il lui plaisoit de s'attacher. Cependant je ne le voiois jamais content, & dés qu'il se trouvoit seul avec mon frere & moi, il se disoit l'homme du monde le plus malheureux. Il revoit, il soupiroit, & passoit souvent des heures entieres à ne rien dire & à se promener dans la Chambre. Il n'expliquoit qu'à mon frere les sujets de chagrin qu'il avoit, & lui parloit assez souvent à l'oreille. Je ne me melois point d'entrer dans ces confidences, mais je ne pouvois cesser d'admirer combien

les hommes sont trompez, quand ils se persuadent que les grands postes & les grands honneurs sont necessaires pour être heureux.

Je n'eus aucune connoissance des secrets de Monsieur de Cinq Mars en matiere d'Etat, & je ne sai s'il les decouvrit à mon frere, mais je connus la pluspart de ceux qu'il avoit en matiere de galanterie; car on trouve beaucoup d'hommes capables de cacher ce qui regarde leur fortune, & l'on n'en trouve guere qui puissent ne pas se vanter de ce qui a dequoi flater leur vanité en amour.

Monsieur de Cinq Mars etoit parfaitement bien fait & fort liberal. Cependant les femmes ausquelles il paroissoit attaché, ne lui etoient pas fort fidelles. Comme il etoit obligé d'être presque tout le jour auprés du Roi, il n'avoit que des momens à donner à ses maitresses, & elles trouvoient toute la facilité qu'elles vouloient pour le tromper.

Il en avoit une pour laquelle il avoit fait beaucoup de depense. Il l'avoit meublée & logée magnifiquement, & il ne lui rendoit guere de visites qu'il ne lui fist des presens. Il nous menoit fort souvent chez elle mon frere & moi, & même il nous y laissoit, etant obligé de retourner à la Cour. Soit que mon frere eust des engagemens ailleurs, soit qu'il fist scrupule d'en conter à la Maitresse de son ami,

ami, il paroiſſoit s'attacher peu à elle, & quand Monſieur de Cinq Mars etoit ſorti, & que nous reſtions chez cette fille, il s'endormoit preſque toûjours, & me laiſſoit cauſer avec elle tant que je voulois.

Je n'avois pas encore perdu l'habitude que j'avois priſe de croire qu'il n'etoit pas permis de voir une femme ſans lui temoigner de la paſſion. Celle-ci etoit belle, & on peut bien croire qu'aiant la facilité de l'entretenir, je lui dis que je l'aimois.

Voulant pourtant faire cette declaration avec un peu de delicateſſe, je lui dis que j'etois faché que Monſieur de Cinq Mars fuſt ſi attaché à elle, & qu'elle lui euſt de ſi grandes obligations, parceque ſans cela j'aurois pris la liberté de lui temoigner que je l'aimois de tout mon cœur. Vous croiez, reprit-elle, qu'il eſt attaché à moi, & que je lui ai de l'obligation, point du tout, il ne m'aime point, & il ne fait preſque rien pour moi. Il ne fait rien pour vous, repris-je avec etonnement? Cependant on ne dit pas cela, & on pretend dans le monde qu'il vous a deja donné plus de cinquante mille ecus. Hé bien, repondit-elle, cinquante mille ecus, voila une belle gueuſerie pour une fille comme moi. Si je voulois avoir pour d'autres les complaiſances que j'ai pour lui, j'aurois de-

ja reçu trois fois plus d'argent, & je serois bien mieux etablie.

J'avoue que ce discours me parut si singulier, que j'eus peine à ne pas faire des reproches à cette fille d'une pareille ingratitude, car j'ignorois alors que les Maitresses qu'on achete se croient toutes beaucoup audessus du prix pour lequel elles se vendent.

Je ne voulus pourtant lui rien temoigner de ma surprise. Il est vrai, lui dis-je, que si on a egard à votre merite, cinquante mille ecus sont peu de chose. Mais que doivent donc esperer de vous ceux qui n'ont rien, & de quelle maniere recevrez-vous l'offre que je veux vous faire de mon cœur, moi qui n'ai pas un sou à vous donner? Est-ce donc, reprit-elle, que vous croiez que je sois interessée, & que je veuille acheter mes Amans? S'il etoit vrai que vous m'aimassiez, & que je crusse que c'est de bonne foi que vous me parlez, je vous aimerois mieux que Monsieur de Cinq Mars avec ses cinquante mille ecus, car ajouta-t'elle, il n'appartient qu'aux coureuses de faire l'amour pour de l'argent.

Ce discours me toucha jusques au cœur, & m'empecha de faire la reflexion que j'aurois dû faire sur ce qu'il y avoit de ridicule & d'extravagant à voir une personne assez interessée pour n'etre par contente de cinquan-

te-

te mille ecus, ne laiſſer pas de faire la genereuſe ; mais j'en fus touché, comme ſi elle euſt parlé de bonne foi. Je m'imaginai que j'avois plus de merite que Monſieur de Cinq Mars, & j'allai meme juſqu'à me perſuader qu'une fille auſſi bien nippée qu'elle l'etoit, pourroit non-ſeulement m'aimer ſans rien attendre de moi, mais me faire meme des preſens, car etant alors extremement depourvu d'argent, je ſentois bien que celle de toutes les femmes que j'aimerois davantage, ſeroit celle qui me donneroit le plus.

Je lui repondis que j'etois charmé de la generoſité de ſon cœur, & qu'elle ne devoit point douter que le mien ne fuſt ſincere. La maniere dont elle me repondit, me fit croire que j'etois aimé. Elle m'aſſura qu'elle me recevroit toutes les fois que j'irois chez elle & qu'elle auroit ſoin que perſonne ne nous troublaſt dans nos tete à tete. Je lui demandai un rendez-vous pour le lendemain matin à dix heures, & elle me le promit.

Je la quittai ſi charmé de ma bonne fortune, que j'eus peine à n'en pas faire confidence à mon frere. Je ne ceſſai point en m'en retournant avec lui, de lui parler de cette fille avec un epanchement de cœur qui le faiſoit rire. Je croi, me diſoit-il, que vous en etes amoureux. Il faudroit pour cela, lui

repondois-je, que je fusse assez riche pour lui faire du bien. Mon frere rioit de toute sa force quand je lui disois que personne que Monsieur de Cinq Mais ne devoit pretendre à ses bonnes graces, & j'ai jugé depuis qu'il falloit qu'il la connut deja pour ce qu'elle etoit.

J'attendois avec impatience l'heure marquée pour le rendez-vous, quand je reçus un billet, par lequel elle me mandoit qu'il lui etoit survenu une affaire qui l'obligeoit à sortir de bonne heure, & que n'aiant point de Montre, toutes les siennes etant chez l'Horloger, elle me prioit de lui en envoier une qu'elle m'avoit vue la veille. J'en avois une en effet assez jolie. Je la lui envoiai aussitot, l'accompagnant d'un billet tres-passionné, par lequel je la priois de se souvenir du rendez-vous pour l'apresdinée. Je me hastai fort d'aller chez elle, & je la trouvai en deshabillé, sans qu'il parust qu'elle eust sorti le matin. Elle avoit avec elle deux de ses amies qu'elle me dit qui l'avoient retenue jusques alors, ajoutant qu'il falloit qu'elle sortit dans un quart d'heure, parcequ'elle etoit obligée de trouver ce jour-là dix pistoles qu'elle avoit perdues au jeu. Je ne vous les demande pas, ajouta-t'elle, parceque vous m'avez dit que vous n'avez point d'argent. Elle me dit ces der-

dernieres paroles d'un air si sec, que je crus que c'etoit un reproche qu'elle me faisoit. Je le sentis jusqu'au vif, & je resolus de lui trouver les dix pistoles à quelque prix que ce fut. Je la quittai, & j'allai vendre un petit diamant que j'avois, & lui apportai les dix pistoles. Elle les reçut avec une joie extreme, disant que ce qu'elle en faisoit etoit plus pour eprouver si je l'aimois veritablement, que par le besoin qu'elle en eut. Elle me promit pour le lendemain le rendez-vous dont elle m'avoit flaté; mais quand l'heure en fut venue, elle me manda qu'elle etoit au desespoir, mais qu'elle ne pouvoit recevoir personne, parceque Monsieur de Cinq Mars venoit de lui mander qu'il alloit venir la voir.

J'enrageois de tous ces contretems. Le jour suivant ne me fut pas plus heureux, & elle me mena quinze jours de cette sorte, trouvant chaque fois des raisons nouvelles pour me manquer de parole. Ce tems-là passé, elle me fit prier de me trouver à une Eglise où elle se rendit, & où j'allai lui parler. Elle me marqua beaucoup de chagrin de ne pouvoir prendre l'occasion de me voir chez elle, qu'elle s'etoit apperçuë que l'empressement que j'avois pour elle avoit eté remarqué, & qu'il falloit ne-

cessairement que nous nous vissions ailleurs. Elle ajouta que ce n'etoit pas sa plus grande peine; que ce qui l'affligeoit etoit que Monsieur de Cinq Mars lui aiant donné cinquante pistoles pour acheter un habit, elle avoit eté assez malheureuse pour s'etre embarquée au jeu; qu'elle n'osoit lui dire qu'elle les avoit perdues, & qu'il falloit necessairement qu'elle les trouvast ailleurs. Croiez-vous, ajouta-t-elle, que si vous faisiez semblant d'en avoir besoin, & que vous les demandassiez à Monsieur de Cinq Mars, il vous les refusast? Je lui repondis que je n'osois faire cette proposition à Monsieur de Cinq Mars, non seulement parceque j'avois une repugnance extreme à emprunter de l'argent à qui que ce fut, mais aussi parceque j'avois des raisons de menager l'amitié de Monsieur de Cinq Mars pour des interêts plus considerables. Elle me repondit sechement que cette excuse etoit une defaite, & qu'elle etoit folle de s'imaginer que je l'aimasse. Elle me quitta aprés ces paroles, & ne voulut plus entendre de raisons.

J'avois tous les sujets du monde de croire qu'elle n'agissoit pas de bonne foi. Elle avoit deja ma Montre qu'elle ne parloit point de me rendre. Je lui avois donné dix pisto-

pistoles, & elle m'en demandoit encore cinquante; mais je me trouvai assez aveugle pour ne pas faire la moindre reflexion sur son procedé. Elle est trop riche, me disois-je à moi-meme, pour etre interessée, & il faut que ce qui la fait recourir à moi, soit un effet de sa confiance.

Je me resolus donc de demander les cinquante pistoles à Monsieur de Cinq Mars. J'etois chez elle avec lui quand je lui en fis la propósition. Je le tirai dans une Chambre à l'ecart, & je lui dis en tremblant que j'avois un extreme besoin de cinquante pistoles, mes parens ne me donnant point d'argent. Il me repondit qu'il m'en alloit donner cent, & aussitot appellant la personne chez qui nous etions; combien vous ai-je laissé d'argent, Mademoiselle, lui dit-il, la derniere fois que je vous vis? n'est-ce pas trois cens pistoles? Allez m'en querir cent, je vous prie, dont j'ai extremement besoin. Cette fille rougit, & n'osant rien repondre, elle lui apporta les cent pistoles bien contées qu'il me donna. Je fis difficulté de les prendre, lui disant que cette fille en avoit peutetre besoin. Non, dit-il, elle en a de reste, & je veux meme qu'elle vous en donne quand vous en aurez besoin; & l'appellant aussitot, il lui dit

qu'elle me donnat tout ce que je lui demanderois. Je gardai les cent pistoles, resolu d'apprendre à Monsieur de Cinq Mars que je ne lui avois emprunté de l'argent que pour la personne meme de qui il les avoit prises, & je le laissai avec elle.

Je ne savois que comprendre au procedé de cette fille, qui avoit fait semblant d'avoir besoin de cinquante pistoles en un tems où Monsieur de Cinq Mars venoit de lui en donner trois cens; mais la chose me paroissoit bizarre, supposé qu'elle ne fut pas de bonne foi, qu'elle fut punie elle-meme de son avarice, & qu'au lieu de me demander de l'argent, comme elle avoit fait jusques-là, on l'eut obligée de m'en donner toutes les fois que je voudrois en avoir.

Je ne pus m'empecher de raconter la chose à mon frere, qui me blama fort d'avoir emprunté de l'argent à Monsieur de Cinq Mars, & qui voulut absolument que je lui donnasse les cent pistoles pour les renvoier. Il m'apprit alors que cette fille jouoit souvent de ces tours, & que quelque argent que lui donnat Monsieur de Cinq Mars, elle en demandoit à tous ceux qui lui en contoient. J'en ai voulu, ajouta-t-il, dire quelque chose à Monsieur de Cinq Mars, mais l'amour l'aveugle, & il n'a

pas le loisir de s'appliquer à connoitre ses Maitresses.

Mon frere reporta les cent pistoles, & Monsieur de Cinq Mars ne les reprit qu'à condition que j'en demanderois à la fille qui me les avoit données, toutes les fois que l'argent me manqueroit. Mon frere qui l'avoit deja trouvé aveugle sur le sujet de cette fille, ne jugea pas à propos de lui dire que c'etoit elle qui m'avoit obligé de lui faire cet emprunt, mais comme j'avois resolu de ravoir ma Montre & mes dix pistoles, je pris aussi la resolution de me servir de l'ordre que Monsieur de Cinq Mars lui avoit donné, de ne me laisser manquer de rien.

J'allai donc chez elle, & je fus fort surpris que me recevant avec un visage riant, hé bien, me dit-elle, où sont les cent pistoles que Monsieur de Cinq Mars vous a pretées? Ne sont-elles pas pour moi? Pour vous, lui dis-je? ma foi, je les ai deja depensées; & je vous prie au contraire de m'en donner encore vingt, dont j'ai un besoin extreme. Quoi, reprit-elle, vous croiez donc que les trois cens pistoles dont Monsieur de Cinq Mars m'a parlé fussent à moi? Vous vous trompez, il me les avoit données en garde, & il est si avare, qu'il

me feroit mal passer mon tems, si j'avois touché à un sou de l'argent dont il me confie le depôt. Helas, dit-elle en pleurant, je suis bien malheureuse. A peine Monsieur de Cinq Mars me donne-t-il mon necessaire, & je n'ose jamais lui demander rien qu'il ne me le reproche.

Ce que mon frere m'avoit appris du caractere de la Demoiselle, m'empecha de donner encore dans ce panneau. Je lui dis que Monsieur de Cinq Mars n'etoit point du tout du caractere dont elle le faisoit, & que je lui en parlerois moi-meme pour en savoir la verité; que je la priois de me rendre ma Montre & mes dix pistoles, puisque je ne pouvois douter qu'elle ne feignoit d'avoir de l'amour pour moi, que pour me piller. Elle se met encore à pleurer, me conjurant de ne rien dire à Monsieur de Cinq Mars, ce que je fus obligé de lui promettre, mais j'insistai inutilement pour ravoir ma Montre & mes dix pistoles; elle me dit qu'absolument elle ne me les rendroit pas, & qu'elle vouloit garder ces petits presens pour marque de mon amitié.

Quelque faché que je fusse, je ne pouvois m'empecher de rire de ses complimens. Plus je riois, plus elle pleuroit, j'eus la force de n'etre point touché de ses larmes,

&

& de la meprifer autant que je l'avois aimée. Elle etoit en effet telle que mon frere me l'avoit dit. Quoique Monfieur de Cinq Mars lui prodiguat un argent immenfe, elle ne laiffoit pas d'en demander à tout le monde. Elle avoit plus de quatre cens mille francs de bien quand Monfieur de Cinq Mars mourut, & on verra dans la fuite quelle fut fa deftinée.

Je n'allai plus chez elle que quand je ne pouvois me difpenfer d'y accompagner mon frere, qui s'y trouvoit fouvent pour voir Monfieur de Cinq Mars, & cherchant à m'amufer ailleurs, je m'adonnai à l'Hotel de...... parce que Madame la Ducheffe d...... etoit notre parente, & me recevoit toujours avec plaifir. Elle avoit une Niece fort jolie, qu'elle faifoit elever auprés d'elle ; car elle n'avoit point encore d'enfans en ce tems-là. C'etoit une fille de feize ou dixfept ans ; & du caractere dont j'etois, il eft aifé de juger que la voiant fort fouvent, je ne manquai pas de lui conter des douceurs. Elle repondoit à mon amour d'une maniere qui me faifoit enrager, elle ne faifoit que rire, & je ne pouvois deviner fi elle m'aimoit ou fi elle ne m'aimoit pas. Un jour qu'elle etoit fortie avec la Ducheffe, j'allai pour la voir, & je ne trouvai

qu'une jeune femme de chambre qui la servoit. C'etoit une fille de vingt ans qui etoit assez bien faite. J'avois coutume de lui faire des honnetetez toutes les fois que je la rencontrois, & la trouvant seule ce jour-là, je lui en fis plus qu'à l'ordinaire. Elle me parla de sa Maitresse, & me dit que j'en etois passionnement aimé, que cette Niece lui parloit continuellement de moi, mais qu'elle n'osoit s'expliquer à moi-meme. Elle ajouta que si je l'aimois veritablement, elle tacheroit de lui oter cette timidité & ces scrupules, & de me menager avec elle des conversations secretes. Je jurai à cette femme de chambre tout ce qu'elle voulut, & elle m'assura que je verrois bientot sa Maitresse, pourveu que je lui promisse d'etre discret. Elle prit ensuite la precaution de m'avertir de ne lui rien temoigner jusqu'à ce qu'elle l'eut prevenue.

Nous finissions à peine cette conversation, que la Duchesse revint avec sa niece. De quels yeux ne regardai-je point cette charmante personne aprés ce qu'on venoit de m'apprendre de l'inclination qu'elle avoit pour moi, & quelle peine n'eus-je point à ne lui en rien dire ! Je me contentai de l'assurer que je l'aimois à la folie, & jamais en effet je ne l'aimai davantage. Je

sentis

sentis alors que rien n'est plus capable d'augmenter la passion, que l'imagination d'etre aimé.

La Femme de chambre ne me laissa pas languir. Dés le lendemain matin elle me fit dire qu'elle avoit à me parler, & j'allai la trouver dans une Eglise voisine. Elle me dit qu'elle avoit entretenu sa Maitresse, & que si je voulois venir à l'Hotel dés le soir meme, elle trouveroit le moien de me la faire voir. Je n'avois garde de differer, & je pris avec elle toutes les mesures qu'elle voulut.

J'allai le soir chez la Duchesse, j'y soupai, & quand je crus qu'elle vouloit se coucher, je pris congé d'elle; mais au lieu de sortir, je montai en sortant de sa chambre dans un grenier en maniere de Garde-robe, où la femme de chambre m'enferma. Il faisoit un froid extreme, & je fus là deux grosses heures à geler de froid. Au bout de ce tems, & environ sur le minuit, on vint ouvrir la porte de mon grenier, & je connus que c'etoit la femme de chambre, qui me prenant par la main me dit tout bas que je la suivisse. Je la suivis, & aprés plusieurs detours, je me trouvai dans une chambre où il y avoit du feu à demi eteint, qui ne donnoit pas assez de clarté pour eclairer cette chambre, & me faire reconnoitre où

 j'etois.

j'etois. Elle me dit que je me chaufasse, & que sa Maitresse alloit venir me trouver. Un demi quart d'heure aprés, j'entendis entrer une personne qui sans me rien dire s'approcha de moi. Est-ce vous, lui dis-je, croiant que c'etoit la niece de la Duchesse? J'eus beau repeter trois ou quatre fois, est-ce vous, on ne me repondit rien. Je crus que la timidité & la honte l'empechoient de parler, & je ne crus pas la devoir questionner davantage. Dans ce moment on ouvrit la porte de la chambre où nous estions, & je vis une figure d'homme qui y entroit. La personne qui s'etoit approchée de moi, me poussa à la ruelle du lit, & alla au devant de celui qui venoit troubler notre rendez-vous. J'entendis que cet homme lui parloit avec beaucoup de familiarité, & qu'elle le prioit fort honnetement de sortir. Cet homme ne voulut point se retirer, & repondit en jurant qu'il alloit voir à qui il tenoit qu'on ne le reçut, & il s'avança aussitot vers la ruelle où j'etois, & se jettant sur moi avec furie, il ne me fut pas avare de coups. Comme je voulus me revancher pour m'echaper de ses mains, nous fismes du bruit, & j'entendis que l'on remuoit beaucoup dans la chambre au dessus de celle où nous estions. Quelque tems aprés j'apperçus

perçus de la lumiere & la Duchesse elle-meme, suivie de la femme de chambre. Elle ne fut pas plutot entrée, que je reconnus que celui contre qui je me batois, etoit un laquais de la Maison. La femme de chambre me montra à la Duchesse, & ensuite lui dit en pleurant, vous voiez, Madame, que je ne vous ai pas menti, & que Monsieur le Chevalier est venu se cacher dans ma chambre pour me faire violence. Je ne voulois point vous le dire, & j'ai eté prier Champagne de venir le faire sortir, mais il n'a jamais voulu, ce qui m'a contrainte de vous aller faire relever. La Duchesse ne put s'empecher de rire, quoiqu'elle fut fort en colere, & m'adressant la parole, elle me dit que je faisois là de belles actions, & que j'etois un joli garçon. J'etois si saisi & si confus, que je ne pus dire un mot. La Duchesse me fit reconduire par ses gens, & je sortis commençant à deviner une partie de cette avanture.

La verité etoit que la femme de chambre n'avoit jamais parlé en ma faveur à la niece, & qu'elle s'etoit servie de son nom pour avoir elle-meme un rendez-vous avec moi. C'etoit elle qui etoit revenue dans la chambre, & qui n'avoit osé me repondre quand je lui avois demandé, est-ce vous. Soit que le

le laquais qui vint ensuite m'eut apperçu, soit qu'il eut accoutumé de venir trouver cette fille, il ne voulut point s'en aller, & la femme de chambre se voiant dans l'embarras, ne crut point trouver de meilleur moien pour sortir d'intrigue, que d'aller avertir la Duchesse, que j'etois caché dans sa chambre. Sa friponnerie eut tout le succés qu'elle souhaitoit. La Duchesse la crut une Vestale, & je passai pour un debauché. Je n'osai meme detromper la Duchesse sur le champ, parceque c'eut eté commettre sa niece. Ainsi j'eus toute la honte de cette avanture, & personne ne douta que je ne fusse amoureux de la femme de chambre. La niece m'en fit des reproches fort aigres quand je la vis, j'eus beau protester de mon innocence, & lui apprendre tout ce que la femme de chambre m'avoit fait esperer. Elle persista à croire ce que les apparences lui persuadoient, & elle prit les veritez que je lui disois pour des excuses imaginaires.

Je ne jugeai pas à propos de me laisser opprimer, & voiant que la niece elle-meme prenoit parti contre moi, je resolus de raconter à la Duchesse comme les choses s'etoient passées. Cela lui donna des soupçons sur la conduite de cette femme de cham-

chambre. Elle l'eclaira, & la furprit en intrigue, non feulement avec le laquais, mais encore avec plufieurs autres. Elle fut chaffée, & il ne refta à la Ducheffe & à fa niece d'autre fujet de fe plaindre de moi, que l'infolence que j'avois eûe d'efperer ce que la femme de chambre m'avoit promis.

Quand la verité eut été eclaircie, je m'apperçus que la Ducheffe & fa niece me regardoient de meilleur œil qu'elles n'avoient encore fait; & foit que mon avanture leur eut fait compaffion, foit que les femmes aiment les gens qui ont le courage d'entreprendre quelque chofe pour elles, je ne pus douter que l'une & l'autre n'eut de l'amitié pour moi. Mais helas! cette amitié ne fervit qu'à me faire mieux connoitre encore le caractere des femmes.

La Ducheffe fut la premiere qui me declara fes fentimens. Elle me dit nettement que jufque-là elle m'avoit regardé comme un enfant, & qu'elle n'avoit ofé me dire l'inclination fecrete qui la portoit à m'aimer mais qu'aprés le courage & la difcretion que j'avois eüe dans l'avanture de la femme de chambre, elle voioit bien qu'elle pouvoit fe fier à moi, & qu'elle vouloit que je l'aimaffe; mais il faut, dit-elle, raccommoder un peu vôtre reputation, car comme

vous paſſez pour un debauché, on trouveroit mauvais que je vous viſſe, ſi vous ne paroiſſez etre entierement different de ce que l'on a ſujet de vous croire. Vous etes le cadet de votre Maiſon, & ſi vous voulez me plaire, vous prendrez l'etat Eccleſiaſtique. Je trouverai le moien de vous faire avoir des Benefices, & vous vous mettrez dans un Seminaire.

Je lui dis que j'etois diſpoſé à tout ce qu'elle voudroit, & il eſt vrai qu'en ce moment je me trouvai ſi flaté de me voir aimé d'une Ducheſſe, que je ne fus epouvanté ni par l'averſion naturelle que j'avois pour la profeſſion qu'on me propoſoit, ni par ce que je me figurois de triſte pour moi dans le ſejour d'un Seminaire.

Je lui promis donc d'en faire parler à ma mere; je le dis à mon frere dés ce meme jour, & je ne trouvai nulle difficulté dans ma Famille à me laiſſer prendre un etat qui ſembloit la decharger de moi mieux que tout autre.

Je fis donc ſemblant d'etre fort deſabuſé des choſes du monde, & je pris des meſures pour me mettre dans un Seminaire, & y commencer mes etudes de Theologie. Quand on ſçut que j'avois pris cette reſolution, la niece de la Ducheſſe à qui je n'en

avois

avois rien dit, en parut fort ſurpriſe & fort touchée. Elle me dit que j'etois fou, & que ce n'etoit pas là ce qu'elle avoit cru de moi; car, ajouta-t-elle, il faut vous avoüer que je vous ai aimé dés le moment que je vous ai vu. Si je n'ai pas repondu d'abord à l'inclination que vous m'avez marquée, c'eſt que j'ai voulu vous connoître auparavant; mais enfin je vous regardois comme le ſeul homme à qui je voulois m'attacher, & j'eſperois que vous m'epouſeriez quelque jour.

Ah! Mademoiſelle, lui repondis-je, pourquoi ne m'avez-vous pas parlé plutot? Car que dira-t-on, de ne me voir point changer d'etat, aprés avoir pris pour cela toutes les meſures neceſſaires? Cependant vous en etes encore la maiſtreſſe, & je vous promets de n'en rien faire ſi la choſe vous deplait. Elle me repondit qu'elle ne vouloit pas abſolument que je me fiſſe d'Egliſe, & que ſi je le faiſois, je lui donnerois un tres-ſenſible chagrin. Je l'aſſurai qu'il n'en ſeroit rien, & un jour aprés, j'allai dire à la Ducheſſe que je ne pouvois me reſoudre à me faire Eccleſiaſtique.

Je vois bien, reprit la Ducheſſe, que c'eſt ma niece qui vous a parlé. Je ſçai qu'elle vous aime, & qu'elle s'abandonne à ſes

chi-

chimeres sur la passion qu'elle a pour vous, mais elle n'en est pas où elle pense. C'est une folle dont je veux me defaire, & je vous apprens que nous la marions dans deux jours. Là dessus elle me dit que le Duc son mari & elle, avoient pris secretement des mesures pour la marier à un homme d'affaires qui l'avoit fait demander, & qui cherchoit de l'appui par cette alliance.

J'avoue que je connus à cette nouvelle que j'aimois veritablement. Je sentis un noir chagrin en apprenant qu'on alloit marier une fille que j'aimois, & la marier à un homme qui n'avoit nul autre merite que ses richesses: Je repondis à la Duchesse que j'etois encore pret de faire ce qu'il lui plairoit, & que dés le lendemain j'entrerois au Seminaire; mais qu'il y avoit de la conscience à marier sa niece de cette sorte. Faites, dit-elle, ce que je souhaite de vous, & vous ne vous en plaindrez point.

J'allai rendre compte à sa niece de la conversation que j'avois eue, & je lui appris que sa tante avoit de la jalousie de l'amitié que j'avois pour elle, & que si je ne me faisois Ecclesiastique, on la marieroit. Quelle fut ma surprise, quand lui disant qu'on alloit la marier, elle me repondit avec une espece de transport de joie, cela est-il possible? Oui,

Oui, lui dis-je, mais ſachez à qui on vous marie, c'eſt à un tel. Quoi c'eſt à lui, reprit-elle, avec un redoublement de joie? Ah, dit-elle, je le connois. C'eſt un homme fort riche, & l'on ne peut faire une meilleure affaire pour moi. Vous ne voulez donc plus m'epouſer, lui repondis-je froidement? Vous, dit-elle? Eſt-ce qu'on epouſe des gens d'Egliſe? en achevant ces paroles, elle courut bruſquement appeller une femme de chambre, & l'embraſſant en ma preſence, ah, ma chere, lui dit-elle, ſais-tu que je vais etre mariée?

Je reſtai immobile à un changement ſi imprevu, & peu s'en fallut que je ne priſſe la reſolution, non pas de me faire Abbé, mais Hermite, en voiant les femmes capables d'une pareille inconſtance. Elle fit peu d'attention à ma douleur, & je ſortis plus reſolu que jamais de faire ce que la Ducheſſe ſouhaitoit de moi.

Je laiſſai donc partir mon frere qui alla ſe rendre en Piemont, où ſon Regiment ſervoit toujours dans l'Armée du Comte d'Harcourt, & je pris le petit collet. Ce que je pus obtenir de la Ducheſſe c'eſt qu'au lieu de m'enfermer dans un Seminaire pour y etre en retraite, je me mettrois dans une penſion proche la Sorbonne pour y etudier en Theologie. Le

Le premier jour que je me ſus revetu de l'habit d'Abbé, je me rendis chez la Ducheſſe, qui me dreſſa elle-même à la modeſtie & à la bienſeance de cet habit; m'apprenant comment il falloit baiſſer les yeux, & faire toutes les autres grimaces d'un homme de bien. J'avoüe que c'etoit un etrange ſacrifice que je lui faiſois; car outre la repugnance naturelle que j'ai deja dit que j'avois pour l'etat Eccleſiaſtique, j'etois né ennemi de la contrainte, mais enfin j'etois ſi flaté de me voir aimé de cette femme, que quoique je n'euſſe pas pour elle autant de paſſion que j'ai trop connu depuis que l'on en pouvoit avoir, je croiois qu'il ne m'etoit pas permis de ne lui point obeïr aveuglement.

Elle fut charmée de moi quand elle me vit Abbé, & elle prit grand ſoin de repandre par tout que j'etois un Saint, & que c'etoit la ſeule devotion qui m'avoit fait prendre le parti de l'Egliſe. J'avoue que quelque averſion que j'euſſe de cette hypocriſie, je ſentois ma vanité bien flatée de pouvoir me dire qu'une perſonne de cette qualité qui paſſoit pour une Veſtale, avoit autant de penchant & de confiance pour moi qu'elle m'en marquoit. Le Duc ſon mari qui etoit plus agé qu'elle, n'avoit nul ſoupçon ſur

ſa

ſa conduite, & elle avoit merité ſa confiance par deux ou trois ſacrifices qu'elle lui avoit faits, dont je vais parler pour faire connoître de quoi une femme eſt capable.

Il y avoit un homme de la premiere qualité qui s'etoit declaré ſon Amant. C'etoit l'homme du monde du plus grand merite, & qui avoit pour elle les manieres les plus engageantes. Il lui marquoit ſon attachement avec un reſpect & une ſoumiſſion peu ordinaire dans les perſonnes de ce rang. La Ducheſſe avoit d'abord repondu à ſa paſſion, mais venant à s'appercevoir que ſon mari en avoit de l'ombrage, elle declara à cet Amant qu'elle ne pouvoit plus l'aimer ni le voir. Il penſa devenir fou à cette nouvelle, & il en tomba malade. Tout ſon recours fut de lui ecrire, & jamais je n'ai rien vû de plus touchant que ſes lettres. La Ducheſſe les montroit toutes à ſon mari qui faiſoit lui meme les reponſes. Elles ne pouvoient manquer d'etre fort ſeches, puiſqu'elles etoient dictées par un Mari. J'admirois comment cette femme avoit la cruauté d'en uſer ſi mal avec un homme qui en uſoit ſi bien avec elle, & je ne pouvois m'empêcher de ſentir pour elle un ſecret mepris. Il faut, lui diſois-je quelquefois, que vous aiez bien de

l'aver-

l'averſion pour un homme que vous ſacrifiez ſi cruellement. De l'averſion, repondoit-elle? Point du tout, je l'aime au contraire, & ſi je ſuivois mon penchant, j'en aurois pitié; mais j'aime mieux mon repos que lui, & dans la ſituation où je ſuis, je ne dois donner aucun ſujet de defiance à mon mari. Quoique je fuſſe fort jeune, je jugeois bien qu'elle en uſeroit de meme avec moi ſi ſon mari venoit à me ſoupçonner. Je lui diſſimulois pourtant cette penſée, & j'applaudiſſois tout haut à une conduite que je blamois dans mon cœur.

Comme cet Amant ſavoit que j'avois beaucoup d'accez auprés d'elle, il avoit cherché à me connoitre pour avoir le plaiſir de m'en parler, & j'avois peine à m'empecher de le detromper quand je le voiois perſuadé que ſa Maitreſſe ne le maltraitoit que par un excés de fierté. Il me fit tant de pitié, & je trouvai cette femme ſi indigne de la delicateſſe des ſentimens qu'il avoit pour elle, que je reſolus de le tirer d'erreur. Je lui ecrivis une lettre ſans nom, & d'un caractere inconnu, & l'avertiſſois par cette lettre que la Ducheſſe n'etoit rien moins que ce qu'il penſoit, & que s'il vouloit l'epier aux heures où un certain Abbé alloit la voir, il pourroit etre detrompé. Cet Abbé etoit moi-

moi-meme, & j'avoue que j'etois bien imprudent d'aller l'eclairer ſur une choſe qui pouvoit retomber ſur moi, mais j'etois jeune, j'avois de la vanité, & je me faiſois un ſecret plaiſir de lui faire voir que j'etois plus heureux que lui. Ainſi la vanité eut plus de part à mon procedé que la generoſité ou la compaſſion.

Il reçut ma lettre, & quoiqu'il y ajoutat peu de foi, il reſolut de profiter de l'avis qu'on lui donnoit. Il trouva moien un jour de ſe couler dans l'appartement où j'avois coutume de voir la Ducheſſe, & ſe mit derriere une tapiſſerie qui couvroit une encoigneure de la chambre qui lui donnoit aſſez d'eſpace pour y demeurer caché, ſans que l'on s'en apperçut. Il pouvoit entendre aiſement de là ce qui ſe diſoit dans cette chambre. Nous ne ſavions ni la Ducheſſe ni moi qu'il nous ecoutat. Il etoit trois heures aprés midi, & c'etoit l'heure la plus ordinaire où nous nous voyions. Il y avoit un quart d'heure que nous etions enſemble quand nous entendimes du bruit derriere la tapiſſerie. La Ducheſſe alla voir ce que c'etoit, & elle le trouva evanoui, & qui ne reſpiroit preſque plus. C'etoit l'effet qu'avoit produit en lui la ſurpriſe de ce qu'il venoit d'entendre.

J'admirai la reſolution avec laquelle cet-

te

te femme prit auſſitot ſon parti. Retirez-vous, me dit-elle, & laiſſez moi me demeler ſeule de cette affaire. Je ne me le fis pas dire deux fois; je ſortis d'abord, & j'etois ravi d'etre loin d'un lieu où je ne prevoiois rien de bon pour moi.

Quand je fus ſorti, la Ducheſſe appella une femme de chambre, & lui montrant l'homme caché derriere la tapiſſerie, elle lui dit qu'elle eut ſoin de le faire retirer; & que c'etoit un fou à qui l'amour avoit renverſé l'eſprit. Son mari arriva preſque dans le meme moment, & demanda ce que c'etoit. C'eſt, reprit-elle, avec un ſens froid inconcevable, ce pauvre fou de..... qui eſt venu pour me voir, & qui a eu la bonté de s'evanouir en voiant que je ne voulois pas l'ecouter. Il n'eſt point à propos, ajouta-t-elle, que vous paroiſſiez ici. Retirons-nous, & laiſſons à cette fille le ſoin de le faire ſortir.

Le Duc emmena ſa femme, ne pouvant ceſſer de l'embraſſer & de la louer de ſa vertu. L'Amant revint de ſon evanouiſſement & ſortit ſans dire un mot. Je ne doutai pas qu'il ne cherchat à ſe vanger de la Ducheſſe & de moi, & je me repentis bien d'avoir contribué à le deſabuſer, mais je reconnus bientot que la vangeance qu'il vouloit en tirer

tirer n'etoit point dangereuſe pour moi. Il prit le parti de mepriſer la Ducheſſe autant qu'il l'avoit aimée, & en cela il fut plus ſage & plus courageux que je ne l'ai eté en pareille occaſion. Comme il etoit parfaitement honnete homme, il ne temoigna jamais rien de cette avanture, & on l'entendit toûjours parler avantageuſement de la Ducheſſe. Je prenois grand ſoin de l'eviter, & nous nous rencontrames peu depuis ce tems-là, car il fut bleſſé le mois de Septembre ſuivant à la priſe de Salſes, & il mourut de ſa bleſſure.

Ce ne fut pas cette ſeule avanture qui me fit connoître le caractere de la Ducheſſe. Elle fit à ſon mari un ſacrifice bien plus cruel, & qui commença tout de bon à me faire craindre quelque choſe de facheux pour moi. Avant qu'elle m'euſt aimé elle avoit jetté les yeux ſur un autre. C'etoit un jeune homme un peu plus agé que moi, qui etoit fils de ſa Nourrice. Elle avoit perſuadé au Duc ſon mari de le faire ſon Page, car en ce temslà on prenoit des Pages plus agez qu'en ce tems-ci. Ce Page etoit encore chez elle quand elle voulut m'aimer. C'etoit un jeune homme extremement etourdi, & ſur lequel elle vit bien d'abord qu'il n'y avoit pas de fond à faire. C'eſt ce qui lui fit venir la

pensée de s'attacher à moi, & de se defaire de lui. Comme elle jugea que les distinctions qu'elle avoit pour moi lui donneroient de la jalousie, elle resolut de prevenir son ressentiment & le parti qu'elle prit fut de le rendre suspect à son mari, en lui disant que ce Page avoit eu la hardiesse de lui decouvrir qu'il etoit amoureux d'elle. Le Duc aiant pris feu aussitot sans examiner la chose, appella son Page, & le menaça de lui faire casser la tete, s'il ne sortoit promptement de son service. Ce jeune garçon repondit sans s'etonner, que s'il avoit aimé la Duchesse, c'etoit elle qui en avoit fait les avances, & il offrit meme de l'en convaincre, parcequ'il avoit encore un billet d'elle, qui sembloit expliquer clairement les avances dont il l'accusoit. Les choses etoient comme le disoit le Page, & il produisit le billet. Le mari l'aiant montré à sa femme, elle repondit avec assurance qu'elle ne pouvoit desavouer que ce billet ne fut de sa main, mais qu'elle l'avoit ecrit à une de ses amies, & non pas au Page. Malheureusement pour lui il etoit tourné de maniere qu'on ne pouvoit demeler s'il etoit ou pour un homme ou pour une femme. Le Duc fut persuadé que la chose etoit comme l'assuroit la Duchesse, & ce Page lui parut coupable d'une nouvelle in-

solen-

ſolence, en oſant s'attribuer un billet ecrit pour un autre. Ce ne fut pas tout. La Ducheſſe lui avoit donné beaucoup de bijoux qu'elle ſavoit bien qu'il avoit gardez. Elle dit à ſon mari que non-ſeulement ce Page etoit un fourbe, mais un voleur qui lui avoit pris cent choſes. Les bijoux furent trouvez dans la caſſette de ce malheureux, & le Duc voulut le mettre entre les mains de la Juſtice, mais la Ducheſſe obtint qu'il ſe contentat de le chaſſer. Il prit parti dans les Troupes, où il dechiroit cruellement cette femme, ſon reſſentiment lui faiſant ajouter beaucoup de choſes à la verité. Il fut tué dans le premier Combat où il ſe trouva.

Il eſt aiſé de juger que je n'etois pas trop tranquille dans un engagement dont tant d'exemples me faiſoient craindre les ſuites; mais je ne ſavois comment me degager, & d'ailleurs la vanité m'attachoit où je ſentois bien que je ne me ſerois pas attaché par inclination. Cependant je m'adonnai beaucoup à l'etude, & je commençai à me faire de la reputation du coté de l'eſprit & du ſavoir. Je n'avois encore aucun bien d'Egliſe; & comme je prevoiois que l'amitié de la Ducheſſe finiroit, je ne regardois point l'etat Eccleſiaſtique comme un etat permanent.

Un jour une femme qui me vint trouver chez moi, me dit que des gens qui etoient maitres d'un gros Benefice, m'avoient choisi pour me le donner, & que quand je le voudrois, elle me feroit parler à eux. Je reconnus que la femme qui me parloit etoit une entremetteuse, car elle ne dissimula point que c'etoit elle qui avoit fait venir cette pensée aux gens en question, persuadée qu'il lui en reviendroit quelque chose. La curiosité plutot que l'amour du Benefice me fit ecouter sa proposition. Elle me dit que je me trouvasse le lendemain prés de la Porte saint Martin, & qu'elle me meneroit chez les gens qui avoient une si bonne volonté pour moi. Je m'y rendis, & elle me fit aller prés de saint Sauveur dans une Maison assez vilaine. Il fallut monter dans une chambre au second etage, où je trouvai une fille d'environ vingt ans, fort laide, mais extraordinairement parée. Cette fille m'abordant avec un air de connoissance, me dit que sa mere alloit venir, qui m'instruiroit du Benefice dont il s'agissoit, mais que cependant elle avoit eté bien aise de m'entretenir, parcequ'il y avoit longtems qu'elle me connoissoit. Jamais je ne fus plus embarrassé; car c'etoit assurement la premiere fois que je l'avois veuë, quoi-

qu'elle

qu'elle protestat qu'il y avoit long-tems que je devois la connoitre. Je m'avisai de repondre que je croiois qu'elle vouloit m'eprouver en me faisant de pareilles honnetetez, & qu'elle savoit bien qu'un homme qu'on choisissoit pour un Benefice, ne devoit gueres connoitre de femmes. Elle parut satisfaite de cette reponse, me disant qu'elle etoit ravie de ne s'etre pas trompée, parce qu'en effet elles m'avoient regardé sa mere & elle comme un homme qui par sa sainteté meritoit de posseder des biens d'Eglise. Cette fille me fit là-dessus un long sermon, & j'admirois comment elle me parloit si bien de Dieu, aprés m'avoir fait d'abord comprendre qu'elle avoit dessein de me parler d'autre chose. Sa mere vint qui commença par m'embrasser, & qui me fit une longue histoire, qui se termina par dire, qu'avant qu'il fut un mois, je serois par son moien un des plus riches Beneficiers de France. Je les remerciai de leur bonne volonté, & j'allois prendre congé d'elles quand il vint une Dame, qui tenant une bourse, dit qu'elle questoit pour une personne de naissance, qui etoit reduite à l'extremité. Ah, mon cher enfant, me dit la mere, il faut soulager les pauvres; & aussi-tot elle tira trois pistoles, qu'elle mit dans la bour-

se de la Questeuse. La fille en mit deux, & on vint me demander si je ne voulois pas aussi faire quelque charité. Je tirai un ecu, disant que je donnerois davantage quand j'aurois les Benefices qu'on me promettoit. Tout cela m'etoit suspect, & me faisoit craindre que je n'eusse affaire à des excrocs. Je ne fis pourtant point semblant d'avoir ces soupçons, & je sortis en leur temoignant qu'elles me feroient plaisir de me donner au plutot de leurs nouvelles. J'en eus dés le lendemain. La mere dans la conversation que j'avois euë avec elle, m'avoit dit qu'elle avoit une autre fille dans un Convent, & je fus fort etonné de la voir venir chez moi avec cette fille pretenduë, qui ne pouvoit avoir que quinze ou seize ans, & qui me parut fort triste. La veuë de cette jolie personne me fit resoudre de feindre que j'ajoutois foi aux propositions du Benefice, pour avoir occasion de retourner chez sa mere. J'y retournai en effet deux jours aprés, & ce fut cette jeune personne qui me reçut. Je la trouvai encore plus triste que la premiere fois, & je ne pus m'empecher de lui en demander la raison. Avant que de me repondre elle regarda de tous cotez, si elle n'etoit point ecoutée, & se voiant seule avec moi, elle me dit en pleu-

pleurant que la femme chez qui elle demeuroit n'etoit point sa mere, & qu'elle avoit appris qu'on l'avoit enlevée toute petite de la Maison de ses parens, qui lui avoient eté toujours inconnus. Ces paroles furent suivies d'un torrent de larmes, & elle me fit tant de pitié, que je lui promis de la retirer d'entre les mains de cette femme. Elle se rassûra à cette promesse, & me dit que si j'avois cette bonne volonté là pour elle, il n'y avoit point de tems à perdre, & qu'il falloit que je l'emmenasse tout à l heure. On m'a envoiée, ajouta-t-elle, pour vous entretenir, parce qu'on a cru que vous voudriez m'en conter, & on est resolu, si vous le faites, de vous insulter pour tacher d'avoir de vous quelque argent. Je compris alors tout le danger où je m'etois exposé en allant dans cette Maison, & j'avoue que je commençai à craindre de n'en pas sortir comme j'y etois entré. Je me levai pour me retirer, & je lui dis qu'elle ne se mit pas en peine, & que je ne la laisserois pas long-tems dans le lieu où elle etoit. Cette assûrance ne lui mit point l'esprit en repos. Elle s'obstina à me vouloir suivre, craignant que si je sortois sans elle, je n'oubliasse ce que je venois de lui promettre. Dans le tems que je lui donnois de nouvelles assû-

mances, la mere entra suivie de deux hommes avec des epées, qui m'arreterent, en me disant, ah, ah, Monsieur l'Abbé, vous aimez donc les Dames. Je leur repondis le plus honnetement que je pus, les assurant plus d'une fois que j'etois fort leur serviteur. La mere sans un plus long preambule, dit qu'il falloit aller querir un Commissaire, & que puisque j'etois venu suborner sa fille, elle vouloit en avoir raison. Je lui jurai que je n'avois point eu cette pensée, & qu'elle en pouvoit savoir la verité de la fille. Cette fille pleuroit sans dire un seul mot, & je me trouvois fort embarrassé. Je tachai de faire bonne mine, & dis avec assurance que je consentois que l'on fit venir le Commissaire. Dans ce moment on frapa fort rudement à la porte de la chambre. La fille alla ouvrir, & se jetta aussi-tot dans le degré, en me faisant signe de la suivre. Les gens qui avoient frapé à la porte etoient deux autres Bretteurs, qui mettant l'epée à la main, menacerent ceux qui etoient dans cette chambre de les tuer, en criant, vous voila donc, Messieurs les coquins, il y a long-tems que nous vous cherchons. Pendant qu'ils songeoient à se deffendre, je fis si bien que je m'echapai dans le degré. J'y trouvai la fille, qui me tirant par le bras,

me

me fit descendre avec precipitation dans la ruë. Ainsi on me vit sortir de cette Maison avec cette fille toute eplorée, pendant que la mere crioit par la fenetre, au voleur, à l'assassin. Les voisins s'assemblerent, & je me vis en un moment entouré de plus de cent personnes, qui me demandoient ce que c'etoit. La file me disoit, Monsieur, sauvons-nous, & j'etois si etourdi & si honteux que je ne savois quel parti prendre. Cette fille avoit plus de resolution que moi, & fendant la presse, elle me tira dans une ruë voisine, où nous entrames, toûjours suivis de beaucoup de canaille qui crioit aprés nous. Nous allâmes de la sorte jusqu'aux piliers des Halles, & la foule s'etant un peu dissipée, j'entrai avec cette fille chez un Fripier, qui nous reçut, & qui ecarta le reste de la canaille. J'avois perdu mon chapeau; mon manteau & mon rabat etoient dechirez, la fille n'etoit pas en meilleur equipage, & le Fripier ne savoit que penser de tout cela. Je ne savois moi meme que lui dire, & il crut que c'etoit une fille que j'enlevois. Il m'offrit ses services, & je les acceptai. Nous passâmes toute la journée dans cette Maison. La fille etoit ravie, à ce qu'elle me disoit, de se voir hors des mains de la femme chez qui je l'avois trou-

vée, & elle m'appelloit son liberateur, me conjurant de ne point l'abandonner. J'envoiai le Fripier chez la Duchesse mon amie, avec un billet, par lequel je lui apprenois en gros mon avanture, & la priois de m'envoier un Carrosse. Elle vint elle-meme sur le soir, & me voulut emmener. Je lui dis la chose naïvement, & comment je me trouvois chargé de la Demoiselle. Sa beauté lui fit compassion, & elle l'emmena avec moi, m'assurant qu'elle la garderoit dans son Hotel jusqu'à ce qu'elle lui eut trouvé un Convent. Je retournai chez moi, où je sçus que tout le monde disoit que j'avois ce jour-là enlevé une fille qui m'avoit rendu amoureux d'elle. Cette opinion prevalut si fort, que je ne pus la detruire, & sans etre coupable d'aucun autre crime que d'avoir eté dans une maison que je ne connoissois pas, & d'avoir voulu retirer une fille des mauvaises mains où elle etoit, je vis ma reputation attaquée par tout, ensorte qu'il n'y avoit personne qui ne me regardast comme un debauché, tant il faut peu se fier aux apparences, car elles etoient toutes contre moi, & si quelqu'un eut entrepris de me justifier, il auroit passé pour un homme de l'autre monde. Cette experience que je fis alors en ma personne, m'a toujours em-

mpeché depuis d'ajouter foi aux histoires qui dechirent la reputation du prochain, & toutes les fois que j'ai entendu dire du mal de quelqu'un, j'ai cru qu'on pouvoit bien le dire avec aussi peu de fondement que l'on en disoit alors de moi.

Cette avanture me determina à quitter le petit collet, car je vis bien qu'aprés l'eclat qu'elle avoit fait contre moi, il me seroit impossible de reussir dans une profession où l'on ne peut vivre avec agrément quand la reputation est entamée. D'ailleurs j'y avois peu d'inclination, & quoiqu'assez jeune, j'avois deja compris les embarras d'un etat, qui demandant plus de regularité qu'un autre, expose les Ecclesiastiques à etre meprisez & tournez en ridicule par des choses qui pourroient etre un merite dans les gens du monde. J'etois trop vif pour etre hipocrite. Ma conversation etoit toujours gaie, & je me trouvois naturellement galant. Tout cela m'attiroit souvent des railleries & des remontrances, & je crus que pour avoir tout mon merite je devois paroitre dans un etat où je ne fusse jamais obligé de me contraindre, car le merite consiste à savoir se mettre à sa place, & j'ai vû mille gens, qui pour avoir pris des professions qui ne leur convenoient pas, ne pouvoient parve-

nir à s'attirer ni la consideration, ni l'estime qu'ils auroient euë s'ils avoient choisi un autre genre de vie.

Je dis mon dessein à la Duchesse qui y consentit avec d'autant plus de facilité qu'elle commençoit à ne m'aimer plus. Je m'apperçus de son changement, mais ce qui me surprit, c'est qu'elle prit pour pretexte des manieres differentes qu'elle eut pour moi, l'avanture qui m'etoit arrivée. Personne ne savoit mieux qu'elle que j'etois innocent de la debauche dont cette avanture me faisoit accuser. Elle avoit eté d'abord instruite de la verité, mais enfin changeant tout à coup, elle me dit qu'elle ne pouvoit me faire passer pour innocent quand tout le monde croioit le contraire, & qu'aprés ce grand eclat elle ne pouvoit plus me voir que fort rarement. Cela me fit bien connoitre ce que j'ai mille fois reconnu depuis, qu'il y a peu de gens assez genereux pour justifier leurs amis innocens dés qu'ils passent pour coupables.

Je me consolai assez aisement du changement de la Duchesse; mais j'avoue que j'eus plus de peine à me consoler de l'ingratitude de la fille que j'avois retirée de la maison où elle jouoit un si mechant personnage. Cette fille plut d'abord au mari

de

de la Duchesse. Il en devint fou, & il lui fit d'abord paroitre tant de passion, que la Demoiselle qui etoit moins innocente qu'elle ne paroissoit, resolut d'en profiter. Elle resista aux poursuites du Duc. Le Duc s'opiniatra à vouloir en être aimé, & tout le monde s'apperçut de son amour. La Duchesse en eut ou fit semblant d'en avoir de la jalousie, & se hatant de bannir cette fille de chez elle, elle me choisit pour lui persuader de se laisser mettre dans un Convent sans que le Duc en sçeut rien. Je lui en parlai, & ne doutant point qu'elle n'eut des egards pour moi aprés le service que je lui avois rendu, je lui represéntai combien il etoit important de ne se brouiller pas avec la Duchesse. Elle me demanda sechement dequoi je me melois, & j'avoue que cette demande me mit en colere. Je ne me pus empecher de lui reprocher ce que j'avois fait pour elle, à quoi elle repondit par des injures, me priant de n'entrer jamais dans ses affaires, & niant même fort effrontement qu'elle m'eut obligation d'aucune chose. O Dieu, combien cette impudence me surprit-elle, & combien dis-je alors, *qu'est-ce que les femmes ?* L'aiant quittée, j'allai dire à la Duchesse qu'elle la fit enlever comme elle voudroit, & je lui racontai nô-

tre conversation. La Duchesse vit bien qu'elle avoit affaire à un dangereux esprit, & elle resolut de la remener où je l'avois prise. Elle fit chercher la femme qui passoit pour sa mere, mais on ne la trouva plus, & nous apprimes que tout avoit decampé, la pretendue mere, l'autre fille, & les Bretteurs qui avoient voulu me faire insulte.

La Duchesse ne sachant plus qu'en faire, & voulant absolument qu'elle sortit de chez elle, ne marchanda point à la faire mettre à la porte, & une belle nuit cette miserable creature se vit arrachée de sa chambre, & menée par force dans un Hopital à l'extremité du Fauxbourg, où elle fut recommandée comme une pauvre fille qui n'avoit ni feu ni lieu, & à qui on feroit charité de la mettre au nombre des pauvres qu'on y tenoit enfermez.

Le Duc etoit à la campagne, & je ne savois rien de tout cela; mais je ne fus pas longtems sans l'apprendre. Le Duc etant revenu, & ne la retrouvant plus, demanda ce qu'elle etoit devenue. La Duchesse dit qu'elle n'en avoit point entendu parler depuis qu'elle etoit un jour sortie sans rien dire, & qu'apparemment il en savoit plus de nouvelles d'elle. Le Duc jura, menaça, & me vint trouver, croiant que j'en saurois

quel-

quelque chose. Je n'avois garde de lui en rien apprendre, puisqu'on m'en avoit fait mistere à moi-même. Je lui avois deja protesté plus d'une fois que je ne pouvois lui donner aucun eclaircissement sur cette fille, lorsqu'on me vint dire qu'un Ecclesiastique me demandoit. Je repondis que je ne pouvois quitter Monsieur le Duc, & que je le priois de revenir dans un autre tems. L'Ecclesiastique insista pour me parler, & le Duc l'aiant permis, cet homme entra, & ne priant qu'il put me dire un mot en particulier: en verité, Monsieur, me dit-il, c'est conscience à vous, aprés avoir abusé d'une fille, de la mettre à l'Hopital. Je viens vous dire que nous ne pouvons plus la garder, & qu'il faut que vous la retiriez. Je demandai l'explication de ces paroles, & j'appris que cet homme etoit un des Directeurs de l'Hopital, où cette fille etoit enfermée, & que la coquine avoit fait entendre que c'etoit moi qui l'y avois fait mener. Le Duc s'apperçut que nous parlions avec beaucoup de chaleur, & demandant ce que c'etoit, l'Ecclesiastique lui conta la chose comme il venoit de me la dire. Alors le Duc m'appellant malheureux & scelerat, dit qu'il alloit lui-même la retirer, & me laissant-là, il fit monter l'Ecclesia-

stique

ſtique dans ſon carroſſe, le priant de le conduire ſur le champ à cet Hopital. Je dis que je n'avois nulle part à cette affaire, je voulois y aller avec lui, & qu'il ſauroit de la bouche même de la fille que je n'y avois trempé en aucune ſorte. Le Duc ne voulut jamais ſonffrir que je l'acompagnaſſe, & il alla ſeul avec l'Eccleſiaſtique, jurant toûjours qu'il ſe vangeroit de mon procedé. Je les laiſſai partir, & je courus chez la Ducheſſe lui rendre conte de ce qui étoit arrivé. Elle en fut d'abord fort etonnée mais profitant de la prevention où elle voioit ſon mari, que c'etoit moi qui avoit mis cette fille à l'Hopital, elle reſolut dans ſon cœur de le lui laiſſer croire, pour ne ſe point faire d'affaire avec lui. Ainſi je me vis encore la victime de cette ſeconde avanture. Le Duc reprit la Demoiſelle, & il me regarda toûjours comme celui qui l'avoit miſe dans cet Hopital; ce que la Ducheſſe lui confirma, en proteſtant qu'elle n'en ſavoit rien, & pardonnant enfin à ſon mari l'attachement qu'il eut pour cette fille, qu'il aima trois ou quatre ans, & qu'il maria enſuite à un Capitaine qui a fait fortune, & qui l'a rendue une des plus riches Dames de la Cour, où elle a eté tres-conſiderée, & où elle n'eſt morte que depuis *fort peu* de tems.

Aiant

Aiant resolu de quitter le petit collet, je l'ecrivis à mon frere ainé, qui en parut fort content, & qui m'envoia de l'argent, afin que j'allasse le trouver. Il etoit alors en Roussillon, mais il me manda que je l'attendisse à Lion, où il devoit se rendre incessamment pour tacher d'y voir Monsieur de Cinq Mars son intime ami, qu'on y devoit amener, aprés lui avoir fait son procés, & qui, à ce qu'on disoit, y subiroit bientot un honteux supplice.

Je pris donc l'epée, & laissant mes confreres les Abbez, dont plusieurs ont fait des fortunes dans l'Eglise; qui m'ont souvent fait repentir de ce changement, j'arrivai à Lion, où mon frere etoit deja, s'y tenant caché pour avoir plus aisement l'occasion d'y voir Monsieur de Cinq Mars, & de pouvoir l'embrasser, & recevoir ses ordres avant qu'il mourut.

Si j'avois des preuves du peu de fonds qu'il y a à faire sur l'amitié des femmes, j'en vis à Lion de bien plus fortes encore, du peu de solidité de l'amitié des grands, & de l'inconstance des fortunes humaines dans la disgrace & la mort de Monsieur de Cinq Mars. Il fut conduit à Lion le lendemain de mon arrivée. Nous allames mon frere & moi nous ranger en habit de valets

auprés

auprés de la porte de l'Hotel de Ville, pour tacher de nous faire voir de lui à la decente du carrosse. Il nous remarqua, & jugeant par nos habits que nous n'etions pas connus, & du dessein qui nous amenoit, il demanda qu'il lui fut permis de nous parler, disant que nous etions des domestiques qui l'avoient servi, & ausquels il auroit été bien aise de donner quelques ordres. On eut assez de peine à lui accorder cette grace, mais enfin n'aiant rien dans nos habits & dans nos manieres qui put nous rendre suspects, on nous laissa entrer un moment aprés qu'il fut monté dans sa chambre. Nous ne pûmes nous empecher de fondre en larmes en l'embrassant, mais lui nous regardant avec un souris, hé quoi, dit-il, mes amis, croiez-vous que tout ceci soit serieux, & que le Roi permette jamais que l'on me fasse mourir? Mon frere qui etoit mieux instruit que moi qu'il n'y avoit plus rien à esperer, redoubla ses larmes, en lui voiant cette confiance, & l'embrassant plus etroitement, il lui fit paroitre une si violente affliction, que Monsieur de Cinq Mars changeant de couleur & reculant un pas, s'ecria, hé quoi, est-ce tout de bon? Mon frere continua à l'embrasser & à pleurer, & comme il ne disoit mot, Monsieur de Cinq

Cinq Mars m'addressa la parole, & me dit, qu'est-ce donc que tout cela? Aprés ces paroles prononcées, je vis un si grand changement dans son visage, que je crus qu'il alloit s'evanouir. Mon frere se jettant encore à son cou, helas, Monsieur, lui dit-il, votre malheur n'est que trop certain. Il ne put continuer, & Monsieur de Cinq Mars passant de la douleur où je l'avois veu à une extreme colere; Quoi, dit-il, avec emportement, on me joueroit ce tour là? Il accompagna ces mots de quelques juremens, que mon frere interrompit, pour lui dire, que comme son ami & son serviteur, il etoit obligé de lui remontrer qu'il ne devoit plus penser qu'à pardonner à ses ennemis, & qu'à se disposer à la mort. Ah, pour la mort, reprit Monsieur de Cinq Mars, je m'en soucie fort peu, mais je ne puis pardonner à mes ennemis; & alors il raconta toutes les assurances que le Roi lui avoit autrefois données, de mourir plutot que de changer à son egard. Mon frere le laissa parler, & aprés qu'il eut dit tout ce qu'il voulut, il prit la parole, & lui dit en peu de mots qu'il ne devoit plus rien esperer du Roi. Monsieur de Cinq Mars continua encore quelque tems, tantot à faire des imprecations contre la Cour; tantot à chercher les

les moiens de se sauver, tantot à prier mon frere de lui donner un poignard pour se tuer, & voiant que mon frere ne lui repondoit rien, il se laissa tomber sur un siege, en disant, je vois bien que je suis perdu, mon cher ami, que ferai-je ? Vous avez raison, continua-t-il, en se calmant un peu, je ne dois penser qu'à mourir, c'en est fait, j'y suis resolu, & puisqu'on m'a si cruellement trompé dans ce monde, il faut que je tache de ne l'etre pas dans l'autre. Il repandit quelques larmes en prononçant ces paroles. Mon frere l'exhorta le mieux qu'il put à eloigner de son esprit tous les ressouvenirs qu'il avoit du passé, & à ne plus penser qu'à bien mourir. Cette conversation dura prés de deux heures, & nous eumes la consolation de le laisser fort tranquile & fort disposé à ne plus esperer de grace. Il nous demanda pardon de sa foiblesse & de ses emportemens, & donna quelques commissions à mon frere, le priant de ne point sortir de Lion qu'il n'eut vu ce qu'il deviendroit. Nous le quittames ravis de sa fermeté & de son courage. Il nous fut impossible de le revoir, car son execution tarda peu, & nous en fumes les temoins, nous tenant aussi prés de l'echaffaut que nous le pûmes. Il y monta avec beaucoup de fermeté,

meté, & nous jugeames qu'il ne dementiroit point le courage avec lequel nous l'avions laiſſé. Nous vimes que dez qu'il fut ſur l'echaffaut, il ſe tourna de tous cotez, & nous crumes qu'il nous cherchoit des yeux. Je ne ſçai s'il nous apperçut, mais il fit une reverence du coté où nous etions. Pour moi, j'avoue que je ne pus ſouffrir ce ſpectacle. Je baiſſai les yeux, & je ne les levai que quand j'eus entendu le coup qui ne me fit plus voir que le tronc & le ſang qui en ſortoit en abondance. Mon frere le voiant mort me dit, retirons-nous, c'en eſt fait. Nous etions lui & moi à demi morts, & nous allames nous mettre au lit que mon frere garda plus longtems que moi, en etant effectivement tombé malade. J'avois mille raiſons d'aimer ce cher frere qui avoit de grandes bontez pour moi, mais le temoignage qu'il me donna en cette occaſion de ſon bon naturel me le rendit encore plus precieux. Il me diſoit ſouvent que Monſieur de Cinq Mars s'etoit attiré ſon malheur pour s'etre attaché à des femmes qui avoient eté la cauſe de ſa mauvaiſe conduite. Ces diſcours joints à l'experience que je venois de faire à Paris du peu de ſolidité de ce ſexe, me faiſoient prendre de nouvelles reſolutions de ne m'y jamais attacher.

tacher. Mais on ne peut faire fonds ſur rien en cette matiere, & l'amour des femmes eſt un ecueil contre lequel on a briſé mille fois, & qu'on retrouve toujours. Si je n'avois pas eu lieu de me louer d'elles quand je les avois aimées, n'etant encore qu'un enfant, ce fut encore pis, quand un age plus avancé me rendit capable de prendre pour elles des ſentimens plus delicats & plus violens.

Je ſuivis mon frere en Catalogne, où ma premiere Campagne me rendit temoin de la priſe de Perpignan & de la Conqueſte de tout le Rouſſillon. Je ſervois dans le Regiment de mon frere, & je me trouvai en quelques occaſions qui le convainquirent que j'avois du cœur. Il eſt vrai que je ne me ſentis point auſſi timide que je devois l'etre la premiere fois que je vis le feu. J'avois du gout pour le metier, & comme j'avois lû beaucoup d'Hiſtoires, je me figurois que je marchois ſur les traces d'Alexandre & de Ceſar. Cette imagination m'animoit, & me faiſoit toujours courir le premier aux coups.

Nous revinſmes à Paris ſur la fin d'Octobre aprés la Bataille de Lerida, gagnée par le Marechal de la Mothe, qui me preſenta au Cardinal de Richelieu, en me donnant tous les eloges qu'on peut donner à un

jeune homme. Le Cardinal connoissoit mon frere, & il n'avoit pas ignoré combien il avoit eté ami de Monsieur de Cinq Mars. Je ne sçai si c'etoit de bonne foi qu'il me dit que j'avois un frere bien sage, & que je ferois bien si je voulois l'imiter. Mon frere qui etoit present ne repondant rien, le Cardinal repeta encore que j'avois un frere bien sage, & qu'il en savoit des nouvelles. Il nous promit toutes sortes d'agremens, pourvu que nous nous attachassions à notre devoir.

Quand nous fusmes sortis de cette visite, je demandai à mon frere pourquoi Monsieur le Cardinal avoit tant insisté sur sa sagesse, & mon frere m'apprit que ce Ministre l'avoit envoié querir deux jours auparavant pour l'entretenir sur le sujet de Monsieur de Cinq Mars: qu'il lui avoit paru fort inquieté sur ce sujet par toutes les questions qu'il lui avoit faites, entr'autres, pourquoi Monsieur de Cinq Mars le haïssoit tant. Mon frere m'assura qu'il n'avoit repondu à toutes les questions du Cardinal qu'en lui disant qu'il n'avoit rien connu ni des desseins, ni des inclinations secretes de Monsieur de Cinq Mars, & que le Cardinal lui avoit paru mecontent de cette reponse en sorte qu'il avoit lieu de croire que c'etoit par re-

reproche qu'il avoit loüé sa sagesse, ce qui me fit croire que nous avions plus à craindre qu'à esperer de ce Ministre ; mais nos esperances & nos craintes finirent bientot à cet egard. Le Cardinal mourut le 4. Decembre suivant.

J'etois alors dans ma dixhuitieme année. Nous logions chez ma mere, de qui nous ne recevions que le logement & la nourriture, n'aiant pas droit de la contraindre à autre chose, parce que ses reprises avoient absorbé tout le bien de notre pere. Mon frere le Comte etoit aussi avec nous, & elle avoit fait revenir ma sœur, qui commençoit d'entrer dans sa trentieme année, & qui avoit constamment refusé de se faire Religieuse. Elle l'avoit fait retirer du Convent dans l'esperance de la marier à un jeune Officier notre parent, de qui ma mere gouvernoit absolument l'esprit & la fortune. C'etoit un assez mauvais parti, mais ma mere qui ne songeoit qu'à se defaire de sa fille, le trouvoit bon, pourvu qu'il la voulut epouser. Comme elle craignoit pourtant qu'on ne lui fist des reproches d'un mariage qui ne convenoit à aucun des deux, elle chercha les moiens de s'en disculper en menageant les choses de telle sorte qu'on pust dire qu'elle y avoit eté contrainte, & cela me fit connoitre

noitre dequoi les parens ſont capables quand ils s'aiment eux-mêmes plus que leurs enfans. Ma mere travailla donc à faire croire que cet Officier avoit abuſé de ſa fille, & pour cela elle les laiſſoit enſemble tant qu'ils vouloient. Ce commerce frequent rendit cet Officier amoureux de ma ſœur. Il fit tout ce qu'il put pour venir à bout de ce que ma mere pretendoit, mais ma ſœur lui reſiſta, ſoit qu'elle fut ſage, ſoit qu'elle n'eut point pour lui d'inclination. Cette reſiſtance le rendit plus paſſionné, & il ne lui fut pas difficile, etant aidé de ma mere, de trouver les moiens d'entrer la nuit dans ſa chambre. Il y entra lorſqu'elle dormoit, & ma mere en aiant eté avertie, nous fit reveiller tous pour les ſurprendre enſemble, & avoir le pretexte de les faire marier. Nous entraſmes; & ma mere ſans rien ecouter fit promettre à l'Officier que puis qu'il avoit eté ſurpris avec ma ſœur il l'epouſeroit le lendemain, ce qui fut fait, quoique ma ſœur jura qu'il ne s'etoit rien paſſé entr'eux qui put porter prejudice à ſon honneur, mais il fallut ceder au tems, & ma ſœur qui craignit qu'une mere capable de la livrer de la ſorte ne lui fit dans la ſuite de plus mauvais partis, ſe laiſſa marier, mais elle n'a pu jamais ni aimer ni conſiderer ſon mari, & ce que ma mere gagna

par cette alliance fut d'avoir mis ensemble deux personnes qui lui retomberent bientot sur les bras.

Il y avoit longtems que mon frere ainé, qui n'avoit point d'autre bien que celui des appointemens de sa Charge & de ses pensions, pensoit à se marier. Il aimoit une fille de la premiere qualité, dont il etoit aussi aimé passionnement. Leur mariage auroit eté fort sortable si les parens de la fille avoient voulu y consentir, car quoique mon frere ne fut point d'une Maison titrée comme celle dont elle sortoit, il etoit pourtant d'aussi grande qualité, & d'ailleurs son merite & les distinctions qu'il avoit à l'Armée le devoient faire regarder comme un parti fort avantageux; mais il etoit encore eloigné des honneurs où il s'eleva depuis, & on ne jugeoit de lui que par le peu de bien qu'il avoit alors. La fille lui fut donc refusée, & il pensa à se marier ailleurs. Le grand bien le determina, & il epousa la fille d'un homme d'affaires, qui lui donna prés de quatre-cens mille livres. Ce mariage a eté la cause de sa fortune, & il eut assez de raison pour comprendre que quelque merite qu'il eut, il ne pourroit parvenir à rien s'il n'avoit du bien pour se soutenir.

La fille qu'il aimoit fut enragée de son

ma-

mariage. Quelque ſoin qu'il eut pris de lui repreſenter que c'etoit une folie de s'opiniatrer à vouloir l'epouſer, elle ne put gouter ſes raiſons. C'etoit une fille emportéee qui ſe piquoit de mepriſer le rang & le bien autant que mon frere paroiſſoit y avoir egard, & il y auroit eu dequoi en faire une Heroïne de Roman.

Mon frere qui m'aimoit tendrement ne me cachoit rien de cette intrigue, & il m'apprit la rage & les emportemens de ſa maitreſſe. Comme j'avois encore la tete remplie de Romans, j'admirai la conſtance de cette fille, & je blamai mon frere de s'etre marié malgré elle. Je me ſentis meme un ſecret penchant pour une perſonne ſi romaneſque, & j'aurois eté ravi d'en etre aimé, mais mon frere le Comte m'avoit prevenu; & il s'etoit deja attaché à elle voiant que mon frere ne l'epouſoit pas. Je ne ſçai ſi cette fille l'aima, ou ſi ce fut pour ſe vanger de mon frere qu'elle parut l'ecouter, mais je les trouvai deja aſſèz bien enſemble quand je penſai à lui dire que je l'aimois. Mon frere le Comte etoit un brutal qui ne gardoit aucunes meſures, & le voiant attaché à cette fille, je n'eus garde de marquer ma paſſion. Je me contentai d'avertir mon frere ainé de l'intrigue dont je m'etois ap-

perçu. Il previt bien les ſuites de cette affaire; & comme il avoit encore de la conſideration pour la Demoiſelle, il avertit ſerieuſement mon frere le Comte de ne pas continuer. Le Comte le redit à ſa maitreſſe, qui croiant que c'etoit par jalouſie que mon frere lui avoit parlé, reſolut de pouſſer cette jalouſie auſſi loin qu'elle pouvoit aller, ce qui fut cauſe qu'elle propoſa à mon frere le Comte d'en venir juſqu'à la force. Il ſe trouva d'humeur à accepter le parti; car il auroit enlevé une Princeſſe, tant il etoit violent & etourdi dans toute ſa conduite.

Ils prirent donc des meſures pour cet enlevement, mais une perſonne à qui cette fille le confia, & qui craignit qu'une telle violence n'eut quelques ſuites facheuſes, en avertit le pere de la Demoiſelle, qui la fit mener dans un Convent, & qui defendit à mon frere le Comte de la voir. Ce fou le fit appeller en duel. Le pere ſe moqua de cet appel, & obtint une Lettre de cachet pour le faire enfermer dans une Citadelle où il fut deux ans ſans pouvoir en ſortir.

Nous ne fumes pas trop fachez mon frere & moi d'en etre defaits, car c'etoit un homme plein d'incidents qui nous attiroit tous les jours des affaires; mais j'avoue que j'avois toujours un ſecret penchant pour ſa mai-

treſſe,

tresse, & que tout ce qu'elle avoit fait à l'egard de mon frere le Comte, ne me donnoit que plus d'envie d'en etre aimé. J'etois au desespoir qu'elle ne m'eut pas choisi plutot que cet emporté. Ma vanité en souffroit, & j'aurois voulu avoir lieu de meriter aussi ses distinctions, tant par les moiens dont les passions s'insinuent sont bizarres, car dans le fonds je m'attachois à elle par ce qui auroit dû m'en rebuter. Je pensois à elle incessamment, & je mourois d'impatience d'avoir une occasion d'aller dans le Convent où elle etoit. Je representai à mon frere que tout ce que cette fille avoit fait n'etant qu'un effet de son depit, il ne devoit pas l'abandonner. Je lui en dis tant qu'il resolut de lui rendre une visite, & il me mena avec lui. Il ne voulut point paroître d'abord & je consentis à aller devant en habit de laquais, comme si je fusse venu de la part de son pere. Elle vint me parler, & m'aiant reconnu presque aussitot, elle temoigna une extreme joie. J'oubliai que mon frere ne m'avoit envoié que pour l'avertir qu'il vouloit la voir. Je ne lui en parlai point, & me trouvant plus amoureux en la voiant que je ne l'avois encore eté, je ne lui parlai que de moi. Je lui fis des reproches de l'amour qu'elle avoit marqué à mon frere le Comte, lui temoi-

gnant qu'elle m'avoit fait en cela une injure, puisque je l'aimois passionnement. Elle repondit à cette declaration en des termes qui me persuaderent que je ne lui deplaisois pas. Elle me pria de lui ecrire tous les jours, & de la venir voir de tems en tems, me jurant qu'elle ne seroit jamais qu'à moi. Notre conversation dura assez longtems pour impatienter mon frere, qui ne me voiant point revenir, vint savoir ce qui m'arretoit, & entra dans le parloir où j'etois. Il me pria de le laisser seul avec elle, afin qu'il la put entretenir. Je n'etois pas content de cet ordre, mais je ne pouvois faire autrement; je sortis de ce parloir, & je me tins collé à la porte pour tacher d'entendre ce qu'ils diroient.

J'entendis en effet qu'aprés bien des larmes repandues, elle lui disoit qu'elle etoit bien malheureuse de s'etre attachée à celui des trois freres qui n'avoit jamais eu d'amour pour elle, & là-dessus elle lui raconta tout ce que je venois de lui dire de ma passion. Je pensai rentrer pour lui reprocher cette perfidie, mais je me retins, & j'entendis que mon frere l'exhortoit à ne point ecouter de jeunes gens qui n'etoient capables que de la perdre, qu'elle devoit par une conduite reglée tacher de regagner les bon-

nes

nes graces de son pere, penser à un etablissement digne d'elle ; que pour lui il l'aimeroit toujours. Elle repondit à ces paroles par de nouvelles larmes & par des reproches, lui jurant qu'elle se vangeroit de son inconstance, & qu'il ne mourroit que de sa main. Mon frere aiant taché vainement de l'adoucir, la quitta, & nous nous en revinsmes. Il me dit en chemin qu'il etoit bien heureux de s'etre marié ailleurs ; que cette fille etoit d'une humeur tres-violente, & capable de faire passer pour des veritez ce qu'elle inventoit pour se satisfaire, & pour vous marquer son mauvais esprit, ajouta-t-il, elle m'a dit que vous aviez voulu lui en conter. Ah, la fourbe, m'ecriai-je aussitot ! Je ne pus achever, & les larmes me vinrent aux yeux. Mon frere se mit à rire, & je vis bien qu'il en croioit quelque chose par les exhortations qu'il me fit de prendre garde à qui je m'attacherois, & de me defier des femmes.

J'etois outré de cette avanture, & charmé en meme tems de la douceur & de la sagesse de mon frere, qui ne m'en fit pas plus froid, & qui se contenta de me prier pour mon propre interêt de n'avoir jamais d'attachement pour cette fille. Je suivis ses conseils, mais avec beaucoup de peine, &

je pense meme que je ne les aurois pas suivis, si deux choses ne fussent arrivées. L'une fut le mariage de la Demoiselle, qui epousa un homme qualifié de la Province. L'autre fut mon depart precipité; car mon frere aiant receu ordre de se rendre à l'Armée, il fallut que je l'y suivisse.

Nous marchames en Champagne, où etoit cette année-là le fort de la guerre. Le Regiment de mon frere fut commandé pour rester sous Charleville avec quelques autres Troupes de reserve. Mon frere qui avoit eté fait Brigadier, servit dans l'Armée de Monsieur le Duc d'Anguien, me laissant avec le Regiment pendant la bataille de Rocroi. J'etois au desespoir de n'en etre pas, & quoique j'eusse obtenu cette meme année une Compagnie dans le Regiment de mon frere, & que les autres Capitaines eussent de fort grands egards pour moi, je ne me serois point consolé de me voir inutile, si je n'avois trouvé une personne avec laquelle je pris de l'attachement. Elle etoit fille d'un Bourgeois, mais elle avoit, outre la beauté, des manieres au dessus de sa naissance. Je l'aimai passionnement, & j'en fus aimé de meme. Elle etoit, quand je commençai à la connoître, sur le point d'epouser un jeune homme de la meme Ville, mais elle

elle avoit si peu de gout pour une vie bourgeoise, qu'elle m'avoua qu'elle aimoit mieux n'etre toute sa vie que mon Amie, que de faire ce mariage; car ajoutoit-elle, je ne me flatte pas que vous vouliez m'epouser; je connois trop la difference qu'il y a entre votre qualité & la mienne, & c'est ce que je n'exigerai jamais de vous. Je me ferai à votre vertu, & serai tout ce que vous voudrez que je sois, trop heureuse de vous voir & de vous aimer.

Ces sentimens me charmerent au point que je crus n'avoir jusque-là jamais aimé, tant je trouvai de difference entre l'amour que j'avois pour elle, & celui que j'avois eu pour d'autres. Je lui protestai que son cœur me tenoit lieu de tout, & que si j'etois en etat de faire sa fortune, je l'epouserois dans le moment. Non, non, me disoit-elle, ne pensez point à m'epouser; pensez seulement à me mettre en lieu où je puisse vous aimer, & etre aimée de vous. Nous convinmes qu'aprés la Campagne je la ferois venir à Paris, & que jusqu'à ce tems-là elle feroit croire à ses parens qu'elle vouloit etre Religieuse. Elle fit tout ce que je voulus; mais enfin ne pouvant resister à la passion que j'avois pour elle, je la voulus epouser, & aiant dressé un Contrat, & trouvé

un Pretre & quelques temoins, nous allames faire à la Campagne un mariage où manquoient les formalitez les plus essentielles, & qui ne nous parut bon que parce que nous ignorions ce qu'il falloit pour cela. Personne n'en eut connoissance que ceux que nous avions pris pour temoins, & quinze jours aprés voiant qu'il falloit que je partisse, elle alla se jetter dans un Convent, declarant à ses parens qu'elle avoit renoncé au mariage, & fait vœu de se faire Religieuse. Comme le commerce que j'avois avec elle avoit commencé à leur devenir suspect; ils furent ravis qu'elle prit ce parti-là. Ainsi ils donnerent les mains à tout ce qu'elle leur fit entendre, & pour mieux couvrir son dessein, elle prit l'habit de Religieuse. Je cessai meme de la voir, sitot qu'elle fut dans le Convent, mais j'assistai à la ceremonie de sa prise d'habit, & tout ce que je pus faire fut de la voir un moment pour lui dire adieu, parceque sur la fin de Juillet notre Regiment fut commandé pour le siege de Thionville. Son Noviciat devant etre d'une année, je lui promis qu'avant ce tems-là je la tirerois du Convent, & que je la ferois venir à Paris. Elle m'avertit en me quittant qu'elle se croioit grosse, & elle me conjura de lui mander le moien que je pourrois donner [illegible]

[illegible]

où elle s'etoit engagée. Je lui jurai tres-sincerement que je lui tiendrois parole dés que les Troupes seroient en quartier d'hiver, & je la quittai avec tout l'amour & toute la douleur dont j'etois capable. Nous avions pris des mesures pour nous ecrire, mais toutes nos Lettres furent interceptées, & elle n'entendit plus parler de moi. Il ne me fut pas possible de quitter l'Armée pour la venir tirer du Convent, ni d'etre informé de la cause de son silence, parce qu'aprés la prise de Thionville on nous fit passer en Allemagne dans l'Armée du Marechal de Guebriant. Jamais je ne pus obtenir mon congé, & je passai tout l'hiver en Allemagne. Tout ce que je pus faire, me doutant bien qu'on avoit surpris nos Lettres, fut de charger deux ou trois fois des Soldats qui revenoient en France, de passer par Charleville, mais je n'en reçus aucunes nouvelles. Je ne revins à Paris que sur la fin de Mars, & pris la Poste dés le lendemain pour aller à Charleville, car je mourois d'impatience & d'ennui de n'avoir rien appris depuis prés de dix mois d'une personne que j'aimois, ce me sembloit, avec d'autant plus de passion, que je me sentois une inquietude extraordinaire de ne point avoir de ses nouvelles.

Etant arrivé à Charleville sur les trois heu-

res aprés midi, je trouvai un grand peuple aſſemblé, & aiant demandé ce que c'etoit, on me repondit qu'on alloit pendre une jeune fille qui avoit fait perir ſon enfant. Un moment aprés je vis paroitre cette malheureuſe creature entre les mains d'un Confeſſeur & du bourreau. O Dieu! qu'elle fut ma ſurpriſe, quand attachant les yeux ſur elle, je la reconnus pour cette meme perſonne que j'avois tant d'envie de revoir. Elle etoit ſi changée, que tout autre qu'un Amant auroit eu peine à la reconnoitre, & toutes les fois que je penſe au pitoiable etat où elle me parut, les larmes me viennent aux yeux, & en ecrivant ceci, je les ſens couler encore.

Je l'aimois paſſionnement; je l'eſtimois autant que je l'aimois, & jamais je n'avois reconnu en elle que des ſentimens dignes d'admiration. On ne peut exprimer tout ce que je ſouffris à cette vue. Peu s'en fallut que l'etonnement & la douleur ne me fiſſent tomber de cheval; mais enfin prenant tout d'un coup mon parti, je fendis la preſſe, criant de toute ma force, grace, grace. J'etois à cheval, fort fatigué & dans l'equipage d'un Courier qui arrive avec precipitation. Le peuple m'entendant crier de cette ſorte, crut qu'en effet j'apportois la grace

de

de la criminelle, & on commença à m'entourer de toutes parts. Je vis beaucoup de joie dans les yeux de tout le monde, & cela m'encouragea à crier encore plus fort que je n'avois fait, que l'on se joignit à moi pour la sauver. Alors une partie du peuple se jetta sur la potence, & l'abbatit pendant que les plus determinez me suivirent, & ecartant les Archers, nous nous trouvames les maitres de la personne que nous voulions secourir. On la prit, on l'enleva, & on me la mit sur mon cheval. Je l'embrassai etroitement, & piquant de toute ma force, je gagnai la porte de la Ville, & je me jettai dans le Fauxbourg. Les Archers firent mine de courir aprés moi, mais le peuple qui me suivoit, ferma la porte de la Ville sur eux, & je me trouvai dans le Fauxbourg sans que personne s'opposat à mon passage. Il y eut meme un Loueur de chevaux, qui voiant que mon cheval ne pouvoit presque plus galoper, m'en donna un tout frais, sur lequel je montai sans quitter ma proie, & je me trouvai accompagné de quatre Cavaliers, qui s'offrirent de leur bonne volonté à me preter main forte, tant le peuple est facile à emouvoir quand il s'agit de sauver la vie à ceux que la Justice condamne pour de certains crimes, dont le desespoir est cause. Je

sortis donc moi cinquieme du Fauxbourg, & aiant encore galopé prés d'une lieüe j'entrai dans un bois pour prendre haleine, & pour tacher de trouver les moiens de mettre en croupe la personne que j'enlevois, & que je ne pouvois presque plus soutenir entre mes bras. Elle etoit evanoüie, & elle respiroit si peu que l'aiant etendue à terre, je crus qu'en effet elle etoit morte. Un des Cavaliers, homme plus robuste que moi, me dit qu'il n'y avoit pas de seureté à s'arreter dans l'endroit où nous etions, & il se chargea de la porter entre ses bras jusques à la nuit. Nous remontames à cheval, & nous arrivames à deux heures de nuit à un Village qui etoit à plus de douze lieües de Charleville, tant nous avions fait de diligence. Nous nous y reposames deux heures, & la premiere chose que nous fimes fut de mettre cette pauvre creature dans un lit fort chaud, où elle commença à donner des marques de vie. J'etois auprés d'elle, & la joie de l'avoir sauvée n'etoit point assés grande pour me rendre insensible à la douleur extreme que me donnoient, & le souvenir de l'etat où je l'avois vue, & la crainte de celui où je la voiois. Enfin elle ouvrit les yeux, & m'aiant longtems regardé sans faire paroitre qu'elle me reconnut, je l'embrassai avec beaucoup de ten-

tendresse, & [illegible] en larmes. [illegible] donc, lui dis-je, ne me reconnoissez-vous pas ? Son visage changea à ces paroles. Et se mettant sur son seant avec un [illegible] effort. quoi, dit-elle, Monsieur, est-ce vous [illegible] ? Je lui dis que je vivois, & [illegible] de lui repeter que c'étoit moi. [illegible] de la faire revenir, & j'eus la [illegible] de voir que son [illegible] n'avoit point de suites funestes.

On ne peut exprimer tout ce qui se passa dans mon coeur quand je la vis [illegible]. [illegible] tout ce qu'elle me donna de [illegible] de tendresse & d'amour, quand je vis dans son visage que son coeur avoit les mêmes mouvemens que je sentois dans le mien. Ce sont là de ces momens qu'on peut appeler délicieux. Nous nous embrassâmes sans dire un mot, & nos larmes & nos soupirs nous auroient empeché de parler, quand le saisissement de nos coeurs auroit pu nous le permettre. Il fallut interrompre ce plaisir pour remonter à cheval. Heureusement nous trouvames une espece de brancard, [illegible] nous la mîmes, & enfin nous arrivâmes à Rennes à la pointe du jour. Nous nous retirâmes dans une maison écartée. Les Cavaliers qui m'avoient accompagné y demeurerent un jour avec moi, & je me [illegible] d'eux

[illegible]

m'avoir promis de ne point dire ce que nous etions devenus, & de feindre qu'ils avoient voulu nous pourſuivre, bien loin de faire croire qu'ils nous euſſent aſſiſtez dans notre fuite.

Je demeurai donc ſeul avec l'aimable perſonne que j'avois ſauvée, & elle m'apprit comment lui etoit arrivé le malheur dont je la venois de garantir. Voïant, me dit-elle, que je n'avois point de nouvelles de vous, je ne doutai point que vous ne m'euſſiez trompée, & cela me fit reſoudre à me faire tout de bon Religieuſe; mais je me trouvai dans un extreme embarras, quand je fus aſſurée que j'etois groſſe, & plus encore lorſque j'approchai du terme. Peu s'en falut que je ne me jettaſſe par les fenetres, car la mort etoit ce que je ſouhaitois le plus, etant accablée, & de l'opinion que j'avois que vous etiez un perfide, & des cruelles extremitez où me reduiſoit ma groſſeſſe. Je la confiai à une vieille ſervante, qui etoit dans l'interieur du Convent, & qui y ſervoit depuis long-tems. Cette femme fut la ſeule qui eut connoiſſance de mon accouchement, car j'eus la force de ſupprimer mes plaintes. Cette malheureuſe creature prit l'enfant, ſans que je ſçuſſe ce qu'elle vouloit en faire, m'aiant ſeulement fait entendre que je n'en ſerois

ferois pas embaraſſée, & elle alla, avant qu'il fut jour, le jetter dans un ruiſſeau qui paſſe dans le jardin du Monaſtere où j'etois. Le malheur voulut, ou plutot la juſtice de Dieu permit que cet enfant entrainé par le courant de l'eau, s'arreta à une grille qui ſeparoit le jardin des Religieuſes, d'une ruë qui eſt fort paſſante. On l'apperçeut; on alla querir la Juſtice, & on vint avec un grand ſcandale au Convent. Le procez verbal aiant eté apporté à la Superieure, on n'eut pas de peine à connoitre que j'etois la coupable, & je me mis peu en peine de le deguiſer, tant je ſouhaitois la mort. Ainſi je n'accuſai point celle qui avoit commis le crime, & tout le monde crut que je l'avois commis ſeule. Aucune des Religieuſes n'eut compaſſion de moi, & toutes au contraire, avec une dureté qui paſſe l'imagination, dirent que je meritois d'etre punie. Je fus miſe entre les mains de la Juſtice, & mes parens n'eurent point aſſez de credit pour empecher que l'on ne me condamnat. Je fus transferée à Paris, où les Juges confirmerent ma Sentence, & pendant que j'y etois, je vous ecrivis une lettre, que vous trouverez encore entre les mains du Portier de Madame votre mere. Je vous diſois adieu, & ſi jamais elle tombe entre vos mains, vous verrez dans quels ſentimens je mourois à votre egard. El-

Elle m'embrassa à ces paroles, & ses pleurs l'empecherent de poursuivre. Pour moi je fondois en larmes pendant qu'elle me contoit cette funeste avanture. Elle finit en disant, que quand je l'avois enlevée en criant grace, elle m'avoit reconnu, mais que depuis ce moment-là, elle avoit entierement perdu l'usage de ses sens déja fort affoiblis par l'approche du supplice. Son malheur me toucha au dernier point, & je ne pouvois assez me reprocher d'en etre la cause.

Lorsque sa santé fut retablie, je lui proposai de venir avec moi à Paris, & elle n'avoit pas lieu de douter que je ne l'aimasse eperdument, mais je trouvai que son coeur etoit encore plus grand & plus genereux que je n'avois cru. Non, me dit-elle, mon cher Amant, je ne me flatte plus de la pensée que vous m'aimerez encore. Le crime dont j'ai paru coupable, & le supplice auquel j'ai eté condamnée m'en rendent à jamais indigne, & tout ce que j'attens de vous c'est un peu de compassion, & de secours pour m'enfermer quelque part, & pour y passer le reste de ma vie dans la penitence. Ah! lui repondis-je, ne vous mettez point ces pensées-là dans l'esprit. C'est moi qui ai commis le crime, & vous n'avez point merité le supplice. Tout cela n'a rien de hon-

honteux pour vous, & ne peut servir qu'à augmenter encore mon amour & mon admiration. J'eus beau faire ; comme elle etoit bien persuadée que notre mariage ne pouvoit subsister, elle persista toujours à vouloir etre Religieuse, & je lui donnai ma parole que je ne l'en empecherois pas quand nous serions à Paris. Elle s'y laissa conduire ; je la logeai le mieux que je pus dans une chambre garnie auprés des Recollets du Fauxbourg Saint Laurent, où je la laissai pour revenir chez moi. Je trouvai la lettre dont elle m'avoit parlé, que j'ai toujours gardée depuis ce tems-là, & que je veux mettre ici pour faire encore mieux connoitre le caractere de cette genereuse fille. Voici les termes dont elle s'etoit servie.

Je vous ecris de la prison aprés avoir eté condamnée à la mort pour un crime qui n'a eté commis que parce que je vous ai aimé. Je ne suis venue à Paris que pour y voir confirmer ma triste sentence. Helas! qui m'eut dit que je ne verrois Paris que pour cela, & que quand vous me promettiez de m'y rendre heureuse, je dusse m'attendre à une pareille destinée. Vous aurez horreur de ma memoire, quand vous saurez quel supplice aura terminé mes jours, mais je vous assure que quelque honteux qu'il

qu'il soit, il m'est agreable, puisqu'il va m'ôter une vie qui m'est devenue odieuse depuis que vous m'avez oubliée. Si vous retournez à Charleville, on vous apprendra mon crime sans qu'on soupçonne que vous y avez part, car je ne vous ai jamais nommé, & j'ai cru devoir ce menagement à un homme, dont l'honneur & le repos me sont plus chers que moi-meme. La seule grace que je vous demande en mourant, c'est de faire prier Dieu pour moi, & de croire que s'il me fait misericorde, je n'emploirai mes prieres auprés de lui, qu'afin qu'il vous comble de prosperitez. Adieu, je meurs toute à vous.

Quelles impressions ne me fit point la lecture de cette lettre! Je courus chez elle, plus resolu que jamais de ne point souffrir qu'elle se fit Religieuse; mais je ne la trouvai plus. Je sçus qu'elle avoit eu quelques conversations avec un Pere Recollet; j'allai demander ce Pere, qui refusa de m'en dire des nouvelles. Je fus prés de huit jours à la chercher, & enfin j'appris qu'elle etoit à l'Hotel-Dieu à dessein d'y prendre le voile. Je courus la voir, & on consentit avec beaucoup de peine que je lui parlasse. Jamais je n'avois eté si transporté. Je me jettai à ses pieds, & je lui jurai de me poignarder si elle

elle ne m'ecoutoit. Mon deſeſpoir l'attendrit, & elle me dit les larmes aux yeux, que pretendez vous faire, Monſieur? Je ne puis etre à vous ſans expoſer votre reputation, & vous auriez une honte eternelle d'avoir epouſé une fille que vous avez arrachée de la potence. Il n'eſt pas, lui dis-je, queſtion de vous epouſer, puiſque vous ne voulez pas que l'on en parle; mais au moins, ſi vous avez à vous faire Religieuſe, prenez une autre Maiſon que celle-ci. Mon Dieu, Monſieur, reprit cette genereuſe perſonne, je ne veux point vous etre à charge. Je ſuis venue dans cette Maiſon, parce que j'y ſerai reçue pour rien. Je ne puis choiſir un autre Convent ſans qu'il vous en coute, & je ſçai que vous n'etes pas en etat de faire cette depenſe. Ah! lui dis-je, ma vie & mon bien ſont à vous, & quoi qu'il en coute, je vous ferai recevoir dans toute autre Maiſon où je croirai que vous trouverez plus de douceur. Je joignis mille empreſſemens à ces paroles, mais je ne pus en rien obtenir, & elle me quitta en me diſant un adieu dont je me ſentis percer le cœur. Je crus qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de demander la Superieure. Elle vint, & je lui dis que je m'oppoſois à la reception de cette fille; qu'elle etoit ma

femme, & que je la redemandois. La Superieure l'aiant fait venir, lui dit qu'elle ne pouvoit plus la recevoir. Ainsi elle me fut rendue, mais elle me fit promettre que je la menerois au sortir de là dans une autre Maison de Religieuses. Je la menai à un petit Convent dont la Superieure etoit de ma connoissance, lui recommandant d'en avoir soin, & lui confiant que je la regardois comme une personne qui etoit ma femme.

Cependant ce qui etoit arrivé à Charleville faisoit grand bruit, & j'appris qu'on decretoit contre moi pour l'enlevement que j'avois fait. Toute ma famille en fut informée, & je connus bien par toutes le remontrances qu'on me fit, que cette fille avoit mieux raisonné que moi, & que je ne pouvois l'epouser avec honneur. Je ne dirai point tous les desseins qui me passerent dans la tete: car enfin je trouvois que c'etoit la chose du monde la plus injuste de me rendre esclave des opinions des hommes, & de n'avoir pas la liberté de passer ma vie avec une fille, dont la reputation n'etoit tachée que par le malheur qu'elle avoit eu de m'aimer. Si elle eut voulu y donner les mains nous serions passez en Angleterre, mais je la trouvai toujours persuadée que je devois lui permettre pour ma gloire de se faire Religieuse,

gieuſe, & qu'il n'y avoit plus pour elle de parti à prendre que celui-là. Mon frere ainé, à qui je racontai ſans deguiſement tout le detail de cette avanture, me dit qu'il me plaignoit ; mais qu'aprés tout j'etois heureux d'avoir affaire à une perſonne qui prenoit d'elle-meme le parti auquel j'aurois dû la porter. Il ajouta tant de choſes qu'enfin je vis que c'etoit une neceſſité, ce qui me fit conſentir à ſon deſſein. J'obtins ſa grace & la mienne, & nous la fimes Religieuſe aux Carmelites, en changeant ſon nom & ne diſant rien de ce qui lui etoit arrivé. Mon frere ainé fut aſſez genereux pour lui faire un preſent de deux mille ecus. Je la contraignis auſſi de recevoir un petit Contrat, dont je fis la donation aux Religieuſes. On la reçut donc avec diſtinction, & ſans que jamais perſonne ait ſçu qui elle etoit. Elle a vecu comme une ſainte, & pendant toute ſa vie mon frere & moi nous avons eu en elle une amie inviolable à laquelle nous avions ordinairement recours quand nous avions beſoin de conſeil ou de conſolation. J'eus une peine extreme à m'accoutumer à l'engagement qu'elle voulut prendre, & ſans le ſecours de mon frere je croi que j'aurois perdu l'eſprit. Je puis dire que je n'ai jamais eu de Maitreſſe, & que je n'ai jamais con-

nu de femme que j'aie tant aimée & tant estimée que celle-là. Ainsi par une bizarrerie que l'on ne peut assez admirer, il est arrivé que la seule personne que j'aie veritablement trouvée digne de mon admiration, etoit une fille de qui je ne pouvois en honneur devenir l'epoux, ni meme paroitre amoureux.

Cette avanture & le chagrin qu'elle me donna reculerent un peu ma fortune : car je fus un an entier sans vouloir voir personne, aiant loué un petit appartement auprés des Carmelites, d'où je ne bougeois, n'etant connu de personne, & passant pour un homme retiré du monde, & qui ne pensoit qu'à son salut. Mon frere ne laissa pas de me faire conserver ma Compagnie, faisant entendre que j'etois malade, & contraint, pour me retablir, de passer toute l'année dans le voisinage des Eaux de Bourbon, qui etoient necessaires à ma santé.

Je ne dirai point la vie que je menai pendant cette retraitte, ni toutes les douceurs dont je joüissois, lorsque je pouvois seulement demeler la voix de cette fille dans le Service Divin. C'etoit le seul plaisir qui me fut permis : car elle refusa toujours de me voir, se contentant de m'ecrire quelquefois pour me persuader d'avoir plus de courage, & de

de penser, ou à une retraitte qui m'otat pour jamais du monde, ou à une vie plus digne de ma naissance. J'ai gardé toutes ses lettres, & elles me consolent encore quand je les relis.

Mon frere joignant ses prieres à celles de cette genereuse fille, me persuada enfin de me remettre dans le Service, & je retournai à l'Armée en 1645. Je n'avois encore que vingt ans, mais je croiois qu'aprés les experiences que j'avois euës; il me seroit impossible de m'attacher jamais à aucune femme. Je m'appliquai donc à la Guerre plus que je n'avois fait jusque-là, & je m'apperçus que le chagrin que m'avoit donné la retraitte d'une fille que j'avois aimée si tendrement, ne servit pas peu à augmenter mon courage par l'envie qu'il m'inspiroit de chercher les occasions de mourir. Je servis à la Bataille de Nortlingue. Je revins ensuite dans l'Armée de M. de Turenne où j'assistai à la prise de Dunkespink, & je puis dire qu'il n'y eut personne plus determiné que moi, dans l'une & dans l'autre occasion. Quelque valeur que les hommes aient reçu de la nature, il leur faut souvent des motifs etrangers pour etre braves, & le chagrin eut bien plus de part que l'ambition à la valeur dont j'acquis la reputation pendant cette campagne.

Je revins à Paris aprés que Landau se fut rendu à M. de Turenne, & je m'apperçus que le voisinage de mon aimable Religieuse augmentoit mon humeur sombre, car je ne pouvois m'empecher de retourner aux Carmelites. Je decouvris ma foiblesse à mon frere, qui persuadé que j'avois besoin d'une absence un peu longue, me proposa le voiage de Pologne. La Princesse Marie devoit partir au commencement de Novembre, & les liaisons qu'elle savoit que nous avions euës avec un Prince qui l'avoit aimée jusqu'à la mort, lui faisoient souhaitter que je l'accompagnasse.

J'acceptai donc le parti que mon frere me proposoit, & je dirai à ma confusion que je sentis alors naitre dans mon cœur un secret desir de plaire à la Princesse, & de venir à bout de m'en faire aimer. Je ne raisonnai point, mais dés que je vis que j'allois faire le voiage avec elle & que j'aurois tous les jours occasion de la voir, je commençai un peu à oublier la personne que j'avois perdue, & je reconnus bien qu'une amour nouvelle est un meilleur moien pour se consoler de la perte d'une maitresse, que l'ambition & la guerre.

La Princesse se trouva à l'egard du Prince qui l'avoit aimée, dans une situation pres-

que

e ſemblable à celle où j'etois à l'egard de
ı Carmelite. Elle ne pouvoit ſe conſoler
: ſa mort, & elle m'en parloit tous les
urs. Je lui racontai de mon coté mon avan-
re de Charleville; elle fut ravie de me voir
pable de toute la delicateſſe qu'elle avoit,
nos converſations roulerent longtems ſur
; diſputes que nous avions en agitant ſi elle
oit plus malheureuſe de voir mort un hom-
e qu'elle avoit eſtimé, que moi de voir
e Maitreſſe Religieuſe. Si j'avois entrepris
: faire un Roman, je raconterois ici le de-
il de ces converſations, & elles vaudroient
ut-etre bien celles qui font le fort de Clelie
ı du grand Cyrus; mais je laiſſe toutes
s digreſſions pour mieux executer le deſ-
in que je me ſuis propoſé dans ces Me-
oires, de faire voir le genie des femmes,
les ecueils qu'un homme peut trouver
ıprés d elles.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

LA Princeſſe me parut reſoluë de ſe conſoler de la perte de ſon Amant, par les honneurs qui l'attendoient en Pologne, & j'avois beau vouloir lui perſuader de s'en conſoler par une autre paſſion. Je ne la trouvai occupée que de ſon ambition & de ſa grandeur. Elle s'apperçut pourtant bien que je parlois par intereſt en lui propoſant quelque attachement nouveau; & elle me diſoit que quand elle auroit ſenti du penchant pour moi, elle auroit fait ſcrupule de me rendre infidelle à une perſonne auſſi digne d'etre aimée que ma Religieuſe. Je ne me trouvois plus capable de cette fidelité delicate, & j'avouë que tout ce que la Princeſſe me diſoit ſur ce ſujet me mettoit dans une impatience extraordinaire. Je lui dis enfin nettement que je l'aimois; elle fit d'abord ſemblant de n'en rien croire, mais enfin voiant que c'etoit tout de bon, elle prit ſon ſerieux, & me fit entendre que ſi je continuois à lui parler ſur ce ton là, elle me renvoieroit en France. Elle me dit ces paroles d'une maniere ſi imperieuſe

&

& si seche que j'en fus outré, & je resolus non seulement de ne lui parler jamais d'amour, mais aussi de n'en point avoir pour elle. Ainsi pendant le reste du Voiage, je gardai presque toujours le silence. Ma mauvaise humeur lui deplut, & elle m'exhorta, puisqu'il falloit que j'aimasse pour etre gai, d'aimer une de ses filles qui etoit fort bien faite : car disoit-elle, je saurai bien empecher que les choses n'aillent trop loin, & j'aurai le plaisir de vous voir de bonne humeur. Ces railleries me desesperoient & je pris la resolution d'aimer, non pas la fille qu'elle me proposoit, mais la premiere Polonoise que je trouverois à mon gré si-tot que nous serions arrivez. Cette resolution dont je ne lui rendis point compte me rendit ma gaieté, & je crus m'appercevoir que la Princesse qui s'etoit plainte quand elle m'avoit vû chagrin, n'etoit pas trop contente de me voir si gai. J'evitai de lui dire un mot qui put lui faire croire que je l'aimois encore, & j'eus d'autant plus de facilité à eviter de lui parler d'amour, qu'en effet je sentois bien que j'avois cessé de l'aimer. Quelque rang qu'elle eut, je ne pouvois lui pardonner sa fierté & ses railleries, & j'eus assez d'esprit & de raison pour comprendre que je ne serois jamais ecouté d'une

Princesse qui joignoit beaucoup d'ambition & de fierté à une grande vertu.

Nous arrivames en Pologne. Le Roi Ladislas vint recevoir sa nouvelle Epouse. Elle me presenta à lui, & j'eus lieu de me louer de tout le bien qu'elle lui dit de moi. A peine fumes nous à Varsovie, que j'executai la resolution que j'avois prise d'aimer la premiere personne que je trouverois aimable. Parmi les Dames du Païs qu'on mit auprés de la Reine, j'en vis une qui me toucha assez pour croire que c'etoit la personne qui me convenoit; c'etoit une Demoiselle de dix-huit à dix-neuf ans, fille d'un des plus qualifiez Seigneurs du Roiaume. Je me trouvai auprés d'elle la premiere fois qu'elle fut presentée à la Reine, & je la regardai avec beaucoup de distinction. Je ne sçai si la Reine m'observa, mais il me parut qu'elle sourit en me voiant regarder cette jeune personne avec application, & je reconnus bien dans la suite que c'etoit aussi celle de toutes les Filles qu'on lui avoit presentées, qu'elle avoit trouvée le plus à son gré. L'amitié que la Reine eut pour elle me donna occasion de la voir souvent, & j'en devins fort amoureux. Cette fille entendoit assez le François pour me donner lieu d'avoir des conversations avec

elle, & je ne tardai pas à lui expliquer mon amour. Si je fus ſurpris de lui trouver autant de penchant pour moi que j'en ſentois pour elle, je ne le fus pas moins de la maniere franche & naïve dont elle me le declara; mais elle porta cette naïveté trop loin, car la Reine lui aiant demandé ce que je lui diſois, non-ſeulement elle lui rendit compte de mes diſcours, mais auſſi de ſes reponſes, & elle dit ſans deguiſement qu'elle avoit un grand penchant pour moi. La Reine lui repreſenta les inconveniens d'une pareille paſſion, & lui defendit de me parler en particulier. Elle me fit la meme defenſe de mon coté, me menaçant de me faire retourner en France ſi je continuois. J'avois intereſt de ne me pas brouiller avec la Reine, & de ne pas ſortir mal d'avec elle, mais auſſi j'aimois cette fille, & la naïveté auec laquelle elle avoit declaré ſa paſſion ne me la rendoit que plus aimable. Je me trouvai donc fort embarraſſé, mais je ſortis de cet embarras pour retomber dans un plus grand. Il y avoit huit ou dix jours que j'avois promis à la Reine de ne plus parler à cette fille, & que j'evitois effectivement d'avoir des converſations avec elle, quand la Reine me dit que j'etois bien aiſé à rebuter; que ce qu'elle en avoit fait n'a-

voit été que pour m'eprouver, mais qu'enfin puiſque j'avois été ſi obeiſſant elle vouloit bien avoir egard à ma paſſion, & qu'elle trouveroit tres-bon, non ſeulement que j'aimaſſe cette fille, mais auſſi que je lui parlaſſe autant que je voudrois.

Je ne ſavois pas que ce qui avoit changé la Reine à cet egard c'etoit qu'elle s'etoit apperçue que le Roi ſon mari aimoit cette meme fille, & ſoit jalouſie, ſoit politique, elle crut que le moien d'en degouter le Roi etoit de lui faire connoitre que j'en etois aimé.

Je fus ravi de la permiſſion que la Reine me donnoit de continuer mon amour, & dés le jour meme je cherchai l'occaſion d'entretenir ma Maitreſſe; mais je vis qu'elle m'evitoit autant qu'elle avoit paru auparavant me ſouhaitter, & enfin l'aiant preſſée de m'en dire la raiſon, elle m'avoua avec ſa franchiſe ordinaire qu'elle etoit aimée du Roi; que cet amour lui faiſoit trop d'honneur pour en ecouter un autre, mais que dés que le Roi l'auroit mariée, elle continueroit à m'aimer. J'appris alors que la premiere choſe à laquelle les Grands penſent en Pologne, quand ils veulent avoir des Maitreſſes, c'eſt de les marier; & en effet on parla peu de jours aprés du mariage de

cette

cette fille avec un grand Seigneur de Lituanie. Ce mariage n'accommodoit point du tout la Reine, parcequ'elle prevoioit bien que le Roi ne la marioit que pour continuer à l'aimer, & pouvoir la voir plus aisement. Cette Princesse tacha donc de me mettre dans la tete de la demander au Roi, & de l'epouser, parce qu'en cas que mon mariage se fit, elle ne doutoit pas que je ne dusse l'emmener en France.

Je trouvois beaucoup d'inconveniens à demander cette fille en mariage, & encore plus à l'epouser. Je jugeois bien, par ce qu'elle m'avoit dit, qu'on ne la mariroit que pour faciliter les amours du Roi. Je ne croiois pas pouvoir reüssir à l'emmener en France malgré le Prince, & quand il y auroit consenti, je n'avois pas assez de fortune pour m'y charger d'une femme dont tout le bien seroit en Pologne. Je dis donc à la Reine que je ne pouvois me resoudre à penser à ce mariage, & à en faire la proposition. Elle parut assez contente de mes raisons, & elle ne me dissimula point, que voulant gouverner l'esprit du Roi son epoux, elle avoit interest de ne la marier qu'à un homme qui put lui repondre d'elle. Elle convint avec moi que j'etois peu propre à cela, & nous nous separames sans savoir

quelles autres mesures elle prendroit.

La mort du grand Seigneur Lituanien arriva sur ces entre-faites, & le Roi qui vouloit marier sa Maitresse, aiant appris la mort du Mari qu'il lui destinoit, la pria d'en choisir un autre, & cette fille eut assez d'amour pour me nommer.

Le Roi dit qu'il le vouloit bien, & il me fit aussi-tot appeller. Je lui representai que je n'avois point de bien ; que j'etois un Cadet qui en esperois fort peu, & que je serois un fort mauvais parti pour une fille qu'il cherchoit à etablir. Le Roi me repondit, que la personne qu'il me destinoit etoit assez riche pour elle & pour moi, & que d'ailleurs il me feroit assez de bien en Pologne pour m'obliger de ne pas regretter le peu que j'avois en France, & pour rendre heureuse celle que j'epouserois. En toute autre occasion j'aurois eté ravi d'une pareille proposition, car enfin je trouvois tout d'un coup le moien d'epouser une fille que j'aimois, & de faire ma fortune ; mais je ne pouvois m'oter de la tete que le Roi ne vouloit me marier que pour aimer la femme qu'il me donnoit, & je ne me sentois point assez de courage pour digerer une condition si honteuse. Je m'avisai donc de dire au Roi que j'etois trop honoré du choix

&

& des offres de Sa Majeſté, mais que j'etois obligé de lui avouer que je me ſentois d'une humeur horriblement jalouſe, & qu'une femme ſeroit malheureuſe avec moi. Ce Prince ſourit à cette excuſe, & me dit, ſi ce n'eſt que cela, nous y mettrons ordre, & je vous donnerai des Emplois qui ne vous permettront guere de voir votre femme, & d'etre temoin de ſa conduite.

Ce diſcours du Roi me parut un outrage, mais diſſimulant ce que je penſois, je lui dis que j'avois de la peine à renoncer à la France, & que je ne conſentirois à ce mariage qu'à condition que Sa Majeſté me permettroit immediatement aprés mes noces d'y retourner, & d'y emmener ma femme. Ce n'eſt pas là mon compte, reprit le Roi, & votre femme ne ſortira jamais de Pologne tant que je vivrai. Si cela eſt, Sire, lui repliquai-je, je remercie votre Majeſté, & je la prie meme de trouver bon qu'au lieu du mariage qu'elle me propoſe, je lui demande mon congé. Le Roi me quitta, diſant que je pouvois partir quand je voudrois, & que j'etois un fou.

J'allai rendre compte de cette converſation à la Reine, qui me conjura les larmes aux yeux, de faire ce que le Roi deſiroit; qu'à l'egard de la jalouſie & de la delicateſ-

ſe qui etoit la ſeule raiſon qui m'obligeoit de m'oppoſer à ce mariage, elle attacheroit ſi fort ma femme auprés d'elle, que le Roi ne trouveroit jamais le moien de la voir; qu'elle m'en repondoit, & que je pouvois etre en repos ſur toutes les choſes qui pouvoient m'inquietter.

La Reine me perſuada par tant de raiſons, que je la priai de dire au Roi que je ferois ce qu'il m'ordonnoit. Le Roi temoigna beaucoup de joie de ma reſolution, mais ſa joie n'approcha point de celle de ma Maitreſſe qui s'abandonna tout entiere au plaiſir d'être ma femme, de maniere que je crus qu'elle n'aimoit point le Roi, & qu'il me ſeroit aiſé, etant aimé d'elle & ſecondé par la Reine, d'eviter la honte que je craignois. Enfin pour dire tout, la veuë de ma fortune & celle de mon amour me firent fermer les yeux à toute autre conſideration, & je fus meme ſurpris d'avoir balancé un ſeul moment, tant le cœur humain eſt peu fixe dans ſes veues, & prefere aiſement les raiſons de l'intereſt & du plaiſir à celles de l'honneur.

J'epouſai donc cette fille, & ce mariage me fit changer de nom : car devenu Maitre en l'epouſant d'une Comté tres-conſiderable, on ne m'appella plus que du nom de cette

cette Comté, & c'eſt ſous ce nom là que j'ai depuis paru dans le monde.

La Reine me tint la parole qu'elle m'avoit donnée. Sa jalouſie jointe à ſa vertu, & l'une & l'autre ſoutenue par mes precautions, lui firent ſi bien garder ma femme, qu'il ne fut pas poſſible au Roi de continuer à l'aimer. Ce Prince ſe rebuta, & s'attacha à une autre perſonne moins obſervée. Je fus ravi de ce changement, & je crus alors joüir tranquillement de toutes les douceurs & de tous les avantages de mon mariage, mais ce fut tout le contraire, & mon malheur arriva par l'endroit que j'avois le moins prevu. Ma femme fut deſeſperée de voir que le Roi changeoit pour elle, & ce grand amour qu'elle m'avoit marqué ſe changea en une averſion extreme, dés qu'elle vit que ce Prince en aimoit une autre. Elle ne me diſſimula point ſon deſeſpoir, & elle me dit hautement que j'etois cauſe de ce qu'il avoit ceſſé de l'aimer. J'eus beau lui repreſenter ſon extravagance, toutes mes raiſons ne ſervirent qu'à l'aigrir, & ſoit qu'elle voulut ſe defaire de moi, ſoit qu'elle eſperat que la compaſſion rameneroit l'eſprit de ce Prince, elle lui fit faire des plaintes des mauvais traitemens que je lui faiſois. Ces mauvais traitemens etoient chimeriques, mais le Roi y

ti que je pris, intimidé par les circonstances dont elle me rendit compte, & qui me persuaderent que je n'eviterois pas mes assassins si je paroissois. Je me tins huit jours caché chez elle, & pendant ce tems, elle me proposa tout ce que la passion lui suggeroit pour me mettre en seureté. Le moien sur lequel elle insistoit davantage, etoit d'empoisonner ma femme, & elle m'offroit de se charger de la chose. Comme j'avois lieu de m'imaginer qu'elle n'avoit ces pensées que parceque la passion l'aveugloit, je n'en eus pas autant d'horreur que j'en aurois eu dans un autre temps, & je me contentois de lui faire voir les inconveniens d'un pareil dessein. Elle ne voulut jamais me permettre d'ecrire à la Reine, & de l'informer du lieu où j'etois. Il y a grande apparence que cette Princesse crut qu'aiant eté averti du dessein du Roi, j'avois pris la fuite, ou bien que j'avois eté assassiné, & l'une & l'autre opinion lui donna de l'inquietude, mais enfin pour empecher qu'on ne jugeat mal des raisons de mon absence, il est certain qu'elle fit courir le bruit que sur les nouvelles de la mort de mon frere j'etois retourné en France.

Ce bruit vint jusqu'à moi, & croiant qu'effectivement mon frere etoit mort, je

ne

ne pus plus demeurer caché, & je dis resolument à la Dame qui me gardoit, que je voulois m'informer de la verité de ces nouvelles, & voir la Reine pour en etre instruit. Cette Dame me fit des reproches de la sensibilité que j'avois pour mon frere en un tems où elle vouloit que je n'en eusse que pour elle. Des reproches elle passa aux injures, & des injures au refroidissement. Elle me menaça meme de me livrer à mes assassins, & enfin il lui echapa de me dire, que puisque je la voulois quitter, elle y mettroit bon ordre, & qu'elle m'empoisonneroit plûtôt que de le souffrir. Ce qu'elle m'avoit proposé à l'egard de ma femme, me fit craindre qu'elle n'en vint en effet jusqu'à faire ce qu'elle disoit, & je craignis si bien le poison que je ne voulus plus manger. Jamais on n'a passé en si peu de temps de l'amour à la haine, que nous fimes cette Dame & moi. Elle m'etoit insupportable, & je lui etois devenu odieux. Je lui declarai nettement que je ne pouvois l'aimer, & que je la conjurois de souffrir que je sortisse. Tu sortiras, reprit-elle, mais ce sera de ce monde; & en disant ces paroles, elle se jetta sur moi, tenant un poignard dont elle s'etoit saisie. Je lui arrachai ce poignard, & je ne sçai comment elle en fut blessée à la gorge,

gorge, mais je la vis toute en ſang, & qui ſe laiſſa tomber. Je previs toutes les ſuites de cet accident, & jugeant bien que je ne me ſauverois pas des mains de ſes Domeſtiques s'ils en avoient connoiſſance, je la laiſſai & le poignard auprés d'elle. Heureuſement je trouvai les portes ouvertes, & je ſortis ſans etre apperçu. Je paſſai une ruë ou deux, & je me trouvai auprés de la maiſon d'un homme du païs que je connoiſſois, à qui je demandai un azile, lui confiant qu'il falloit que je partiſſe ſans etre connu, aiant des affaires importantes en France, à cauſe de la mort de mon frere, & que ma femme n'aiant point voulu conſentir à mon depart, j'etois obligé de partir *incognito*. Cet homme m'offrit toute ſorte de ſecours, & dés la nuit ſuivante il me fournit des chevaux, ſur leſquels je me rendis à Dantzic. Dés que j'y fus arrivé, j'ecrivis à la Reine, & lui rendis compte de mon avanture.

La Reine reçut ma lettre en un tems où perſonne ne doutoit que je n'euſſe aſſaſſiné la Dame chez qui j'avois logé. Cette Dame avoit eté trouvée toute en ſang par ſes Domeſtiques, & elle leur avoit dit que c'etoit moi qui l'avois traitée de cette ſorte. Sa bleſſure ſe trouva legere, mais elle perſiſta toujours

jours à dire que j'etois ſon aſſaſſin. Perſonne n'en croioit devoir douter, & on me cherchoit par tout, quand la Reine reçut ma lettre. Elle la fit voir au Roi, qui lui ordonna de m'ecrire que ſi j'etois innocent, je ne tardaſſe pas à revenir pour confondre mes accuſateurs.

La juſtice de ce Prince eut moins de part à cet ordre que l'embarras que ma femme lui donnoit. Comme il en etoit perſecuté, & qu'il ne l'aimoit plus, il fut bien aiſe de me faire revenir, afin que je fuſſe chargé ſeul du ſoin d'une femme ſi emportée. La Reine m'ecrivit que la nouvelle de la mort de mon frere etoit fauſſe, & qu'il falloit que je retournaſſe à Varſovie pour me purger de l'aſſaſſinat dont on m'accuſoit. J'eus tant de joie d'apprendre que mon frere n'etoit pas mort, que je conſentis ſans peine à retourner à Varſovie, malgré tous les embarras où je prevoiois que j'allois etre.

Dés que je fus arrivé, j'allai me mettre en priſon par le conſeil de la Reine. La Dame qui m'accuſoit fut extremement ſurpriſe de mon retour, mais ſe piquant alors d'une generoſité qu'elle n'avoit pas, elle fut la premiere à ſolliciter ma grace. J'aurois eté ravi que la verité eut eté eclaircie, mais enfin voiant qu'on ne regardoit plus cette affai-

re que comme une querelle de deux Amans, je ne persistai point à demander de plus amples informations. Je reçus ma grace, & je sortis de prison. Le Roi voulut meme que j'en temoignasse ma reconnoissance à la Dame qui m'avoit accusé.

Cette affaire l'avoit entierement perdue de reputation, car on ne pardonne guere en Pologne des galanteries aussi fortes que celle dont elle avoit donné lieu d'etre convaincue.. Il n'y avoit point d'autre moien de retablir son honneur que de m'epouser, & c'est ce qui m'a toujours persuadé qu'elle avoit empoisonné ma femme, qui mourut un mois ou deux aprés cette affaire, & assez subitement, pour me faire croire que mes soupçons etoient vrais.

Il y avoit peu de tems qu'elle etoit accouchée de deux enfans, d'une fille & d'un garçon, & j'appris plutot la mort que la maladie, car nous faisions fort mauvais menage, par les idées qu'elle m'avoit fait avoir de sa mauvaise conduite. Je ne laissai pas d'en etre touché, & je fus moins sensible en ce moment aux raisons que j'avois de la haïr, qu'à celles que j'avois eues de l'aimer.

Dez qu'elle fut morte, le Roi lui meme me dit que c'etoit une necessité pour moi d'epou-

d'epouſer la femme qui m'avoit caché chez elle, & que j'avois deshonorée par l'eclat que nous avions fait. Je dis au Roi que je le priois de ne point precipiter ce mariage, & de me donner au moins un peu de tems pour me conſoler de la perte de ma femme, dont je lui parus tres-affligé. Je demandai ce delai afin de pouvoir ſonger à loiſir à trouver moien d'eviter une choſe que j'etois abſolument reſolu de ne point faire. La Dame qu'il s'agiſſoit d'epouſer n'etoit ni belle ni jeune, & d'ailleurs la familiarité qu'elle avoit avec les aſſaſſinats & les poiſons, me donnoit beaucoup d'horreur. Je diſſimulai pourtant, & je feignis de la regarder comme une femme que je devois epouſer.

Elle ſe tenoit ſi ſure de notre mariage, qu'elle ne prit aucun ſoin de me menager ni de me plaire. Au contraire elle affecta de me mepriſer hautement, & de temoigner hautement de l'attachement pour d'autres. Comme je cherchois l'occaſion de rompre avec elle, je commençai à la chicaner ſur ſa conduite. Elle ſe mocqua de ma mauvaiſe humeur, diſant nettement qu'elle n'avoit point à ſe contraindre pour moi, puiſqu'il falloit bien que je l'epouſaſſe de gré ou de force. Je crus que ſi je pouvois la ſurprendre en galanterie, ce ſeroit une raiſon qui m'af-

m'affanchiroit de cette pretendue obligation. Je n'eus pas de peine à reüssir ; elle se cachoit si peu de ses intrigues, que tout le monde en etoit aussi bien instruit que moi, & je fus averti un soir qu'un Palatin etoit enfermé avec elle. J'en fis mes plaintes au Roi, lui temoignant qu'aprés une pareille infidelité, je me croiois tres-dispensé d'achever le mariage. Le Roi me repondit qu'il falloit savoir auparavant si celui avec qui je l'avois surprise consentiroit à l'epouser, parce qu'en cas qu'il ne le voulut point, la chose revenoit à moi, comme au premier & au plus ancien fondé en droit. Cette reponse me parut si bizarre, que je la pris pour une plaisanterie, & ne pus m'empecher d'en rire : mais le Roi m'assura qu'il parloit tres-serieusement, & qu'en pareil cas c'etoit de cette maniere qu'on en usoit en Pologne.

Je ne me donnai pas le tems d'examiner si en effet la Jurisprudence Polonoise l'ordonnoit ainsi, parceque dez ce moment je resolus de partir & de revenir en France. J'avois pris toutes mes mesures pour ne plus differer. J'etois las du sejour d'un Roiaume etranger, & rebuté de toutes les disgraces qui m'y etoient arrivées, & de celles dont je me voiois encore menacé. Je confiai mon des-

dessein à la Reine, la priant de vouloir bien prendre soin de mes enfans, & aprés avoir vendu sourdement ce que je pus du bien que j'avois en Pologne, je me derobai avec un seul valet, n'emportant de toute cette grande fortune que j'avois faite, que pour environ vingt mille Ecus de Lettres de change, & laissant mes enfans assez riches du bien de leur mere. Je demeurai en Pologne prés de deux ans, & c'etoit à la fin de 1647. que j'en sortis. Je n'avois pas encore vingt-trois ans, mais j'en paroissois avoir beaucoup davantage, car le sejour que j'y avois fait, m'avoit extremement engraissé, & comme j'ai toujours eu une grande taille, on m'en auroit donné prés de trente.

Ce fut alors que je crus etre entierement detrompé des femmes, car pendant mon voiage j'eus le loisir de faire des reflexions sur les malheurs qu'elles m'avoient deja attirez. Je voiois que c'etoit ce qui m'avoit fait quitter la France en un tems où j'etois en chemin de m'avancer, & que c'etoit elles aussi qui avoient eté cause que j'etois sorti de Pologne lors que ma fortune sembloit y etre la mieux etablie. Je resolus de profiter de mes experiences, & de ne plus penser qu'à la guerre. J'avois mandé mon retour à mon frere ainé, qui avoit fort de-

sapprouvé que je me fusse marié en Pologne, & qui n'etoit pas trop faché que j'eusse eu des pretextes d'en sortir. Les Lettres que je reçus de lui en chemin me determinerent à passer par Venise, à cause qu'il me mandoit que j'y trouverois un de ses meilleurs amis, qui s'etant battu en duel avoit eté contraint de s'y retirer.

J'arrivai à Venise sur la fin de l'année dans le tems que tout se preparoit pour les divertissemens du Carnaval. J'y vis l'ami de mon frere, qui m'engagea à y faire quelque sejour, & ce fut là que j'oubliai toutes les belles resolutions que j'avois prises sur le chapitre des femmes. Cependant j'y trouvois, si j'eusse voulu ouvrir les yeux, de nouvelles raisons de mieux envisager le tort qu'elles m'avoient fait, car à peine fus-je arrivé à Venise que j'appris par mille endroits, que le bruit couroit que j'avois eté contraint de quitter la Pologne, parceque j'etois soupçonné d'y avoir empoisonné ma femme & poignardé ma Maitresse. Je savois ce qui avoit pû donner lieu à des bruits si injurieux à ma reputation, & je detrompai le mieux que je pus, tous ceux qui m'en parurent prevenus : mais il m'a fallu bien des années pour en venir à bout, & j'ai toûjours de tems en tems trouvé en mon chemin

min des gens persuadez de cette opinion, qui n'a pas laissé de me faire tort, tant la medisance distingue peu la verité du mensonge.

Quelque pressantes que fussent les sollicitations qu'on me faisoit de passer le Carnaval à Venise, j'aurois eu peine à m'y resoudre sans le malheur qui m'arriva d'y devenir eperduëment amoureux. Je puis dire que j'avois peu senti cette passion en Pologne, & que toutes les amours que j'y avois faites, n'avoient point été jusqu'au cœur. Ce fut là peut-être ce qui me rendit plus facile à m'entester de la personne dont je crus etre aimé.

C'etoit la fille d'un noble Venitien, chez qui j'eus d'abord beaucoup d'acceés par le moien de l'ami de mon frere, qui avoit connu à Paris le fils ainé de ce Venitien, & avec qui il avoit lié une amitié tres-etroite. Je voiois souvent le pere & le fils, mais je fus long-tems sans voir la fille autrement que par son Portrait. Ce Portrait me parut si charmant, que je ne pus m'empecher de m'ecrier en le voiant que je n'avois jamais rien vû de si beau. La fille etoit alors dans un endroit d'où elle pouvoit me voir sans que je la visse, & elle entendit toutes mes admirations sur sa peinture. Comme je sor-

tois de chez ſon pere, je me vis ſuivi par un homme qui ſans me rien dire, me mit dans la main un petit billet qui n'etoit point cacheté, & où je lûs ces paroles en Italien.

La perſonne dont vous avez admiré le Portrait eſt plus touchée de vous que vous ne l'etes de ſa peinture, & s'il eſt vrai que le Portrait vous ait fait plaiſir, il ne tiendra qu'à vous de voir l'Original. Soiez diſcret; c'eſt tout ce qu'on vous demande, & laiſſez moi gouverner le reſte.

Je relûs vingt fois ce billet, & quoi que j'euſſe peine à me perſuader qu'il fut en effet de la perſonne dont j'avois vû le Portrait, cependant je crus dans l'incertitude que je n'en devois point parler, & que le plus ſûr, ſoit qu'on eut voulu me tromper, ſoit que la choſe fut effective, c'etoit d'avoir la diſcretion qui m'etoit recommandée.

On n'aura pas de peine à s'imaginer l'impatience que j'eus de retourner chez le Venitien. J'y allai dés le lendemain, j'y regardai vingt fois le Portrait, temoignant un deſir extreme d'en voir l'Original, mais perſonne ne s'offrit de me donner cette ſatisfaction. On propoſa une Maſcarade pour le jour ſuivant, & chacun convint des habits

bits ſous leſquels on maſqueroit.

A peine fus-je retourné chez moi que le meme homme qui m'avoit donné le billet dont j'ai parlé, me vint demander, & gardant toujours un grand ſilence, il me mit dans la main une boëte, & ſe retira auſſitot. Quelque inſtance que je lui fiſſè pour s'arreter, il ne me parla que par ſignes, & il s'echappa.

J'ouvris la boëte qui etoit pleine de pierreries, & ſous les pierreries je trouvai encore ce billet, ecrit de la meme main que le premier.

Comme on s'intereſſe à votre gloire, on veut contribuer à votre magnificence. Servez-vous de ces pierreries pour la Maſcarade que vous devez faire; celui qui vous les porte ira les reprendre quand vous n'en aurez plus beſoin.

Je commençai en voiant ces pierreries & cette Lettre, à ne plus douter que la choſe ne fut ſerieuſe, & je ne puis dire combien cette avanture me donna à la fois & d'inquietude & de plaiſir.

Je me ſervis des pierreries que l'on m'avoit envoiées. Elles etoient ſi belles & en ſi grand nombre, que perſonne ne parut avec plus d'eclat que moi. Pluſieurs perſonnes me demanderent où je les avois priſes, & aiant repondu que je les avois louées, le frere de la

Demoiſelle me dit à l'oreille ; je connois le Marchand chez qui vous les avez eues, & ce qu'elles vous ont couté pour le pret. Ces paroles me firent croire qu'il etoit confident de ſa ſœur ; je rougis, & ne lui repondis rien.

Comme nous nous retirions aprés la Maſcarade, nous fumes attaquez par ſix hommes armez, qui aiant ecarté ceux avec qui j'etois, ne s'attacherent qu'à moi ; ils me deſarmerent, quelque reſiſtance que je fiſſe, & ils me volerent mes pierreries. Mes Camarades revinrent pour me ſecourir, mais il etoit trop tard, & mes voleurs etoient echappez.

Quel chagrin n'eus-je point de cet accident, mais enfin il me reſtoit encore une Lettre de Change de douze mille ecus, & je crus que cela pourroit paier les pierreries. L'homme qui me les avoit apportées revint pour les reprendre. Je lui contai comment j'avois eté volé, & je lui offris la Lettre de Change. Il la refuſa, & s'etant retiré ſans dire un mot, je crus qu'il etoit muet.

Le lendemain dez le grand matin, je le vis revenir avec cet autre billet.

Ne vous affligez point de la perte des pierreries. Quand j'ai pris le parti de vous les preter,

je me suis exposée de bonne volonté à tous les inconveniens qui en pourroient arriver, & c'est moi & non pas vous, qui suis cause qu'elles sont perdues. C'est donc à moi seule de les paier. Je voudrois pouvoir vous marquer par des pertes plus considerables que je n'estime nul autre bien dans le monde que votre cœur. Gardez le moi jusqu'à ce que vous aiez pu juger si je le merite.

Si elle le merite, repris-je aussitot! Hé, y a-t-il dans le monde une femme d'un plus grand merite? Charmé de la grandeur d'ame d'une personne si genereuse & si desinteressée, je m'abandonnai à tout ce que la passion peut inspirer de plus violent & de plus tendre. Je conjuray encore mon homme muet de prendre la Lettre de Change, ou du moins de se charger d'une reponse pour la personne qui l'avoit envoié. Il ne voulut faire ni l'un ni l'autre, & il sortit avec le meme silence que les autres fois.

La fille qui m'avoit envoié les pierreries les avoit louées à un Jouaillier qui etoit de la connoissance de son frere, & elle s'etoit servie de lui pour les avoir. Ce fut son frere lui-meme qui me l'apprit, ajoutant que sa sœur lui avoit fait confidence de la passion qu'elle avoit pour moi, & qu'elle n'avoit point fait de difficulté de se decouvrir à lui parcequ'elle

le servoit auprés d'une de ses Amies, dont il etoit amoureux. Ce fut un jour ou deux aprés que les pierreries eurent eté volées qu'il me fit cette confidence, m'assurant qu'il ne tiendroit qu'à moi de trouver auprés de sa sœur tous les agremens que cette sœur lui procuroit auprés de sa Maitresse.

On sera surpris quand je dirai que tout cela n'etoit qu'un artifice pour attraper mon argent. C'etoit le frere qui m'avoit fait voler mes pierreries, & elles etoient entre ses mains; mais faisant toujours semblant qu'elles avoient eté volées, il me dit que sa sœur, quelque genereuse qu'elle fut, ne laissoit pas d'etre embarrassée pour paier ces pierreries, & que si elle s'obstinoit à ne vouloir point recevoir ma lettre de Change, l'affaire pourroit faire du bruit, & viendroit aux oreilles de son pere; que si je voulois il me meneroit chez le Marchand, de qui je sçaurois ce qu'elles valoient & à qui je pourrois les paier; que c'etoit un homme auquel on pourroit se fier du secret, & qui ne savoit pas meme que je les eusse reçues par le canal de sa sœur. Je fus ravi de trouver le moien de paier ces pierreries, & n'aiant aucun soupçon que ce fut un panneau, je donnai huit mille ecus au Jouailler avec plus de plaisir que je n'ai jamais paié aucune dette.

Ce

Ce Marchand qui s'entendoit avec le frere de la Demoiselle, eut quelque chose pour sa peine, & mon argent devint la proie du frere & de la sœur.

Je ne savois rien de tout cela, & je n'avois garde de m'en defier, mais sacrifiant toujours aux idées que ma vanité me donnoit d'etre aimé de la personne qui m'avoit inspiré tant de passion, je ne m'appercevois point que ces folles idées m'avoient deja presque tout depouillé, & je n'etois occupé que du desir de voir une personne si aimable.

Je pressois souvent son frere de m'en procurer l'occasion. Il me le promettoit, & trouvoit toujours des raisons pour me manquer de parole. Je recevois quelquefois des Lettres de sa sœur, & ce n'etoit plus le muet, c'etoit son frere lui-meme qui me les rendoit en main propre, & qui se chargeoit de mes reponses. Ces lettres etoient toujours fort passionnées, & rouloient sur le desespoir où nous etions de ne nous pas voir.

Je vecus de la sorte jusqu'au milieu du mois de Fevrier, que je reçus des lettres de mon frere, qui me blamoit fort de m'arreter si longtems à Venise, me mandant que je courois risque de perdre l'emploi qu'il avoit

obtenu pour moi dans l'Armée de Monſieur le Prince, qui devoit ſe mettre en campagne, & aſſieger Ypres dez le mois de Mars.

Je fus inſenſible aux ſoins de mon frere, & au tort que je me faiſois en reſtant plus longtems; & n'etant touché que du deſir de voir la perſonne dont je me croiois aimé, je mandai à mon frere que j'etois malade & hors d'etat de partir ſitot, l'aſſurant que dez que ma ſanté ſeroit aſſez retablie pour ſouffrir la fatigue du voiage, je prendrois la poſte. Mon frere etoit mieux averti que je ne penſois de l'etat de ma ſanté. L'ami qu'il avoit à Veniſe l'en avoit informé. Il m'ecrivit encore lettres ſur lettres, mais j'etois ſi aveuglé & ſi fou, que j'aurois mieux aimé mourir que de quitter Veniſe avant que d'avoir vû ma Maitreſſe.

Les lettres de mon frere ne me ſervirent qu'à preſſer avec plus d'inſtance le frere de la Demoiſelle de ne me plus laiſſer languir, & enfin voiant que je le menaçois de partir, il me promit de me la faire voir. Il me dit que pour cela il falloit me deguiſer en Eſpagnol, & prendre ſur moi le plus que je pourrois d'argent & de pierreries, parceque ſa ſœur qui vouloit conſerver ſans obſtacle le plaiſir de m'aimer & de me voir, avoit fait entendre à la perſonne chez qui je devois

devois la trouver, que l'Amant qu'elle aimoit etoit un grand Seigneur d'Espagne. Je n'examinai point si cette raison etoit bonne; je fis ce qu'il voulut, & aiant pris l'habit & l'equipage Castillan, sans oublier de l'argent & des pierreries, je me laissai conduire dans la maison d'une des plus fameuses Courtisanes de Venise que j'avois vue plusieurs fois, & que je connoissois pour telle. J'etois, à dire le vrai, un peu scandalisé que ce fut chez une femme de ce caractere que ma Maitresse me donnat un rendez-vous, mais j'avois une si furieuse envie de la voir, que je m'arretai peu à ce scrupule. Ainsi je me rendis chez la Courtisane, occupé de la seule esperance de la voir.

Dés que j'y fus arrivé on m'enferma dans une chambre, & peu de tems aprés je vis enfin arriver la Demoiselle au Portrait. Elle ne me parut pas aussi belle qu'elle m'avoit semblé dans sa peinture, mais cependant je la reconnus, & j'y trouvai assez de ressemblance pour ne pas douter que ce ne fut elle. Cette difference de beauté entre l'Original & le Portrait, me rendit moins passionné que je ne croiois le devoir etre, & la fille qui s'en apperçut, me fit bien remarquer par les soins qu'elle prit de reveiller ma passion, que ce n'etoit pas la pre-

miere fois qu'elle s'etoit trouvée dans une pareille rencontre. Je dissimulai pourtant ma pensée, mais je ne pus dissimuler mon chagrin, & ne sachant à qui m'en prendre, je m'avisai de lui faire des remontrances sur ce qu'elle osoit venir dans la maison d'une Courtisane. Elle soutint d'abord assez bien des reprimandes ausquelles elles me dit qu'elle ne s'attendoit pas; mais enfin voiant que je continuois à la precher, elle me quitta brusquement, en me disant qu'elle ne me reverroit jamais.

Ce fut alors que je connus la foiblesse du coeur. J'avois tous les sujets du monde de croire que cette fille n'etoit rien moins qu'une honnete fille : mais dés qu'elle m'eut quitté; je me sentis plus possedé que jamais du desir de la revoir. Tous mes scrupules s'evanouirent, & je me repentis du procedé que j'avois eu. Son Frere entra quelque tems aprés, & m'abordant avec un visage irrité, il me dit mettant l'epée à la main, que j'etois un malhonnete homme, que sa Soeur venoit de lui dire que je l'avois insultée, & qu'il en auroit raison. Moi, lui dis-je, insulter votre Soeur! Au nom de Dieu, mon cher ami, faites que je la revoie, & vous verrez jusques à quel point je l'aime. Le Frere s'adoucit à ces paroles, & remet-

tant

tant son epée dans le fourreau il sortit, disant qu'il alloit tacher de la ramener; mais il ne revint point, & aprés avoir attendu plus de deux heures je vis entrer la Courtisane chez qui nous etions, qui me dit en langage Venitien; Qu'est-ce donc, Seigneur Dom Juan, qu'avez vous aujourd'hui, & pourquoi votre Maitresse est-elle moins contente de vous que les autres jours? Cette femme en disant ces paroles me regarda attentivement, & parut fort surprise. Je lui demandai ce qui la surprenoit, & pourquoi elle m'avoit donné le nom de Dom Juan, mais elle ne voulut point repondre faisant toujours l'etonnée. Elle me dit seulement que si je voulois la revenir voir, elle m'apprendroit la cause de sa surprise. Je ne pus en tirer autre chose, & je sortis revant à mon avanture, & commençant à en deviner une partie.

Si tot que je fus chez moi, je voulus serrer l'argent & les pierreries que j'avois portées, mais je ne les trouvai plus, & je connus qu'on m'avoit volé. Je n'en pouvois accuser que la personne du rendez-vous, & cela me confirma dans les opinions que j'avois d'elle. Je me souvins alors qu'il y avoit à Venise un jeune Espagnol qui s'appelloit Dom Juan, & je jugeai que c'etoit pour

lui que la Courtisane m'avoit pris ; je devinai qu'il falloit que cet Espagnol fut l'Amant de ma Maitresse, & qu'il fut en possession de la voir chez cette Courtisane. La chose etoit en effet comme je la conjecturois. Je retournai dés le lendemain chez la Courtisane, qui m'apprit tout ce que je voulois savoir, & je vis que cette personne dont j'avois eté si passionné, & pour laquelle je m'etois presque broüillé avec mon frere, etoit une fille accoutumée à ce manege, & qui depuis plus de six mois avoit avec cet Espagnol un commerce reglé dans cette maison.

Comme je pensois à me vanger, je reçus des Lettres de mon Frere, qui me manda qu'il avoit appris la vie que je menois à Venise, & qui m'instruisoit que j'avois eté la dupe du Frere & de la Sœur. Il me conseilloit de ne point faire de bruit, mais de partir le plus promptement que je pourrois.

Mon Frere avoit appris tout ce detail de l'Ami qu'il avoit à Venise, & je jugeai bien qu'il n'avoit pu l'apprendre par un autre. J'allai chez lui pour lui faire des reproches de ce qu'au lieu d'avertir mon Frere, il ne m'avoit pas averti moi-meme. Il dissimula d'abord qu'il eut rien ecrit, mais enfin

enfin il m'embrassa & me dit; Que voulois-tu que je fisse, mon pauvre garçon? Tu etois fou, & si j'avois voulu t'eclairer, tu ne m'aurois pas cru. Je fus encore longtems à me plaindre de ce qu'il m'avoit laissé duper, & voiant qu'il n'y avoit pas de remede, je dis que je voulois absolument ravoir mon argent, ou me couper la gorge avec le frere de ma friponne de Maitresse.

Celui à qui je parlois n'etoit à Venise que pour avoir fait un duel en France. Son exil ne l'avoit pas corrigé de la demangeaison de se battre, & je le trouvai tres-disposé à me servir de second. Nous convinmes donc que je ferois appeller le Venitien. Je le fis, mais il se moqua de ce cartel, & il ne parut point au rendez-vous. Surpris de sa lacheté je resolus de l'obliger à se battre malgré lui, & je m'avisai le jour que nous choisimes pour l'attaquer, de reprendre l'habit Espagnol sous lequel j'avois eté au rendez-vous, d'en donner un de meme à celui qui me servoit de second, & de faire prendre aussi à toute notre suite des habits à l'Espagnole.

Nous allames l'attendre en cet equipage, & l'aiant inutilement pressé de mettre l'epée à la main, je lui donnai par le visage quatre ou cinq coups du revers de mon epée, qui l'obligerent enfin de se deffendre. Il le

fit foiblement & reçut un coup qui le jetta sur le carreau. Nous fumes assez heureux, quoique la chose se fit en plein jour, pour n'etre point arretez. Nous nous sauvames avec toute notre suite, & nous etant jettez dans une Gondole, nous allames nous embarquer, & sortimes de Venise, car nous avions pris auparavant toutes ces precautions. J'en avois meme pris une autre pour me mieux vanger, & faire retomber sur l'Espagnol Dom Juan tout le bruit de cette affaire.

J'avois ecrit au Pere de la Demoiselle, comme si j'eusse eté un parent de Dom Juan, qu'etant venu à Venise, j'avois appris que mon parent avoit un commerce avec sa fille par le moien de son frere. Je specifiois tout ce que je savois du detail de leur intrigue, & je finissois en lui disant que mon parent Dom Juan aiant eté affronté par son fils, je voulois en avoir raison, & qu'il ne cherchat point ailleurs celui qui s'etoit battu contre lui.

Le Pere aiant reçu cet avis, fit informer contre Dom Juan. Outre ce qui etoit marqué dans ma Lettre, il avoit appris par tous ceux qui avoient eté temoins de notre combat, que c'etoit un Espagnol qui l'avoit attaqué, & qui avoit pris la fuite avec plusieurs autres de la meme Nation.

Nous

Nous apprimes à Padouë que la chose avoit reüssi comme je le pouvois souhaitter ; que le frere de la Demoiselle etoit mort de sa blessure sans avoir pu parler ; que Dom Juan voiant qu'on informoit contre lui, & que toute son intrigue etoit connue du Pere, avoit pris la fuite, & qu'enfin tout le monde etoit persuadé que c'etoit lui qui avoit fait faire le combat. J'eus toute la joie qu'on peut avoir de s'etre vangé, & cela me consola un peu de la perte de mon argent, & des friponneries qu'on m'avoit faites, bien resolu de ne m'embarquer de ma vie en aucune intrigue de femmes.

L'Ami de mon Frere qui m'avoit suivi à Padoüe, ne pouvant revenir en France, me proposa de le laisser aller en Pologne. J'y consentis d'autant plus volontiers que j'etois ravi d'avoir quelqu'un qui m'informat surement de l'etat de mes enfans & de tout ce qui s'etoit passé & se passeroit à Varsovie, à quoi je pourrois prendre quelque part. Je savois deja que le Roi Ladislas etoit malade ; le bruit de sa mort couroit par tout, & je jugeois bien que la Reine, qu'on parloit de remarier au Prince Casimir son beau frere, seroit en etat de rendre à l'Ami que je lui recommandois, tous les bons offices dont il pourroit avoir besoin.

Com-

Comme nous etions deja ſur la fin du mois de Mai & que la Campagne etoit commencée en Flandre, je crus qu'il n'y auroit pas d'honneur pour moi à m'y rendre ſi tard, & c'eſt ce qui me fit prendre le parti, pour me donner de l'occupation, de me jetter dans Naples, eſperant trouver l'occaſion de m'y ſignaler ſous les ordres du Duc de Guiſe, qui s'etoit rendu Maitre de cette grande Ville; affaire qui faiſoit alors grand bruit par toute l'Italie.

J'ecrivis mon deſſein à mon Frere, & conſervant toujours l'habit Eſpagnol, je pris la route de Naples, croiant que ſous cet habit je trouverois plus aiſement le moien de joindre le Duc de Guiſe; mais je n'y arrivai que plus d'un mois aprés que ce Duc eut eté fait priſonnier, tant j'avois eté mal informé de ce qui ſe paſſoit.

J'appris qu'il etoit encore à Gayette, & comme il connoiſſoit toute notre famille, qu'il etoit ami particulier de mon Frere, & qu'il m'avoit auſſi fort connu dans ma jeuneſſe, je crus que je ne pouvois mieux faire que de tacher de le voir avant ſon depart, & que d'aller lui offrir mes ſervices pour la France.

Ce fut encore ma mauvaiſe etoile qui me fit naitre cette envie, car ce voiage me rem-

rembarqua dans une intrigue qui me causa autant de peine & de chagrin que celle que j'avois eue à Venise.

Le Duc fut ravi de me voir, & quand je lui eus temoigné que le croiant encore à Naples, j'avois eu dessein d'aller m'y enfermer avec lui; ce ne sera pas, me repondit-il, dans une affaire si perilleuse que vous me servirez. J'ai besoin de vous pour un service plus agreable & moins difficile, & là dessus il me fit voir une Lettre qu'il avoit reçue d'une Dame Napolitaine avec laquelle il avoit eu une intrigue pendant son sejour à Naples. Cette Lettre etoit furieusement emportée, & je vis bien en la lisant que cette femme etoit au desespoir de l'absence & de la prison du Duc, car elle le menaçoit de se poignarder, s'il ne consentoit au dessein qu'elle avoit de le suivre en Espagne. C'est une folle, me dit le Duc, qui fera quelque extravagance si quelqu'un ne lui remet l'esprit. Faites-moi donc le plaisir de retourner à Naples. Je vous donnerai une Lettre pour elle, & je ne puis choisir personne plus capable que vous de lui faire entendre raison. Je promis au Duc de faire ce qu'il souhaittoit; je pris la Lettre & l'adresse de la Dame, & aiant encore eté à Gayette jusqu'à son embarque-

ment,

ment, je pris la route de Naples dés que je l'eus vû partir.

Je ne pus pendant le chemin m'empecher de faire cent fois reflexion sur la bizarrerie de ma destinée, qui dans un tems où je cherchois à oublier les femmes, me rappelloit à une occasion necessaire de les revoir, & qui me rendoit le confident d'une intrigue amoureuse lorsque je n'avois que la guerre en tete. Je dirai meme que je ne fus point faché d'avoir la commission que le Duc de Guise m'avoit donnée, & que je sentis un secret desir de me faire aimer d'une femme qui me paroissoit avoir autant d'esprit & aimer d'aussi bonne foi que celle dont il m'avoit fait lire la Lettre. Ce fut le maudit panchant que j'avois pour le sexe qui m'empecha de profiter autant que j'aurois dû, des reflexions que je faisois sur le retardement que j'apportois à ma fortune, en retournant à Naples au lieu d'aller en France, & je sentis bien que quelque desir qu'un cœur ait d'acquerir de la gloire, on ne sauroit compter sur lui quand il se livre à l'amour.

J'avois repris l'habit Espagnol pour mieux cacher, en entrant à Naples, que j'etois François. J'arrivai à Pozzolo Castello qu'il faisoit encore grand jour, & je m'y arretai

pour

pour n'entrer dans Naples qu'à la nuit. J'allai, en attendant qu'elle fut arrivée, me promener dans un lieu fort agreable & fort solitaire, où je crus n'etre vû de personne: mais j'y trouvai deux femmes & un homme qui y etoient, à ce que j'en pus juger, long-tems avant moi. Une de ces femmes etoit un peu eloignée de l'autre, & je crus que c'etoit pour lui donner lieu d'entretenir plus librement le Cavalier. Comme cela avoit l'air d'une intrigue, je m'approchai sans qu'elles m'apperçussent, & m'etant caché derriere des arbres qui les couvroient, j'entendis une partie de leur conversation. Cette Dame assuroit le Cavalier qu'elle n'avoit jamais aimé que lui, & elle se justifioit fort d'un reproche qu'il lui faisoit d'avoir eu de la passion pour un autre. C'est tout ce que je pûs concevoir de leur conversation, mais j'eus la malice, aprés les avoir ecoutez prés d'une demi-heure, de me lever & de sortir du lieu où j'etois en faisant assez de bruit pour etre apperçu. Dés que la Dame qui parloit au Cavalier m'eut regardé, elle palit, & elle s'ecria, ah! qu'est-ce que je vois? c'est lui-meme. Cette Dame me parut fort belle, & croiant qu'elle me prenoit pour son mari, ou pour quelqu'autre facheux qui l'eut surprise dans

cette intrigue, je la saluai fort respectueusement, & je passai mon chemin. Comme j'allois doucement, & que je detournois la tete de tems en tems, je vis que la femme qui etoit avec elle me suivoit. Je m'arretai pour lui donner le tems de m'aborder. Elle vint à moi, & m'aiant fort consideré, elle me dit en Espagnol que j'avois tellement de l'air du Duc de Guise que l'on m'avoit pris pour lui. Je ris de cette imagination, car excepté la taille & la couleur des cheveux & du teint, je n'avois rien qui put me faire prendre pour le Duc de Guise. Je lui dis que je ne l'etois pas, & lui demandai quel interest elles prenoient à ce Duc. Elle me repondit qu'il n'y avoit personne à Naples qui ne dust craindre que le Duc de Guise ne tramast encore quelque chose pour se rendre Maitre d'une Ville, qui heureusement etoit retournée sous la domination de son Prince. Je vis bien que cette personne me parloit ainsi, parce qu'elle me croioit Espagnol : car je savois assez que le Duc etoit fort aimé à Naples. Je ne me decouvris point, & il ne me resta de cette avanture qu'une curiosité de connoitre la Dame qui etoit avec le Cavalier, & un peu d'inclination pour elle ; mais je n'osai l'interroger, & je revins à Pozzolo Castello, d'où

d'où j'entrai à Naples lors que la nuit fut venue.

Dés le lendemain matin j'allai pour tacher de voir la perſonne à qui j'avois des Lettres à rendre, mais celui qui devoit me la faire voir, & auquel le Duc de Guiſe m'avoit adreſſé, me dit qu'elle etoit à la Campagne, je lui demandai ſi cette Campagne etoit eloignée, & ſi je ne pourrois pas l'y aller trouver. Il me repondit que je m'en gardaſſe bien, ajoutant que cette Dame etoit fort obſervée, & que j'avois de grandes meſures à prendre, parceque ſon intrigue avec le Duc de Guiſe avoit fait du bruit, & l'avoit rendue fort ſuſpecte aux Eſpagnols.

J'attendis huit jours à Naples où je m'ennuiai terriblement, n'oſant preſque paroitre, par les meſures que les Eſpagnols avoient priſes de ſe ſaiſir de tous les François. Au bout de ce tems, j'appris que la Dame etoit revenue, & mon correſpondant m'introduiſit chez elle. C'etoit juſtement la Dame que j'avois veuë à Pozzolo Caſtello. Je la reconnus, & elle me reconnut auſſi. Je lui rendis la Lettre du Duc, mais je ne lui dis rien pour la detourner du deſſein qu'elle avoit marqué dans la Lettre que le Duc m'avoit fait voir, de ſe poignarder ou de le ſuivre, parceque je la trouvai fort conſolée de

ſon

ſon depart. Je ne pouvois ignorer qu'elle n'eut une autre intrigue, puiſque j'avois entendu ſa converſation, & je crus que c'etoit le Cavalier avec qui je l'avois veuë qui l'avoit conſolée, mais je reconnus que cette femme cherchoit plus d'un conſolateur, & avant que je l'euſſe quittée elle me dit aſſez nettement qu'elle me trouvoit tant d'air du Duc de Guiſe, qu'elle ſentoit pour moi la meme inclination qu'elle avoit euë pour lui.

On s'etonnera de la foibleſſe que j'eus de repondre à des avances qui devoient me paroitre peu ſinceres, & de ce que je penſai à me faire aimer d'une Dame que je ne pouvois attacher à moi ſans la detacher du Duc qui m'avoit choiſi pour ſon confident, mais on ne raiſonne point quand on ſe croit aimé d'une jolie perſonne. Ni la perfidie que je faiſois au Duc, ni celle que ſa Maitreſſe lui avoit deja faite, en s'attachant à celui avec qui je l'avois ſurpriſe, ne me detournerent de la paſſion que je ſentis. Je l'aſſurai que j'avois pour elle plus de panchant qu'elle n'en avoit pour moi, mais je ne lui diſſimulai point que j'avois entendu ſa converſation de Pozzolo Caſtello, & que je ſavois qu'elle avoit un autre Amant que le Duc de Guiſe & moi. Elle me repondit que c'etoit

un

un homme qu'elle haïssoit, & qu'elle avoit resolu de ne jamais voir, & que là dessus je n'aurois jamais aucun sujet de jalousie. Je la crus, ou je fis semblant de la croire, travaillant moi-meme à m'aveugler & à eloigner tout ce qui auroit pû m'empecher de gouter le plaisir d'une passion nouvelle.

J'ecrivis au Duc de Guise que sa Maitresse etoit une infidelle, & l'amour qu'elle commençoit à m'inspirer, ne m'empecha pas de la peindre à ce Prince avec toutes les couleurs que meritoit sa perfidie; heureux si j'avois sû avoir pour elle tout le mepris que je voulois faire prendre au Duc, & la reconnoitre pour telle que je la representois dans ma Lettre; car j'en faisois un Portrait que je savois bien qui lui ressembloit parfaitement, mais malgré tout cela je l'aimois & j'avois resolu de l'aimer, & les Amans portent quelquefois leur aveuglement jusqu'à ne pas connoitre dans leurs Maitresses les defauts qu'ils savent bien en faire connoître aux autres.

L'Amant qui etoit en possession de son cœur avant mon arrivée, s'apperçut bientot de nôtre intrigue, & je m'apperçus bien aussi qu'on ne l'avoit pas eloigné & qu'on le voioit toujours. Cette femme qui nous trompoit l'un & l'autre, lui avoit appris que

je n'etois pas un Eſpagnol mais un François, qui ne la voiois que de la part du Duc de Guiſe. Dés qu'il eut ſçu ce ſecret, il trouva un prompt remede à la jalouſie que je lui donnois. Il alla me decouvrir, & je fus arreté. Quand je me vis en priſon, j'ecrivis à cette Dame, que je comptois qu'elle emploieroit le credit qu'elle avoit fort grand, pour me faire rendre ma liberté, mais bien loin de me faire reponſe, j'appris qu'elle publioit par tout que c'etoit elle qui m'avoit fait arreter, parceque j'etois venu pour lui propoſer de la part du Duc de Guiſe de la faire paſſer en France. Elle imagina cet artifice pour marquer qu'elle avoit oublié le Duc, & pour temoigner à l'Amant qui lui reſtoit, qu'elle n'avoit jamais eu d'attachement pour moi.

Lors que j'eus appris cette perfidie, je ſortis comme d'un profond aſſoupiſſement, & je connus que j'avois bien merité ce qui m'arrivoit. O Dieu, quelles imprecations ne fis-je point contre les femmes! quels violens deſirs de me vanger! mais il falut ſupprimer tout cela, & ne penſer qu'à ma liberté. Je n'oſai jamais dire qui j'etois, de peur qu'on ne me reſſerraſt plus etroitement. Je fis donc croire que j'etois un domeſtique du Duc de Guiſe, qui n'etois venu en effet

ſet que pour apporter des Lettres à cette Dame de la part de mon Maitre. On crut ce que je diſois, & aprés huit jours on me donna la liberté ainſi qu'à quelques autres malheureux François qui avoient eté les compagnons de ma priſon, & qu'on ne crut pas plus propres que moi à ſervir ſur les Galeres, auſquelles j'aurois eté condamné ſi je n'etois tombé malade en priſon.

Dez que je me vis libre, je ne penſai qu'à revoir la Dame qui m'avoit ſi cruellement abandonné. J'allai chez elle dans l'etat où je me trouvai pour lors, c'eſt à dire ſans argent, & n'aiant qu'un mauvais habit à demi dechiré, car on m'avoit tout pillé en m'arretant. Cette femme ne put me voir dans ce triſte etat ſans ſe mettre à rire, & quand j'eus pris la parole pour lui reprocher ſa perfidie, elle m'interrompit en me diſant; Que demandez-vous, mon pauvre garçon? Tout ce que je puis faire, c'eſt de vous donner la charité pour vous aider à faire votre voiage. Qu'on lui donne trois piſtoles, dit-elle à une de ſes femmes, & qu'on le renvoie.

Quel accablement pour moi! mais il en fallut paſſer par-là, & j'avoue que ſi je reſiſtai à cet affront, ce fut pour me voir un jour en etat de me vanger. Je refuſai ſon

argent & je sortis ; je crus que l'homme à qui le Duc de Guise m'avoit adressé, me fourniroit dequoi passer en France, mais il refusa de me voir, & je ne me trouvai plus d'autre ressource que la Providence.

Je n'avois mené avec moi à Naples qu'un seul valet Polonois, qui avoit pris la fuite dez qu'il m'avoit veu arreté ; & qui meme me vola tout ce qui etoit echapé à ceux qui m'arreterent. La resolution que je pris, fut de gagner Rome, où je savois bien que je trouverois des ressources, soit du coté de la France, soit du coté de la Pologne. J'allai jusqu'à Terracine le mieux que je pus, & mon bonheur voulut que j'y trouvasse la Duchesse de.... qui alloit à Rome. Je lui appris qui j'etois, & lui aiant dit que j'etois tombé entre les mains des Bandits, elle me mena à Rome où je touchai bientot de l'argent. Peu de tems aprés je pris la poste pour me rendre en France. La diligence que je fis fut telle, que j'arrivai en Flandre le 18 d'Aout, deux jours avant la bataille de Lens.

J'avois bien compris que le meilleur moien de regagner l'esprit de mon frere, & de reparoitre en France avec honneur, c'etoit de commencer par quelque action d'eclat qui effaçat tous les mauvais bruits qu'on avoit fait

fait courir contre moi pendant que j'avois eté absent. C'est ce qui me fit aller droit en Flandre, & dez que je fus arrivé à l'Armée j'appris qu'on se preparoit à une bataille. Je ne voulus point paroitre devant mon frere, qui servoit dans cette Armée avec la reputation d'un des meilleurs Officiers que le Roi eut. Je me contentai de me decouvrir à un autre Officier de mes parens, qui me cacha jusqu'au jour de la bataille, où je lui dis que je voulois servir. Il me promit de m'y donner de l'emploi, & je restai dans son quartier, sans que mon frere eut le moindre soupçon de mon arrivée.

Les precautions que je veux prendre en ecrivant ces Memoires, pour ne point apprendre qui je suis, m'empecheront de faire ici le detail d'une action qui me distingua dans la bataille au-delà de ce que j'aurois pu souhaiter. On a fait tant de Relations de cette Action, qui si je specifiois la part que j'y eus, personne ne pourroit me meconnoitre. C'est assez de dire que Monsieur le Prince publia par tout qu'il devoit le gain de la bataille au bonheur que j'eus d'empecher la fuite & la defaite d'un Corps considerable, qui auroit infailliblement entrainé la deroute de toute l'Armée. Cette action me valut un Regiment, que j'obtins peu de

tems aprés à la recommandation de Mr. le Prince. Je retrouvai dans mon frere toute la tendresse & toute l'amitié qu'il avoit pour moi avant mon absence. J'appris que mon frere le Comte etoit allé me chercher en Pologne, aiant encore eté obligé de sortir de France pour s'etre battu, que ma sœur etoit separée de son mari, & qu'elle demeuroit chez ma Mere.

Comme la reputation que j'avois acquise à la bataille de Lens, m'avoit mis en gout pour la guerre, je demandai à demeurer dans l'Armée du Marechal de Rantzau. J'eus part à la prise de Furnes, & je ne revins à Paris qu'à la fin d'Octobre, où je trouvai tout en combustion, car c'etoit le tems des troubles, si fameux par la haine des Parisiens pour le Cardinal Mazarin.

Plus je faisois de reflexion à tout ce qui m'etoit arrivé depuis deux ans, plus je trouvois ma vie romanesque, tant du coté de l'amour que du coté de la guerre. Tant d'avantures si bizarres m'avoient donné une confiance en ma destinée, qui m'empecha de m'appliquer autant que j'aurois dû, aux occasions de faire ma fortune, & d'eviter les intrigues de l'amour. Je ne croiois pourtant pas qu'il fut possible que je fusse encore trompé par les femmes, & je resolus de les voir

voir & de les aimer toutes ſans attachement. J'eus lieu d'etre confirmé dans cette reſolution, par le ridicule que ma Mere donna en ce tems-là & dont je dois parler pour faire connoitre que l'age le plus avancé n'eſt pas capable de faire prendre une bonne conduite aux femmes qui ont l'entetement d'etre aimées.

Ma Mere avoit vecu ſans amitié pour ſes enfans, & ſans aucune œconomie pour la depenſe. Il y avoit longtems qu'elle etoit aimée d'un homme à peu prés de ſon age, & qui aiant longtems paſſé pour ſon Amant, ne juſtifioit le ſcandale de ſes aſſiduitez qu'en faiſant croire, ou qu'il etoit deja ſon mari, ou qu'il le ſeroit un jour. Nous etions tous perſuadez dans la famille que ce Mariage etoit fait, & le parti que nous avions pris, c'etoit de vivre avec elle avec beaucoup de froideur, mais ſans aucune diviſion ouverte; mon frere ainé ſe contentant d'avoir autant qu'il le pouvoit, l'œil à ſes affaires, pour l'empecher de manger le fond de ſon bien.

L'homme qui paſſoit pour ſon mari, avoit un fils qu'il retira du College, & que ma Mere prit chez elle. Comme on nous fit entendre qu'elle ne l'avoit pris qu'en attendant qu'on le mit à l'Academie, mon frere ainé ne s'en plaignoit point, & ſouffrit ſans

dire mot, les depenses qu'on vit bien que ma Mere faisoit pour lui ; mais nous fumes bientot avertis par les Domestiques, que ma Mere ne se tenoit pas à ne faire pour lui que de la depense, & que sa passion alloit jusqu'à donner toutes les marques & tout le scandale d'une veritable galanterie. Son Pere en fut instruit aussibien que nous, & comme il etoit plus autorisé que mon frere à lui faire des reproches, il lui en fit jusqu'à la maltraiter & à faire sortir de force son fils de chez elle & le mettre à Saint Lazare. Mais quelle fut sa surprise & la notre quand ma Mere lui declara qu'elle avoit epousé cet enfant, & lui fit voir un Contrat & une celebration de Mariage faite avec lui depuis plus d'un mois ! Ainsi le Pere n'avoit pu venir à bout en quinze ou seize ans d'assiduitez & de complaisances, de ce que son fils, encore Ecolier, avoit fait en trois ou quatre mois. Cette affaire qui fit grand eclat, nous mortifia au dernier point. Le Pere vouloit que nous fissions casser le Mariage, & produisoit meme une promesse que ma Mere lui avoit faite, mais comme il nous etoit indifferent qui elle epousat, puisqu'elle avoit en tete de se marier, nous ne voulumes point remuer cette affaire, & nous laissames le Pere s'en demeler seul. Il fit beau-

beaucoup de pourſuites qui tournerent toutes à ſa confuſion, & enfin le chagrin le prit & il en mourut, aprés avoir desherité ſon fils, qui fut rendu à ma Mere. Elle declara le Mariage, mais elle ne put y accoutumer le public juſqu'à l'obliger de l'appeller du nom de ce nouveau Mari.

Je croiois etre abſolument detaché des femmes, par la mauvaiſe opinion que tant d'experiences m'en avoient donnée, mais ce fut juſtement par là que je me trouvai de la diſpoſition à de nouveaux engagemens. Je ſentois un ſecret deſir d'eprouver encore ſi enfin je ne trouverois point quelque femme raiſonnable. On voit bien qu'etant dans cette diſpoſition je fus incapable de reſiſter, dez que je crus avoir trouvé ce que je cherchois.

Je voiois toujours ma pauvre Carmelite, c'eſt à dire que je lui parlois, car elle gardoit exactement la Regle qui defend aux Carmelites de ſe faire voir. Elle avoit pris beaucoup de part à mes avantures, ſur tout à la derniere, je veux dire à la bataille de Lens, & je devois un peu à ſes conſeils & à l'amitié que j'avois toujours pour elle, le ſoin que j'eus d'eviter beaucoup de panneaux que les Coquettes de la Cour, qui etoient en grand nombre, me tendoient de jour en

jour pour m'attacher à elles, car rien ne gagne plus les femmes que la reputation d'homme guerrier & galant, & elles etoient toutes persuadées que j'etois l'un & l'autre. Je me contentois donc de les voir sans aucune liaison particuliere, & me donnant fort souvent la Comedie de ceux de mes amis que je voiois attachez à elles, j'etois de leurs parties, & quelquefois de leurs debauches, n'aiant rien sur mon conte, & me rejouissant de tout.

Je vivois de la sorte quand ma Carmelite me dit, que puisque j'avois renoncé à la Pologne, je devois penser à me marier à Paris, & qu'elle avoit songé pour cela à une Dame de la Cour qu'elle me nomma, qui etoit fort son amie, & qui lui avoit toujours paru tres-prevenue en ma faveur. Elle etoit veuve, mais extremement riche, & c'etoit un des meilleurs partis qu'il y eut en ce tems-là. Je connoissois cette Dame. Je l'avois trouvée fort aimable, mais en apprenant qu'elle etoit prevenue pour moi, je lui trouvai un redoublement de charmes qui me toucha vivement. Je demandai en riant à ma Carmelite si elle jureroit bien qu'une Dame de tant de merite ne fut pas Coquette. Ah! reprit-elle, c'est un exemple de sagesse & de vertu, & personne jusqu'à present,

ſent, n'a pu l'accuſer que d'un peu trop de regularité, car elle la porte juſques à l'excez. Je lui temoignai qu'elle me feroit plaiſir de m'en donner la connoiſſance, & de menager ce Mariage, qui etoit bien au-deſſus de ce que je pouvois eſperer. Nous primes jour pour nous trouver à ſon Parloir, comme ſi le hazard nous y avoit amenez. Là je vis cette Dame, & aprés une converſation generale, je la remenai chez elle. Dez que nous y fumes arrivez, elle me dit d'un air ouvert, Monſieur, je ne veux point vous faire languir. Dans le deſſein où je ſuis de me remarier, je cherche un homme qui puiſſe me rendre heureuſe, & ce que votre Amie m'a dit de vous, m'a fait croire que vous ſeriez plus capable qu'un autre de me procurer le bonheur dont je me flatte. Je repondis avec beaucoup de marques de reconnoiſſance & de paſſion, & elle m'apprit qui etoient ceux qui la recherchoient. Elle ne m'en nomma aucun qui ne fut homme de merite & d'une qualité diſtinguée, mais elle m'aſſura qu'aucun d'eux ne lui plaiſoit tant que moi.

Je fus charmé plus que je ne l'avois encore eté de ma vie, & trouvant enfin une femme vertueuſe, prevenue pour moi d'une inclination aſſez forte pour vouloir faire ma for-

fortune, je m'abandonnai à la passion que je commençai à sentir pour elle, & je la vis regulierement tous les jours. Nos conversations roulerent presque toujours sur des contestations qui survenoient pour son bien, & je m'apperçus en peu de tems qu'elle vouloit me faire son Solliciteur avant que de me faire son mari. Quelque ennemi que je fusse des affaires, je pris les siennes à cœur, & l'application que j'y eus me rendit bientot bon chicaneur. Comme on voioit que toutes ses affaires rouloient sur moi; & que je ne bougeois de chez elle, le bruit se repandit que nous etions mariez. Je l'en avertis, esperant que ces bruits la determineroient à conclure; mais elle me dit au contraire que puisqu'on parloit de nous, il falloit que je ne la visse pas si souvent, & que ses affaires n'etant pas encore disposées de sorte qu'elle put se marier, je l'obligerois de lui en laisser choisir le tems, & que cette complaisance seroit une marque d'amitié par où elle pourroit juger de moi. J'enrageois de ce delai, car dans le fond il ne tenoit qu'à elle de m'epouser, mais me piquant avec elle de complaisance & de delicatesse, je lui dis que je ne la verrois plus que quand elle le souhaiteroit. Elle me parut charmée de ma docilité, & aiant reglé mes visites à trois
fois

fois la semaine, nous nous ecrivions les autres jours. Ses lettres etoient fort tendres, & non seulement elle m'y decouvroit sans precaution la passion qu'elle avoit pour moi: mais elle m'y renouvelloit les assûrances de n'en epouser jamais un autre. Cependant la Campagne commença, & il fallut quitter ma Maitresse. Ce fut en me jurant plus que jamais de m'epouser à mon retour, & je n'eus pas lieu pendant mon absence de la soupçonner d'aucun changement, par la regularité & la tendresse de ses Lettres.

Nous fimes peu de chose cette année, les Ennemis reprirent Ipres, & nous eumes notre revanche par la prise de Condé. Je revins à Paris aprés la Campagne, & ma Maitresse m'assûra qu'elle etoit toujours dans les sentimens où je l'avois laissée.

J'etois en ce tems-là obligé d'aller souvent à Saint Germain où etoit la Cour. Un jour que je devois etre au coucher du Roi, j'allai prendre congé de la Dame. Elle me laissa sortir aprés ma visite, & me rapellant de dessus le degré; A propos, me dit elle, que faites-vous de mes Lettres? Voudriez-vous me les rendre, car je crains que vous n'en egariez quelqu'une? Je l'assûrai que j'en avois grand soin. N'importe, dit-elle, rendez-les moi, j'aurai l'esprit plus en repos, &

& je vous prie que je les aie avant que vous partiez pour Saint Germain. Je voulus la refuser, mais elle me fit tant d'instances que je lui promis de les lui renvoier dans le moment, ce que je fis, voulant toujours garder auprés d'elle le caractere d'homme desinteressé & complaisant. Je fus obligé de rester plusieurs jours à Saint Germain, & il y avoit deux jours que j'y etois, quand on dit chez la Reine qu'un Prince que l'on nomma alloit se marier, & que l'affaire etoit conclue. Je demandai quelle etoit la personne qu'il epousoit, & je fûs bien surpris quand on me nomma celle avec qui je croiois me marier. Je le fus encore bien davantage quand on me soutint que c'etoit par moi que l'affaire se faisoit; en effet toutes les apparences devoient le persuader. Le Prince etoit mon ami, & on savoit que je gouvernois la Dame.

J'eus peine à me persuader d'abord que la nouvelle de ce Mariage eut de la vrai-semblance, mais enfin voiant qu'on en parloit hautement, & rappellant dans mon esprit, & l'assiduité que ce Prince avoit eue depuis quelque tems pour ma Maitresse, & l'affectation avec laquelle elle m'avoit redemandé ses Lettres, je commençai à en croire quelque chose. Ce qu'il y avoit de plus mortifiant

fiant pour moi, c'eſt que tout le monde m'en faiſoit compliment, comme ſi j'euſſe fait ce Mariage.

Le Prince en queſtion ſe trouva pour lors à Saint Germain, & je ne crus point de meilleur moien pour m'eclaircir entierement de la verité, que d'aller chez lui ſans faire ſemblant de rien. Si-tot qu'il me vit il vint m'embraſſer, diſant hautement; voila celui qui a voulu que je me mariaſſe, puiſque la perſonne que j'epouſe m'a aſſuré que c'etoit ſur tout le bien qu'il lui a dit de moi qu'elle y avoit conſenti. Je penſai tomber de mon haut quand j'entendis ces paroles, & la rage & le deſeſpoir m'aiant determiné ſur le champ, je lui repondis à l'oreille, que ſon Mariage n'etoit pas encore fait, & qu'il y avoit une perſonne qui avoit un mot d'importance à lui dire dans un Jardin hors du Louvre, & que je le conjurois d'y venir ſeul avec moi. Il fut ſurpris du froid & de la paleur avec laquelle je lui dis ces mots, & me ſuivant ſur l'heure, nous priſmes enſemble le chemin du Jardin, le Prince me demandant continuellement qu'y a-t'il donc? qu'eſt-il arrivé?

Je ne lui repondis rien, mais quand nous fumes dans le Jardin où je l'avois mené, je lui demandai bien ſerieuſement s'il etoit vrai

qu'il epousoit la Dame dont nous venions de parler. Pourquoi, me repondit-il, me demander une chose que vous devez savoir mieux que moi? C'est, lui repartis-je, parce que je l'ignore que je vous la demande, & la raison qui me le fait ignorer, c'est, si vous ne le savez pas, que c'est moi qui epouse cette Dame. Le Prince me regarda en riant, & voiant que je gardois mon serieux; Es-tu fou, mon pauvre Comte, reprit-il, & depuis quand la cervelle t'a-t'elle tourné? C'est toi qui a proposé mon Mariage, à ce que la Dame m'a fait entendre, je suis ton ami; & je me donne au diable si j'ai jamais pensé à l'epouser tant que j'ai cru que tu y pensois. Dis-moi donc, à quoi en es-tu avec elle? J'en suis, lui repondis-je, au point qu'il n'y a que trois jours encore qu'elle m'a juré qu'elle n'en epouseroit jamais d'autre que moi, & que je vous ai amené ici à dessein de me couper la gorge avec vous. Cela ne sera pas, s'il plait à Dieu, me repondit-il, & je te donne ma parole de ne penser de ma vie à cette femme, si elle t'a promis de t'epouser. Ne faisons donc point de bruit, lui repondis-je. Nous devons bien-tot, vous & moi retourner à Paris, & nous saurons à quoi il faudra nous en tenir.

J'eus impatience d'etre de retour, & quoi

que

que je dusse encore rester quelques jours à Saint Germain, je demandai mon congé. Dés que je fus à Paris, je courus aux Carmelites pour informer ma Religieuse de ce que j'avois appris à Saint Germain, mais je la trouvai deja toute informée de cette affaire, & elle avoit reçu depuis un jour une Lettre de la Dame son Amie, qui lui mandoit que les assiduitez que j'avois euës pour elle, avoient fait croire à tout le monde que nous avions ensemble un commerce criminel, & que ne pouvant se resoudre à faire croire que son Mariage fut la suite d'un pareil commerce, elle avoit ecouté les propositions qu'on lui avoit faites en faveur du Prince. C'etoit à peu prés le contenu de sa Lettre, & on juge bien que ses raisons nous parurent frivoles, & que nous conclumes que l'inconstance seule ou l'interest etoient la vraie cause de ce changement.

Ma Carmelite me conseilla, puisque cette Dame etoit de ce caractere, de ne point m'opiniatrer à ce Mariage, me faisant craindre les suites d'un pareil engagement avec une personne si legere, mais j'etois piqué au jeu, & je voulois en venir à bout, ou en avoir raison.

J'allai chez elle au sortir des Carmelites, & l'abordant sans faire semblant de rien, je

lui demandai, aprés quelques autres discours, si elle ne vouloit donc pas que nous achevassions notre Mariage. Elle me demanda si je n'avois rien oüi dire à Saint Germain, & lui aiant repondu que non, elle me dit que mon Amie des Carmelites me diroit ce qu'elle n'osoit me dire elle-meme. Alors voiant qu'il n'etoit plus tems de dissimuler, je lui avoüai que je savois qu'elle vouloit epouser le Prince d..... Hé pourquoi donc, me repondit-elle, disiez-vous que vous ne le saviez pas? Je n'aime point les menteurs, & cela seul m'empecheroit de vous epouser. Cette reponse me parut la plus outrageante qu'elle eut pu me faire, & j'en fus d'autant plus piqué, qu'elle me la fit avec un sang froid, dont je ne croiois pas que l'on put etre capable en une pareille occasion. Je m'emportai, je criai, je soupirai, je me jettai à ses pieds, je la menaçai sans que jamais j'en pusse tirer une autre reponse. Je sortis en lui disant que je publierois par tout que j'avois en effet eu avec elle le commerce dont elle se croioit accusée.

Ce fut d'abord le parti que je voulus prendre pour en degouter le Prince, mais comme aprés tout ç'auroit eté une calomnie, n'aiant jamais eu rien de pareil avec elle, je me contentai d'entrer avec lui dans

le

le detail de tous les engagemens de parole & d'amitié que nous avions eus ensemble. Soit que le Prince ne se souciat pas trop de ce Mariage, soit qu'il ne voulut pas epouser une femme qui lui paroissoit sur mon recit d'un caractere peu solide, soit qu'il crut qu'elle eut eu pour moi trop de complaisance & de foiblesse, il m'assura qu'il n'y penseroit jamais, & en effet il retira sa parole.

Je laissai passer quelques jours aprés que l'on eut appris que son Mariage avec cette Dame etoit rompu, sans lui rendre visite, afin de lui donner le tems de se consoler du chagrin que je croiois qu'elle en auroit. Elle m'envoia chercher au bout de trois jours, & m'aiant fait des reproches de ce qu'elle etoit persuadée que j'avois dit contre sa conduite pour rompre son Mariage, elle ajouta que puisque c'etoit une necessité de m'epouser aprés cet eclat, elle etoit prete de le faire.

Jamais je n'en eus moins d'envie que quand je vis que la chose etoit prete à se conclure, car enfin l'inconstance de cette Dame avoit eteint la passion que j'avois pour elle, mais l'opinion de sa vertu & de sa sagesse me rassuroit, & du moins, disois-je, en trouvant beaucoup de bien je serai seur d'avoir une femme vertueuse.

Je

Je n'etois pourtant pas si determiné que je ne balançasse quelquefois, & c'est ce qui me fit consentir à un delai de quinze jours ou de trois semaines, que me demanda cette Dame, pretextant, quelque incommodité dont elle disoit qu'elle vouloit se guerir. Je lui dis que je lui donnois tout le tems qu'elle vouloit, & je crus la chose si assurée que je commençai à m'occuper de tout ce qui etoit necessaire pour la ceremonie.

Un soir comme je sortois de chez elle, où je l'avois trouvée couchée, une de ses femmes de chambre me dit que si je voulois me cacher dans une petite antichambre qui tenoit presque à son lit, & où je pourrois entrer par un escalier derobé, elle me feroit voir & entendre des choses qui me surprendroient, & dont il etoit pourtant besoin que je fusse eclairci. Je lui demandai ce que c'etoit. C'est, me dit cette fille, que Madame est grosse, & que je ne croi pas qu'elle passe la nuit sans accoucher. Je regardai cette fille avec etonnement, & elle me dit en levant les epaules, que si je voulois passer dans le lieu qu'elle m'avoit marqué, je serois convaincu de la verité d'une chose si surprenante.

L'avis que je recevois meritoit bien que je m'eclaircisse. Je montai dans cette garde-robe,

robe, & environ deux heures aprés; j'entendis la Dame en travail. On avoit pris soin d'eloigner les Domestiques, & il n'y avoit que la fille qui m'avoit parlé & une Sage-femme qui eussent connoissance de ce mistere. Quel fut mon etonnement! Je n'entreprendrai point de l'expliquer. Je passai dans la chambre où elle accouchoit, & m'etant caché en un coin, je fus temoin oculaire de la chose. Je pensai eclater de rage & de desespoir, mais enfin m'etant retiré dans la garderobe, la meme fille qui m'avoit parlé me vint dire, ne vous en allez pas, Monsieur, Madame vous a apperçu dans sa chambre, & elle veut vous parler. Ce message me surprit encore plus, si cela peutetre, que tout ce qui venoit d'arriver. Est-elle en etat de me parler, lui dis-je, & veut-elle que je lui donne la mort qu'elle merite? Cependant la curiosité de savoir ce qu'elle me pourroit dire m'obligea d'entrer, & dés que je fus prés de son lit, elle me dit d'une voix foible: C'est moi, Monsieur, qui ai voulu qu'on vous rendit temoin de ce que vous avez vû, pour vous faire voir qu'il n'a pas tenu à moi que vous n'eussiez point ce chagrin, puisque j'ai fait ce que j'ai pû pour epouser le Prince d...... mais vous vous etes opiniatré. Vous voiez à

quelle

quelle femme vous vous etes attaché, & si je meritois tous les soins que vous vous etes donnez. Je ne repondis rien qu'aprés un long silence, mais au moins, lui dis-je, Madame, apprenez-moi quel est l'heureux Pere de l'Enfant qui vient de naitre. C'est ce qu'il vous importe peu de savoir, reprit-elle. Il suffit que je n'ai pas voulu vous tromper, & j'en aurois usé autrement si vous aviez eté moins honnete homme, mais vos manieres pour moi ont eté si respectueuses & si soumises, que je n'ai jamais eu la force de vous faire cette injure. Adieu, vous verrez aprés cela si vous voulez encore m'epouser.

La maniere dont elle venoit de me parler me toucha jusqu'aux larmes, & j'eus peine à la quitter. Je n'en eus pas moins à deviner par quel motif j'avois pleuré en une occasion où je ne devois avoir que du depit. Si-tot que je fus chez moi, je crus que ce qui venoit de m'arriver etoit un songe, tant j'y voiois peu de vrai-semblance, car j'avois observé cette Dame, & je ne m'etois jamais apperçu, je ne dis pas de la moindre intrigue, mais du moindre panchant à la debauche. Je fus agité de divers mouvemens qui m'occupoient moins que l'envie de savoir de qui elle avoit eu cet enfant. Je

crus

crus que la franchise avec laquelle elle m'avoit rendu confident de cette affaire, ne lui permettroit pas de me le cacher, & j'allai chez elle dés qu'il me fut permis de la voir.

Elle prit la parole la premiere, & elle me dit que j'avois plus de part que je ne pensois à ce qui lui etoit arrivé, & que jamais elle n'auroit été grosse si elle ne m'eut passionnement aimé. Ce discours me parut une suite de choses inconcevables, & je vis bien que tout dans cette avanture seroit contre la vrai-semblance. Elle m'apprit qu'elle avoit eu pour moi une extreme passion, & que son plus grand desespoir avoit toujours eté de me voir avec elle sur un pied respectueux; qu'elle auroit voulu qee je l'eusse contrainte par mes manieres à ne me rien refuser de ce qu'elle bruloit de m'accorder, & qu'etant un jour occupée de ces desirs violens, elle avoit reçu une de mes Lettres par un Page.

Quelque extraordinaire que fut tout ce que cette femme me disoit, je commençai à le trouver vrai-semblable, en rappellant dans mon esprit que ce Page avoit paru avoir de l'attachement pour elle. Je ne doutai pas que cette premiere avanture n'eut eté suivie de plusieurs autres, car il ne coute

rens, qu'elle a epousé, & duquel elle s'est separée, etant devenuë la femme du monde la plus coquette & la plus decriée.

Je me trouvai donc encore la dupe de ce dernier engagement, & au lieu d'une occasion de faire ma fortune, il m'en fut une de beaucoup de chagrins & de depenses, & je me confirmai toujours de plus en plus dans la mauvaise opinion que j'avois des femmes.

Je repris la resolution de ne plus m'y attacher que par amusement, & mon amusement fut auprés d'une femme qui avoit eu une intrigue ouverte avec un grand Seigneur de la Cour, qu'elle ne voioit plus, par l'eclat que cette intrigue avoit fait dans sa famille. Elle tacha de me persuader qu'elle l'avoit entierement oublié pour moi, & je fis semblant d'en etre persuadé, mais qui pourroit tenir contre les protestations d'une femme artificieuse? Celle-ci me parut si detachée, non seulement de sa premiere inclination, mais encore de tous les hommes, que je m'imaginai à la fin qu'elle n'aimoit plus que moi. Comme elle etoit fort aimable, & qu'elle avoit de l'esprit infiniment, je me sçus bon gré d'avoir fixé une femme de ce caractere, & malgré toutes mes resolutions, je sentis bien que je l'aimois. Le

pre-

premier ſoin de cet amour fut de lui inſpirer plus de delicateſſe qu'elle n'en avoit eu juſqu'à moi, & elle parut repondre ſi bien à mes Sermons, que je la crus entierement convertie.

Le Roi d'Angleterre Charles II. etoit en ce tems-là à la Cour de France, & comme il etoit fort galand, on pretendoit qu'il avoit grand nombre de Maitreſſes. J'avois beaucoup d'accés auprés de lui, & je m'etois ſouvent trouvé dans des parties de divertiſſement qui m'avoient fait entrer dans ſa familiarité. Un de mes amis qui le voioit auſſi quelquefois, me dit qu'une femme qu'il ne connoiſſoit point, s'etoit adreſſée à lui pour une choſe fort plaiſante. C'eſt que cette femme l'avoit aſſuré qu'il y avoit une grande Dame de la Cour qui offroit quatre cens piſtoles à quiconque pourroit lui menager les bonnes graces du Roi d'Angleterre. Il faut, repondis-je à mon Ami, que nous ſachions qui eſt cette Dame, & que vous & moi nous lui faſſions donner les quatre cens Piſtoles. Vous pouvez aſſurer la femme qui vous a parlé, que je menagerai cette affaire auprés de ce Prince; & en effet je lui en parlai dés le lendemain. Le Roi d'Angleterre me parut avoir autant d'envie de voir la Dame, que j'avois de curioſité de

la connoitre. Mon Ami rendit reponſe à la femme qui lui avoit fait cette propoſition, & ils prirent enſemble des meſures pour faire trouver la perſonne dont il s'agiſſoit à une Maiſon prés de Paris, où ce Prince iroit *incognito*. La choſe ſe fit comme ils l'avoient projettée. La femme donna deux cens Piſtoles à mon Ami, promettant les deux cens autres aprés la viſite du Roi, & ce Prince n'etant accompagné que d'un Gentilhomme Anglois, de mon Ami & de moi, alla au rendez-vous. A peine fumes-nous entrez que la meme femme qui avoit negotié la pàrtie, vint prier le Roi d'entrer ſeul, parceque la Dame ne vouloit pas être connuë. Il ne prit donc avec lui que le Gentilhomme Anglois; & mon Ami & moi nous allames l'attendre dans un Bois qui etoit au bout du Jardin de cette Maiſon. Le Roi vint nous retrouver, & il nous apprit que la Dame ſachant que nous etions là, n'avoit jamais voulu demeurer, qu'elle etoit deja partie, & que la raiſon qu'elle avoit alleguée au Roi pour n'etre point veuë de nous, c'eſt qu'elle me connoiſſoit pour l'homme du monde le plus indiſcret, & qui ne manqueroit pas de publier l'avanture. Je fus ſurpris qu'il y eut une femme en France qui me crut de ce caractere, car je puis dire
que

que j'etois particulierement eſtimé pour ma diſcretion. Je demandai fort au Roi d'Angleterre comment cette Dame etoit faite, & ce Prince me repondit qu'il me la feroit voir, puiſqu'il ſavoit bien qu'elle alloit ſouvent à la Cour, & que ce n'etoit pas la premiere fois qu'il avoit veu ſon viſage.

Trois ou quatre jours aprés, comme j'etois à la Foire Saint Germain avec la Dame à laquelle j'etois attaché, & que je croiois avoir mis cet amour ſur le pied d'une vraie delicateſſe, le Roi d'Angleterre y vint, & me voiant avec elle, il ſourit & me dit à l'oreille, que la meme Dame avec qui j'etois, etoit la Dame aux quatre-cens Piſtoles avec laquelle il avoit eu le rendez-vous.

Je tenois alors cette Dame par la main, & voiant qu'elle avoit remarqué que le Roi d'Angleterre m'avoit parlé à l'oreille, je lui dis ce qu'il m'avoit dit. Elle ne m'en parut point etonnée. Quoi, dit-elle, eſt ce que vous ne le ſaviez pas? Je n'ai pu, Monſieur, me mieux vanger de la lacheté que vous avez eue de me livrer pour quatre-cens piſtoles, qu'en vous laiſſant faire ce que vous vouliez. Je ſuis fort contente du Roi d'Angleterre, & vous devez l'etre de moi, puiſque les piſtoles vous ont eté exactement paiées.

Ah ! malheureuſe, lui repliquai-je, eſt-ce que j'aurois jamais pu me perſuader que c'etoit vous ? Croiez moi, reprit-elle, voiant que je voulois faire du bruit ; ne reveillons point cette affaire, nous n'avons rien à nous reprocher l'un à l'autre, & s'il y a de la lacheté à moi d'avoir aimé un Prince, il y en a beaucoup plus à vous d'avoir vendu votre Maitreſſe.

J'admirai le ſang froid de cette femme, & je lui enviai la preſence d'eſprit avec laquelle elle prit ſon parti ; car je fus chagrin, & peu s'en fallut que je ne la maltraitaſſe pendant qu'elle ne faiſoit que rire de ma mauvaiſe humeur. J'avoue que les femmes ont à cet egard plus de reſolution que les hommes, & qu'elles ſoutiennent mieux que nous la honte d'etre convaincues d'infidelité.

Je rompis abſolument avec cette femme, & j'en dis les raiſons au Roi d'Angleterre, qui me temoigna du chagrin de cette affaire, mais qui ne laiſſa pas de continuer à la voir. Je ne m'en mis plus en peine, & l'indifference que j'eus à l'egard de leur intrigue, me perſuada que je ne l'aimois plus. Dans le tems que je voiois cette femme, j'avois ſouvent veu chez elle une de ſes Amies qui avoit une fille de ſeize ou dixſept ans, qui etoit encore Penſionnaire dans un Convent,

&

& que sa Mere faisoit quelquefois venir chez elle. Cette fille etoit parfaitement belle, & elle paroissoit avoir beaucoup d'esprit. Je causois quelquefois avec elle, mais quoi que je la trouvasse fort à mon gré, elle me paroissoit si jeune, que je n'avois jamais osé lui parler serieusement de l'inclination que j'avois pour elle. Je ne croiois pas meme qu'elle eut fait beaucoup d'attention à moi; mais je m'apperçus bien qu'elle y pensoit, par une Lettre qu'elle m'ecrivit de son Convent à l'occasion d'une legere indisposition que j'avois eue. Cette Lettre me parut si obligeante & meme si passionnée, que j'en fus touché, & qu'apres tant de tromperies des femmes je me figurai qu'il y auroit plus de solidité & moins de risque à m'attacher à une jeune personne, qui sembloit n'ecouter & ne suivre que son cœur dans l'inclination qu'elle me marquoit. Je repondis à sa Lettre de la maniere la plus pleine de tendresse & de reconnoissance qu'il me fut possible, & trois jours aprés qu'elle l'eut reçue, elle m'en ecrivit une autre qui ne contenoit que deux ou trois lignes. Elle me prioit de me trouver chez moi le lendemain à dix heures du matin. Je ne pouvois me figurer à quel dessein elle me faisoit cette priere, & je n'avois garde de m'imaginer

qu'elle eut envie, ou qu'il lui fut possible de m'y venir voir. Cependant elle y vint, & elle me dit qu'elle s'etoit echappée d'une de ses Parentes qui etoit venue la prendre dans son Convent. Il est aisé de s'imaginer combien je fus charmé de cette demarche, & combien ma passion en fut augmentée. Elle demeura peu avec moi, afin que sa Parente, qu'elle avoit laissée dans une Eglise, & qu'elle alloit retrouver, ne s'apperçut de rien. J'en reçus des Lettres le lendemain, & elle continua pendant un mois à m'ecrire tous les jours, & jamais Lettres n'ont eté plus passionnées. J'y repondois d'une maniere d'autant plus tendre que j'etois tres-sincerement touché, car j'avois tous les sujets du monde de croire que cette jeune personne m'aimoit, & qu'elle n'avoit jamais aimé que moi. Je n'osois aller la voir dans le Convent, parce qu'elle m'avoit dit que cela l'exposeroit, & qu'il valoit mieux que jamais personne ne decouvrit notre amour. J'etois donc borné à lui ecrire & à recevoir de ses Lettres, en attendant l'occasion de nous revoir.

Il y avoit environ un mois que notre petit commerce duroit, quand elle me manda qu'elle etoit obligée de l'interrompre, & qu'on lui en avoit fait scrupule. Cette Lettre m'ac-

m'accabla, & ne me contentant pas de lui ecrire avec tout le deſeſpoir dont j'etois capable, je confiai la paſſion que j'avois pour elle à une Dame de mes amies, qui me promit d'aller la voir & de lui parler pour moi.

Cette Dame l'aiant vue me vint dire que le ſcrupule dont elle m'avoit parlé n'etoit qu'un pretexte, & que la vraie raiſon de ſon changement etoit une paſſion nouvelle; qu'elle ne lui avoit pas avoué la choſe, mais qu'il lui avoit eté aiſé de le comprendre par tout ce qu'elle avoit dit. J'en fus perſuadé quand cette Dame m'eut rendu conte de ſa converſation; je ne laiſſai pas pourtant de la prier de lui rendre une ſeconde viſite pour tacher de la faire revenir. Elle ne voulut point s'expliquer avec cette Dame plus qu'elle avoit fait la premiere fois, mais m'ecrivant à moi-meme, elle m'avoua qu'elle n'avoit pu continuer à aimer un homme qu'elle n'oſoit voir, & qui d'ailleurs paſſoit pour avoir mille autres inclinations. Le ſtile de ſa Lettre me convainquit plus de ſon changement que les mauvaiſes raiſons qu'elle alleguoit, & je reconnus alors que quelque ſoin qu'on prenne de rendre une Lettre tendre & paſſionnée, elle ne l'eſt plus dez que le cœur ne la dicte pas. Je ne doutai donc

plus qu'elle n'en aimaſt un autre, mais combien ma vanité ſouffrit-elle quand j'eus lieu de croire que celui à qui elle etoit attachée, etoit un valet de chambre de ſa Mere?

Comme je l'aimois de bonne foi, je tachai de la juſtifier dans mon eſprit, n'attribuant l'amour qu'elle avoit pour lui, qu'à la facilité qu'elle trouvoit de le voir, & je reſolus de lui oter du moins ce pretexte, en me mettant ſur le pied de la voir auſſi ſouvent que je voudrois. J'avoue qu'il y avoit un peu de lacheté à moi de continuer à aimer une perſonne qui avoit le cœur aſſez bas pour ecouter un valet de chambre, mais outre que ma jalouſie n'alloit pas auſſi loin qu'elle auroit pu aller, parceque ce valet n'avoit pu la voir qu'à la grille, je l'excuſois un peu de n'avoir pas à ſon age aſſez de conſtance pour aimer & ne voir jamais ſon Amant. C'eſt ma faute, diſois-je, & depuis que je l'aime, je devois avoir trouvé cent manieres de la voir.

Celle que j'imaginai pour cela fut de me deguiſer moi meme en Valet, & d'aller la voir comme ſi je fuſſe venu de la part de ſa Mere. Dés qu'elle m'eut reconnu, elle me temoigna tant de joie & tant de reconnoiſſance de ce que je l'avois aſſez aimée pour cela, que je crus vingt fois qu'elle alloit

perdre

perdre l'esprit, tant elle parut hors d'elle-meme. Elle ne cessoit point de me repeter, helas! est-il possible que vous m'aimiez? Je ne le croiois pas. Que je suis heureuse! J'en mourrai de joie.

Ces transports si naturels me charmerent au point que je n'eus plus de chagrin de l'infidelité qu'elle m'avoit faite. Je lui en fis des reproches, elle m'avoua qu'elle avoit eu quelque honneteté pour l'homme dont je lui parlois, mais qu'elle ne l'avoit ecouté que dans le desespoir où l'avoit mise l'indifference qu'elle s'etoit imaginé que j'avois pour elle; & qu'au reste pour me marquer qu'elle n'avoit nulle consideration pour lui, elle le feroit poignarder, ou qu'elle le poignarderoit elle-meme si je voulois. Je lui dis qu'elle ne se mit point dans l'esprit d'idées chimeriques; & que c'etoit assez qu'elle ne vit jamais cet homme, & qu'elle me demandast pardon. Elle se jetta à genoux, & pleurant de tout son cœur, elle me fit des excuses d'une maniere si vive, que j'avois peine à ne pas rire.

Tout cela me faisoit un plaisir extreme, & je goutois tout ce qu'il peut y avoir de delicieux dans l'assurance d'etre aimé, car on ne pouvoit avoir plus d'esprit qu'elle en avoit, & j'etois persuadé que ce n'etoit que

la force de la passion qui la portoit à ces excés. Je lui donnai, avant que de la quitter, quelques leçons pour m'etre toujours fidelle, & voiant que je ne lui parlois point de l'epouser, elle me demanda si je ne la trouvois pas un assez bon parti pour cela. Je lui repondis que je ne croiois pas que ses parens pensassent si-tot à l'etablir, & que je craignois d'ailleurs que pouvant pretendre à de meilleurs partis que moi, on ne me refusast si je la faisois demander. Hé bien, me dit-elle, qu'avons-nous affaire de parens ? Si vous voulez que je sois votre femme, je me sauverai du Convent, & j'irai vous trouver où vous voudrez. Il faudra bien qu'on nous marie aprés cela. Je lui representai qu'il falloit avoir un peu de patience, & que j'agirois sourdement pour pressentir la volonté de sa mere & pour tacher d'avoir son consentement. Ces paroles la remirent un peu ; mais elle ne voulut jamais me laisser aller que je ne lui eusse juré que je l'epouserois.

Elle etoit en effet un si bon parti qu'il y avoit deja quelque tems qu'on menageoit son mariage avec l'ainé d'une Maison Titrée ; & meme toutes choses aiant eté disposées pour ce Mariage, on la fit sortir du Convent, & le bruit se repandit qu'elle alloit

se

se marier à celui qui la recherchoit. Elle dit hautement à sa Mere qu'elle ne l'epouseroit jamais, parce qu'elle etoit promise à un autre, & elle me nomma sans en vouloir faire aucun mistere.

Cette nouvelle me surprit d'une etrange sorte, car personne ne savoit que je la connoissois. Comme le Mariage dont il s'agissoit etoit resolu entre les Parens, on lui remontra qu'elle ne devoit jamais ni se souvènir, ni parler de l'intrigue qu'elle disoit qu'elle avoit euë avec moi, & que si elle s'obstinoit à ne pas obeïr, on la renfermeroit pour le reste de ses jours. Cette menace l'intimida, mais ce qui la rendit obeïssante, ce fut la vue de celui qu'elle devoit epouser. Elle ne le vit que la veille du jour destiné au Mariage, & elle le trouva si à son gré qu'elle l'aima d'abord avec la meme facilité & le meme emportement qu'elle avoit eu pour moi.

Elle m'avoit fait savoir ce qu'elle avoit dit à ses Parens, touchant les engagemens que nous avions ensemble, ajoutant qu'il n'y avoit point d'autre ressource que de l'enlever, & pour cela elle me donnoit une heure où je pourrois la trouver dans une Eglise voisine de sa Maison. J'avois peine à me resoudre d'en venir à cette extremité là,

mais comme elle etoit un fort bon parti, & que je m'en croiois aimé passionnement, je passai pardessus toutes les considerations qui auroient pû me retenir, & aiant pris toutes les mesures necessaires pour cet enlevement, je me rendis avec un Carrosse à l'Eglise qu'elle m'avoit marquée. J'y arrivai justement comme on la marioit. Je crus qu'elle avoit voulu me jouer, & ne me figurant pas qu'on put changer en si peu de tems, je pris tout ce qu'elle m'avoit mandé touchant le dessein de l'enlever, comme une piece qu'elle avoit voulu me faire. Cela me consola assez de sa perte pour oser etre le temoin de la Ceremonie de son Mariage. J'y demeurai jusques à la fin, ce qui choqua fort les parens à qui elle avoit parlé de moi, qui depuis ce tems-là ont toujours eté mes ennemis, sans que jamais j'aie pu avoir d'eclaircissement ni avec eux, ni avec mon infidelle Maitresse, qui ne fit pas semblant de me voir, ou qui peutetre ne me vit pas, tant elle etoit occupée de celui qu'elle epousoit.

On sera surpris que je ne pensasse point à me vanger des infidelitez que l'on me faisoit, mais j'avoue que l'amour etant la chose du monde la plus libre, je n'ai jamais mis ces sortes d'injures au nombre de celles dont

dont il eſt permis à un honnete homme de ſe vanger. Je n'ai pourtant pas toujours gardé cette moderation, & dans la ſuite on en verra des exemples, qui m'ont couté bien des peines & des embarras.

Quand je vis cette derniere Maitreſſe mariée, je crus plus que jamais qu'il etoit impoſſible de trouver parmi les femmes les douceurs d'une veritable paſſion, & cela me rendit, à leur egard, moins honnete que je n'avois eté. Je ne me piquai plus avec elles, ni de politeſſe ni de complaiſance, & ce qui me ſurprit moi-meme, c'eſt que plus je paroiſſois brutal, plus il me ſembloit qu'elles avoient pour moi de menagement & d'egards.

J'eus cette brutalité qui ne m'etoit pas naturelle, pour une Dame que je ne connus que par le mal que je lui entendis dire de moi. C'etoit une femme qui avoit un mari qu'elle avoit rendu preſque imbecille, à force d'avoir pour lui des airs de hauteur & de mepris. Comme elle etoit belle & fort maitreſſe de ſa conduitre, preſque tous les jeunes gens de la Cour s'attachoient à elle, & elle avoit la reputation de changer d'Amans tous les quartiers. Je n'avois pû m'empecher d'en faire des railleries qui lui etoient revenues. Elle s'en plaignoit par tout, &

elle garda si peu de mesures, qu'un jour l'aiant trouvée dans une maison, elle me dechira en ma presence de la maniere du monde la plus injurieuse. Je lui rendis injures pour injures, & si l'on ne m'avoit retenu, je croi que je lui aurois donné un soufflet. Ce demelé fit beaucoup de bruit, & tout le monde blama en moi une brutalité que je condamnois le premier. On voulut m'obliger de lui en faire quelque satisfaction, mais je ne pus m'y resoudre, & je continuai à donner par tout des marques du mepris que j'avois pour elle.

Ce procedé me reussit mieux que je ne pensois, & cette Dame devint mon Amie à force de me croire son ennemi. Elle me fit parler par une Dame, qui me demanda en grace que je la visse chez elle, m'assurant que je n'en serois pas mal satisfait. Je ne pouvois m'attendre dans ce rendez-vous qu'à recevoir de nouvelles injures, & c'est ce qui me donnoit de la peine à y consentir, mais enfin on m'assura si fort que ce n'étoit point pour cela qu'on vouloit m'entretenir, que je me laissai gagner, & je me trouvai chez la Dame qui devoit me la faire voir.

Elle y vint, & elle commença par pleurer, en disant qu'elle etoit bien malheureu-

se

se d'etre haïe du seul homme qu'elle aimoit. Ce compliment me surprit & me toucha, & nous nous racommodames si bien, que je devins le premier & le plus assidu de ses Amans. J'ecartai tous les autres, mais voiant qu'elle faisoit aveuglement tout ce que je souhaittois, je commençai à n'avoir plus pour elle les manieres aussi hautes que je les avois euës. Ma complaisance & mon honneteté lui donnerent le moien de rappeller les Amans que j'avois fait fuïr, & j'aimai mieux la voir infidelle, que de devoir sa fidelité à mes mauvais traittemens & à mes menaces. Je m'en eloignai peu à peu, & j'appris qu'elle disoit, en parlant de moi, que je n'avois pas assez de courage pour etre mechant, & que ma bonté me rendoit malheureux auprés des femmes. J'admirois qu'une femme qui ne gouvernoit son mari qu'en le gourmandant, voulut etre gourmandée à son tour, pour etre gouvernée par ses Amans.

J'avois cette intrigue dans le tems que la Reine Mere fit arreter Monsieur le Prince, & l'attachement que nous avions pour lui, mon frere & moi, nous aiant rendus suspects, mon frere me conseilla de faire un voiage en Pologne, où le bien & les enfans que j'y avois laissez, pouvoient avoir besoin

de

de ma presence. Je suivis son conseil, le laissant seul à Paris menager à la fois, & ce qu'il devoit à la Reine, & ce qu'il devoit au Prince, & je pris la route de Pologne me croiant fort detrompé des femmes, mais etant pourtant toujours le meme, & plus exposé que jamais à leurs infidelitez. C'est ce qu'on verra dans la suite d'une maniere encore plus marquée qu'on ne l'a vû jusqu'ici.

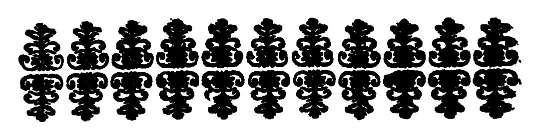
Fin de la Premiere Partie.

SUI-

SUITE DES MEMOIRES DE LA VIE DU COMTE D***. AVANT SA RETRAITE.

Contenant diverſes Avantures qui peuvent ſervir d'inſtruction à ceux qui ont à vivre dans le grand Monde.

Redigez par Mr. de Saint-Evremond.



MEMOIRES DE LA VIE DU COMTE D***. AVANT SA RETRAITE,

Redigés par Mr. de Saint-Evremond.

LIVRE TROISIEME.



E pris ma route par l'Allemagne, & j'arrivai à Heidelberg sur la fin d'Avril. Il n'y avoit que deux ou trois ans que le Prince Charles Louis de Baviere avoit eté retabli dans son Electorat, & ses amours ont fait assez de bruit pour faire juger que sa Cour etoit galante, & que je pouvois y trouver les ecueils que j'avois resolu d'èviter, mais j'avoue que je n'aurois jamais prevu celui que j'y trouvai, & qu'il me fut d'autant plus facheux que je l'avois

moins recherché. Il y avoit une Françoise au service de Madame l'Electrice. Cette fille etoit belle, & elle ne connoissoit ni dans quelle Province de la France, ni de quels Parens elle etoit née. Elle avoit eté, à ce qu'on disoit, amenée en Allemagne à l'age de dix ans par une Françoise qui avoit passé pour sa Mere jusqu'à sa mort; mais cette femme avoit declaré en mourant, qu'on l'avoit chargée de sa conduite sans lui avoir decouvert le secret de sa naissance, & comme elle ne s'etoit pas mieux expliquée sur le sort de cette fille, on l'appelloit l'Avanturiere, nom qui lui convenoit fort, & que la suite de sa vie confirma encore mieux que le commencement.

L'Avanturiere donc, car on ne l'appelloit point autrement, etoit à Heidelberg quand j'y arrivai. Comme elle etoit belle & qu'elle avoit beaucoup d'esprit & d'agrement, elle y etoit fort distinguée, & la plupart des galanteries dont on parloit le plus, rouloient sur elle. Je la vis, & dez la premiere vue nous fimes connoissance. Je la trouvai fiere sur la qualité, & ce qu'on disoit de l'incertitude de sa condition & du peu de connoissance qu'on avoit de ses Parens, lui avoit fait prendre le parti de s'en donner de considerables. Elle ne faisoit donc

point

point difficulté de dire qu'elle etoit fille d'un grand Prince & d'une grande Princeſſe, qui pour des raiſons qu'elle n'expliquoit pas, l'avoient fait cacher en Allemagne. Je crus d'abord que ce n'etoit qu'en riant qu'elle s'attribuoit une naiſſance ſi illuſtre; mais je m'apperçus qu'elle en etoit perſuadée, & dez la trois ou quatrieme fois que je la vis, elle me dit qu'elle avoit fait tirer ſon Horoſcope, & que les Devins lui avoient predit qu'elle devoit paſſer en Pologne, parceque c'etoit là où elle trouveroit ſes Parens & un etabliſſement digne d'elle. Elle vivoit dans cette eſperance, en attendant que le Ciel lui preſentat une occaſion d'accomplir ſon Horoſcope, en lui fourniſſant le moien d'aller à Warſovie. Elle crut qu'elle avoit trouvé cette occaſion en moi, & elle ne douta plus que le Ciel ne m'eut envoié exprés pour la conduire où ſes deſtinées l'appelloient.

Elle m'en parla, & je reçus ſa propoſition en raillant, mais je fus obligé de prendre mon ſerieux voiant qu'elle parloit tout de bon. Je lui repreſentai qu'elle etoit trop bien chez Madame l'Electrice pour la quitter, que j'etois obligé de faire mon voiage en poſte, & par conſequent il m'etoit impoſſible de me charger d'elle, & qu'en-

fin

fin ce feroit expofer fa reputation & la mienne que de faire une pareille equipée. Elle me repondit que j'avois beau dire, & qu'elle me fuivroit.

Je reconnus alors la faute que j'avois fait d'avoir noué connoiffance trop facilement avec cette fille, & d'avoir paru m'attacher à elle, car j'avoue qu'elle m'avoit plu. Elle etoit Françoife, & la voiant fans aucun obftacle, j'avois un peu debuté par lui en conter. Elle avoit fait fonds fur mon amour lorfque je ne penfois qu'à me divertir, & elle fe mit fi bien dans la tete que je l'aimois, & que je ferois fidelle, qu'elle refolut de me fuivre.

Je ne vis point d'autre moien de m'en debarraffer, que d'examiner fi parmi ceux qui lui en contoient, il n'y auroit point quelqu'un qui l'aimaft de bonne foi, & à qui fon abfence ne fut pas indifferente. Je ne fus pas longtems fans trouver ce que je cherchois, & je m'apperçus qu'un gros Allemand, homme de qualité, l'aimoit eperdument, & l'auroit epoufé fans Madame l'Electrice, qui s'oppofoit à une alliance indigne de lui.

Ne doutant point du tout de l'attachement ferieux de cet homme pour la Demoifelle, je refolus de lui donner de la jaloufie, &

& j'affectai encore plus qu'auparavant d'en paroitre amoureux. Je trouvai meme le moien de lui faire dire que j'etois homme capable de lui enlever sa Maitresse, & qu'il feroit bien, non seulement de l'observer, mais aussi d'avertir Madame l'Electrice de prendre garde qu'elle ne lui echapat. Je ne savois si cet artifice reussiroit, car l'Allemand ne s'expliquoit point. Il ouvroit de grands yeux sur moi toutes les fois que nous etions ensemble, mais c'etoit toujours sans me parler.

Cependant le jour de mon depart arriva, & aiant encore doublé mon serieux pour faire entendre raison à l'Avanturiere, & pour l'obliger de quitter sa resolution de me suivre, je sortis d'Heidelberg avec mes gens, croiant qu'elle y avoit renoncé; mais à peine fumes-nous à une lieüe de cette Ville, qu'aiant eté obligéz de nous arreter, parcequ'un de nos chevaux s'etoit deferré, nous fumes joints par deux Cavaliers. C'etoit mon Avanturiere deguisée en homme. Quelque etonnement que me donna cette apparition, je fus encore plus surpris de voir que le Cavalier, qui l'accompagnoit etoit le gros Allemand qui en etoit amoureux.

Il ne me parla pas plus qu'il avoit fait jusques-là, & il se contenta de me regarder

avec de grands yeux pendant que l'Avanturiere me disoit que sur les difficultez que je lui avois faites de la conduire en Pologne, elle avoit persuadé à cet Allemand de l'accompagner, & que je ne pouvois lui refuser de souffrir qu'ils fissent le voiage avec moi.

Comme j'avois paru à Heidelberg amoureux de cette fille, j'eus peur qu'on ne mit sa fuite sur mon compte; & d'ailleurs je prevoiois beaucoup d'embarras à la mener en Pologne. L'equipage où je voiois son Allemand me surprenoit, & je ne pouvois comprendre comment un homme de cette qualité alloit de la sorte sans suite dans un païs etranger, trainant avec lui une fille, qui vouloit se faire accompagner par un homme qu'il avoit sujet de regarder comme son rival. Je resolus de m'en expliquer avec lui, & le prenant en particulier, je lui dis en Allemand, que je le priois de m'apprendre quel etoit son dessein, & à quoi je pouvois le servir.

Cet homme, avant que de me repondre, me fit de profondes inclinations, & enfin rompant le silence obstiné qu'il avoit toujours gardé avec moi, il me dit, me traitant d'Altesse, qu'il etoit trop honoré du choix que j'avois fait de lui pour lui faire epou-

epouſer la Princeſſe ma Sœur. On peut juger combien ces paroles m'etonnerent ; mais quelque ſurpriſe que j'en euſſe, je devinai la tromperie qu'on lui faiſoit, & ce que je connoiſſois deja du caractere de l'Avanturiere me fit conjecturer tout ce que j'appris dans la ſuite.

Elle avoit fait entendre à cet Allemand que j'etois ſon Frere, & elle m'avoit donné le nom de Prince d..... en lui faiſant croire que je me deguiſois pour les memes raiſons qui l'avoient obligée de ſe deguiſer auſſi à Heidelberg, mais que s'il vouloit paſſer avec elle en Pologne, je l'avois aſſurée de les marier & de les remener enſuite en France avec tout l'eclat de ma qualité.

Il n'eſt pas difficile de voir que le gros Allemand n'etoit pas l'homme du monde le plus ſpirituel, mais il n'eut pas la meme beſtiſe lors que je l'eus detrompé, il prit ſon parti en homme d'eſprit, & il me jetta dans de nouveaux embarras. Je lui dis donc que je n'etois ni Prince, ni Frere de l'Avanturiere ; qu'il falloit qu'elle eut perdu l'eſprit pour ſe mettre ces extravagances dans la tete, & pour vouloir les lui perſuader ; & que le meilleur conſeil que je puſſe leur donner à l'un & à l'autre, c'etoit de

retourner à Heidelberg avant que leur sortie eut eclaté.

Soit que cet homme fut mediocrement amoureux, soit que la tromperie qu'on lui avoit fait eust gueri son amour, à peine eut-il reconnu que je lui parlois de bonne foi, qu'il piqua son Cheval vers la Ville, me laissant l'Avanturiere plus obstinée que jamais à me vouloir suivre. Je lui dis resolument que je ne pouvois l'emmener, & que si elle s'opiniatroit à un dessein si peu raisonnable, je retournerois à Heidelberg, & que j'apprendrois sa folie à tout le monde.

Mes discours la toucherent foiblement, & attestant toujours mon amour & ma fidelité, elle me conjura les larmes aux yeux de lui aider à suivre ses destinées, & j'avouerai encore ici ma foiblesse. Je ne pouvois balancer à croire que cette fille etoit une folle ; cependant sa beauté m'attendrissoit. J'etois meme flatté du violent amour qu'elle me faisoit paroitre, & je croi que j'aurois eté assez bon pour l'emmener si on ne fut venu la reprendre ; ce qui prouve bien qu'il n'y a point de folie si outrée qui puisse quelquefois empecher les femmes de tourner les hommes comme elles veulent.

Lors que cette fille commençoit à me gagner, nous vimes arriver de la part de

Ma-

Madame l'Electrice une femme dans une Litiere, accompagnée de plusieurs hommes à cheval, qui se saisirent de l'Avanturiere, & qui me dirent que Monsieur l'Electeur auroit eté bien aise que je vinsse lui rendre compte des raisons que j'avois euës de l'enlever. C'etoit me dire qu'ils m'arretoient de sa part. Je ne fis aucune difficulté de les suivre, & je retournai à Heidelberg, où tout le monde paroissoit persuadé que c'etoit moi qui lui avois mis l'amour en tête pour l'engager à me suivre. L'Allemand honteux d'avoir cru les folies qu'elle lui avoit dites, etoit le premier à publier par tout que j'avois obligé cette fille à se deguiser pour faire avec moi le voiage de Pologne, & il etoit venu en avertir l'Electrice si-tôt qu'il nous eut quittez.

J'admirois ma destinée sur les enlevemens, car c'etoit la troisieme ou la quatrieme fois de ma vie que je passois pour avoir voulu enlever des femmes, ce qui me devoit convaincre qu'on ne peut trop prendre garde à ne se pas embarquer avec des personnes qu'on ne connoit point, puisqu'en se piquant d'honneteté pour les tirer d'embarras, on est souvent exposé à d'etranges avantures.

Je rendis conte à M. l'Electeur de la maniere dont les choses s'etoient passées. Il ne

douta point du tout de la verité de mon recit ; il rit beaucoup du gros Allemand, & m'assura qu'il mettroit son application à lui faire epouser l'Avanturiere.

On me permit de partir aprés cette explication, mais je tombai malade en chemin, & je n'arrivai à Varsovie que plus de six semaines aprés. J'appris avant que d'y arriver que la seule personne dont je craignois la presence, etoit morte depuis quelques jours. On voit bien que je parle de celle chez qui j'etois demeuré caché il y avoit trois ans. Aprés mon depart elle avoit epousé celui avec qui je l'avois surprise, & le bruit etoit que cette femme aiant voulu l'empoisonner, avoit eté prevenue, & qu'elle n'etoit morte que du poison qu'il avoit donné.

Le Roi Ladislas etoit mort aussi dez l'année 1648. & le Prince Casimir son frere lui aiant succedé à la Couronne, avoit epousé la Reine sa belle-sœur. Je trouvai cette Princesse grosse, & sur le point de faire ses couches. Elle me temoigna beaucoup de joie de me revoir, & me dit que j'arrivois fort à propos pour deux raisons ; l'une pour remedier à toutes les mauvaises affaires que mon second frere s'etoit fait en Pologne, & l'autre pour rendre le calme à une pauvre fille qui avoit eu recours à elle, & qui se plaignoit fort de moi. Elle

Elle m'apprit en gros que mon frere s'etoit attiré beaucoup d'ennemis par l'imprudence de plusieurs galanteries, & que meme il etoit obligé de ne plus venir à la Cour. A l'egard de la fille qui pretendoit avoir sujet de se plaindre, je fus fort surpris d'apprendre par le Portrait qu'on m'en fit, que c'etoit mon Avanturiere d'Heidelberg, qui etoit arrivée en Pologne prés de quinze jours avant moi.

La Reine me dit que cette fille publioit que je lui avois donné une promesse de Mariage, & qu'aprés avoir receu d'elle toutes les marques d'une entiere confiance, je l'avois abandonnée. Je repondis à la Reine que c'etoit une folle, & je lui racontai tout ce qui m'etoit arrivé à son egard. La Reine ajouta qu'elle commençoit à plaire au Roi, & qu'on disoit deja que ce Prince avoit de l'amour pour elle. Cela me consola un peu, & j'esperai que la complaisance qui lui etoit deue, pourroit me debarrasser de cette folle.

J'appris comment elle etoit sortie d'Heidelberg, & voici ce qu'on me conta. Aprés que Madame l'Electrice l'eut fait revenir, Monsieur l'Electeur pensa à ce qu'il m'avoit dit, & tacha en effet de la marier au Seigneur Allemand qui en etoit amoureux ;

mais cette extravagante toûjours persuadée que son etoile l'appelloit en Pologne, refusa de l'epouser. L'Allemand s'opiniatra, soutenu du credit de l'Electeur, & on l'enferma pour mieux la reduire. Elle trouva le moien de se sauver, & aiant pris un habit d'homme, elle avoit passé à Varsovie, suivie d'une seule femme deguisée comme elle. Je fus le premier qu'elle chercha, mais ne me trouvant point, & ne sachant ce que j'etois devenu, elle s'avisa de dire que je l'avois trompée, & qu'elle etoit venue me chercher, pour exiger de moi l'effet de la promesse qu'elle disoit que je lui avois donnée. C'est ainsi qu'elle parla à la Reine, mais avant même que j'arrivasse, elle commençoit à tenir un autre langage, & l'amour que le Roi marqua pour elle, & qu'il lui declara presque aussitôt qu'il la vit, lui fit croire que son Horoscope alloit s'accomplir, & elle ne s'amusa plus à se plaindre ni de moi ni de sa mauvaise destinée.

Je la revis donc comme si nous ne nous etions jamais vus, elle ne m'entretint que de l'amour que le Roi lui temoignoit. J'applaudis fort au choix de ce Prince, & il me parut que la gloire de s'en voir aimée lui avoit entierement remis l'esprit, & qu'elle etoit devenue aussi raisonnable qu'elle etoit belle;

belle ; car c'etoit en effet une des plus charmantes personnes que j'eusse jamais connues. Je devins son confident sur l'intrigue qu'elle avoit avec le Roi, & cela me jetta dans de nouveaux embarras.

La Reine aussi jalouse de son dernier mari qu'elle l'avoit eté du premier, vouloit que je l'avertisse de tout ce que je savois touchant cette galanterie. Ne sachant comment la contenter, je m'avisai de faire semblant d'etre fort amoureux de cette fille, & je fis croire à la Reine que le Roi ne la voioit point, & qu'elle n'avoit point d'intrigue qu'avec moi.

Cela rassura l'esprit de cette Princesse, qui se moqua de tous les avis qu'on lui donnoit touchant cette galanterie. Elle ne put meme s'empecher de dire au Roi le bruit qui couroit, & l'injustice qu'on lui faisoit de le croire amoureux d'une fille avec qui j'avois un commerce qui etoit connu.

Ce discours ne servit qu'à me rendre suspect à ce Prince. Il crut qu'en effet j'etois son rival, & il defendit à sa Maitresse de recevoir mes visites. Quand la Reine vit que je n'osois plus continuer à la voir, elle fut persuadée de tout ce que j'avois taché de lui deguiser, & m'accusant de l'avoir trompée, elle en eut tant de depit qu'elle commen-

ça à me haïr presque autant que sa rivale.

D'ailleurs la mauvaise conduite de mon frere le Comte, avoit un peu rendu notre nom odieux aux Polonois. J'ai dit qu'il s'etoit retiré à Varsovie il y avoit plus de dix-huit mois, aiant eté obligé de sortir de France, & croiant que j'etois encore en Pologne. Il y avoit trouvé cet ami dont j'ai parlé, avec qui j'avois quitté Venise, & dont je m'etois separé à Padoue.

La Reine les avoit fort bien reçus l'un & l'autre; mais comme la mort du Roi Ladislas & l'election du nouveau Roi Casimir, suivie de son Mariage, n'avoit occupé les Polonois que de ceremonies & de divertissemens, ils n'avoient pu trouver l'occasion qu'ils disoient qu'ils etoient venus chercher de servir le Roi de Pologne contre la Suede, & tout leur tems s'etoit passé à des commerces d'amour. Je n'en sçus point d'autres particularitez, si non qu'ils s'etoient souvent battus, & que la profession qu'ils faisoient de ne garder aucunes mesures avec les femmes dont il leur plaisoit d'etre amoureux, avoit obligé la Reine de leur defendre de se montrer à la Cour; c'est à dire qu'ils avoient admirablement bien confirmé l'opinion qu'on avoit dez ce tems-là du peu de politesse des François dans leurs intrigues amou-

amoureuſes, opinion que ceux de nos jeunes gens qui ont depuis viſité les Cours etrangeres n'ont pas detruite, & que je vois aujourd'hui ſi bien etablie par tout, qu'on regarde avec admiration un jeune homme de qualité qui n'eſt pas un etourdi & un fou.

Quelque chagrin que la Reine eut contre moi, elle mettoit beaucoup de difference entre le caractere de mon frere & le mien, & ſi elle me parut ſouhaiter que je ne reſtaſſe pas longtems en Pologne, ce fut parce qu'elle me crut peu propre à la ſervir dans le deſſein qu'elle avoit de gouverner le Roi, à qui j'etois devenu ſuſpect. Ainſi quand j'eus mis ordre à mes affaires, & aſſuré le bien de mes enfans dont la Reine prenoit toujours ſoin, je penſai à m'en retourner en France. Je tachai de perſuader à mon frere & à l'Ami que j'avois en Pologne, d'avoir une meilleure conduite, & l'effet de mes remontrances fut de les faire paſſer en Suede, où ils eſperoient trouver plutot l'occaſion de ſervir, car leur procez leur avoit eté fait en France, & ils n'oſoient y revenir.

Je quittai la Pologne cette ſeconde fois à peu prés comme j'en etois ſorti la premiere; c'eſt à dire, aſſez mal avec la Cour, &

toujours à cauſe des femmes, car ce fut l'Avanturiere d'Heidelberg qui vint m'y troubler, & ſans ce malheureux incident, j'aurois trouvé beaucoup d'agrement auprés du Roi Caſimir. Ce Prince etoit du genie de ſon frere, c'eſt à dire, ennemi des affaires & eſclave des plaiſirs, mais beaucoup plus brave & plus courageux. Il n'avoit pas naturellement aſſez de hardieſſe pour rien entreprendre, c'eſt ce qui avoit donné à la Reine un pouvoir abſolu pour le determiner ſur tout : mais quand il etoit determiné, il ne manquoit ni de courage, ni de reſolution pour bien executer. Il avoit un extreme panchant pour les femmes, & ſe piquoit peu d'etre conſtant. Sa legereté naturelle etoit aidée à cet egard par des reflexions qui lui faiſoient craindre que Dieu ne le punit des egaremens où l'entrainoient ſes intrigues, & il ne manquoit jamais d'etre devot quand il commençoit à ſe laſſer d'une Maitreſſe, mais ſa devotion ne duroit pas plus que ſes amours, & toute ſa vie a eté un melange de galanteries & de ſcrupules. A l'egard des manieres il les avoit franches & honnetes; mais il etoit ſimple, il s'amuſoit à la bagatelle, & ſi le Roi de Suede & Lubomirski,* euſ-

* General des Rebelles, qui lui firent la guerre pendant quinze ans.

eussent voulu le laisser en repos, il se seroit peu mis en peine de la reputation de grand Roi, pour jouïr des commoditez & des plaisirs d'homme privé.

La Reine le gouvernoit, sans etre aussi assurée qu'elle devoit l'etre, du pouvoir qu'elle avoit sur lui. Elle n'avoit là-dessus aucune presomption, & elle etoit la seule du Roiaume qui ne sentit pas toute son autorité. Ce n'est pas qu'elle n'eut assez bonne opinion de son esprit, & qu'elle ne connut le caractere de celui du Roi, mais c'etoit par cette connoissance meme qu'elle se defioit de son autorité. Elle craignoit toujours qu'un Prince, dont le caractere etoit si facile, ne se laissât gouverner par d'autres, & comme il ne pouvoit s'empecher d'avoir des galanteries, elle avoit grand soin de le degouter de toutes les femmes qui pouvoient avoir assez d'esprit pour se rendre maitresses du sien.

Telle etoit la situation de la Cour de Pologne, car commençant à n'etre plus enfant, je m'appliquois un peu plus que je n'avois fait jusque-là, à connoitre le genie des personnes que je frequentois, & l'etat de leurs affaires.

Avant que de quitter la Pologne, il m'arriva une avanture nouvelle qui pensa me

couter la vie, & qui me rendit temoin d'un des plus cruels spectacles que l'on puisse voir. Je fremis meme encore quand j'y pense. Quoique le panchant que j'avois à etre honnete & genereux à l'egard des femmes, fut particulierement ce qui m'engagea dans cette avanture, je ne puis cependant la mettre au nombre de celles que j'aurois pu eviter sans ce panchant, puisqu'il n'y a personne qui ait un peu d'humanité qui ne s'y fut engagé ainsi que moi.

Il y avoit deux jours que j'etois sorti de Varsovie, quand me reposant dans une espece de Bourgade, en attendant qu'on m'eut donné des chevaux, je vis accourir à moi une femme echevelée qui se hatoit fort de me joindre, me faisant signe de m'approcher pour lui epargner un chemin dont elle paroissoit extremement fatiguée. J'allai audevant d'elle, & quand j'en fus assez proche, elle se jetta entre mes bras, voulant me parler, mais elle n'en eut pas la force, & elle s'evanouit. C'etoit une petite femme, comme le sont presque toutes les femmes Polonoises. Elle ne paroissoit pas avoir vingt ans, & quoi qu'elle fut fort abbatue, je ne laissai pas de remarquer qu'elle devoit etre aussi belle qu'on peut l'etre en ce païslà. Je l'emportai dans l'endroit où etoient

mes gens, & l'aiant miſe ſur de la paille faute de lit, nous la fimes revenir.

Elle nous dit qu'elle etoit de Breſlau, & que ſes Parens l'avoient mariée à un Tartare, de qui elle recevoit des traitemens ſi rudes & ſi rigoureux, que ne pouvant plus y reſiſter, elle avoit pris la fuite, & qu'elle cherchoit quelqu'un qui voulut bien la conduire à Varſovie, où elle avoit des Parens qui la protegeroient contre ſon mari. Ce fut là tout ce qu'elle nous dit d'abord, mais nous connumes dans la ſuite qu'elle ne s'etoit ſauvée des mains de ce mari que parce qu'elle lui avoit donné lieu de ſoupçonner ſa fidelité. Nous apprimes meme que c'etoit avec celui qui paſſoit pour ſon Amant qu'elle avoit pris la fuite, & que cet homme etant tombé dans une embuſcade de Coſaques, y avoit perdu la vie, & qu'elle avoit eté temoin de ſa mort.

Cette pauvre femme me fit d'autant plus de pitié, qu'outre la douleur d'avoir vu aſſaſſiner ſon Amant, elle avoit une crainte mortelle de retomber dans les mains de ſon mari, dont elle nous dit qu'elle etoit pourſuivie. Je ne voiois gueres d'apparence de la ſecourir autrement, qu'en prenant ſoin moi-meme de la remener à Varſovie, ce que je ne pouvois faire qu'en retournant

ſur mes pas. Je crus que l'honneur & la charité m'y obligeoient, & j'ordonnai à un de mes gens de la prendre en croupe & de me ſuivre, mais à peine eumes-nous marché une demi-journée, que nous rencontrames ſon mari qui s'etoit arreté à un Bourg avec dix ou douze Tartares. Il la reconnut, & venant le Sabre à la main à celui qui avoit ſa femme en croupe, il le menaça de le tuer. Je vins à ſon ſecours le piſtolet à la main, mais le grand nombre de Tartares nous eut bien-tot entourez, & la femme nous fut enlevée. Je ne ſçai ſi dans la colere où etoit le mari il me prit pour l'Amant de ſa femme; mais m'aiant fait ſaiſir il me força d'entrer dans une etable où il l'avoit deja enfermée, & il me rendit le temoin de l'horrible maniere dont il ſe vangea de ſon infidelité. Il la fit prendre par quatre hommes qui lui tinrent les bras & les pieds pendant que ce barbare commença à l'ecorcher. Cette malheureuſe creature me regardoit de tems en tems, & parmi les horribles cris que cet affreux ſupplice lui faiſoit jetter, elle prioit Dieu de lui faire miſericorde. Elle mourut bien-tot dans cette barbare operation, & ſon mari la voiant morte, me jetta à la tete ce qu'il lui avoit arraché de ſa peau. Cette action me fit croi-
re

re qu'il me prennoit pour ſon rival, & craignant avec raiſon qu'il ne voulut me traiter comme ſa femme, je lui criai en Polonois qu'il prit garde à qui il avoit affaire, que j'etois un etranger, & que je ne connoiſſois point ſa femme. Ces paroles l'obligerent de m'examiner attentivement, & ne trouvant en moi aucuns traits de celui pour qui vrai-ſemblablement il m'avoit pris, il vint à moi avec plus de civilité que je n'avois ſujet d'en attendre d'un homme ſi inhumain, & ſans me rien dire il me fit rendre mes gens & mon equipage, & me laiſſa en liberté de continuer ma route.

J'avouë que jamais avanture ne m'a cauſé ni plus de terreur, ni plus de crainte de perir. Je paſſai plus de dix jours ſans pouvoir m'oter de devant les yeux le cruel ſupplice où j'avois vu expirer cette deplorable creature, & il me prenoit de tems en tems de violentes envies d'aller chercher le Tartare & de le tuer de ma propre main; mais enfin le tems diſſipa avec cette affreuſe image ces deſirs extravagans, auſſi bien que les reflexions que je ne pouvois m'empecher de faire ſur les malheurs d'un mariage mal aſſorti, & ſur la mauvaiſe conduite des femmes.

J'arrivai à Paris ſur la fin de Janvier

aprés avoir eté prés de dix mois à mon voiage. Dix ou douze jours aprés mon retour, Messieurs les Princes furent mis en liberté, & j'esperai qu'il nous seroit permis, à mon Frere & à moi, de temoigner tout l'attachement que nous avions pour Monsieur le Prince, sans nous broüiller avec la Cour, avec laquelle nous croyions qu'il alloit etre mieux qu'auparavant; mais nous ne fumes pas long-tems sans reconnoitre que cette esperance etoit vaine, & dés la premiere fois qu'il nous fut permis de saluer Monsieur le Prince, nous jugeames bien qu'il meditoit de sortir de France. Il ne reconnoissoit que trop que la Reine vouloit faire revenir le Cardinal Mazarin, qui je croi etoit alors à Sedan. Ce Prince ne deguisoit pas que si ce Ministre paroissoit jamais, il se mettroit en etat de le chasser la force à la main. Nous voyions bien où cela tendoit, & nous ne fumes bientot que trop confirmez dans nos conjectures. Mon Frere ne crut pas devoir suivre Monsieur le Prince hors du Roiaume, quelque attachement qu'il eut pour lui, mais comme j'etois plus sans consequence, non seulement il trouva bon que je fisse ce qu'il ne faisoit pas, mais il me conseilla de m'attacher à sa fortune, soit qu'il ne vit pas lieu de me servir auprés de la Reine,

soit

ſoit que dans le deſir ſincere que mon Frere avoit de voir le Prince revenir au ſervice du Roi, il fut bien aiſe d'avoir quelqu'un auprés de lui par qui il put inſinuer les conſeils qu'il auroit à lui donner.

Mais quelque motif que mon Frere put avoir de me faire prendre ce parti, je ſçai bien que je ne l'aurois jamais pris, tant je le trouvois peu ſeur pour ma fortune, ſi dans ce tems-là je n'avois eté bien-aiſe de m'éloigner de Paris pour me conſoler de la perfidie d'une Maitreſſe avec laquelle je m'etois embarqué depuis mon retour de Pologne. Ce fut une vraie Hiſtoire, & depuis celle de ma Carmelite, rien ne m'avoit tant touché au cœur, & ne m'avoit expoſé à tant d'agitations & de chagrins. Auſſi peut-on dire que dans les divers evenemens de cette avanture, quoi qu'elle eut peu duré, j'eus lieu de connoitre dans les femmes, des caracteres que je n'y avois point encore apperçus, & contre leſquels je n'etois point en garde. On en jugera par le recit que je vais en faire.

J'etois logé à Paris dans le voiſinage d'une femme dont le mari etoit mort depuis peu de tems, mais duquel elle avoit eté ſeparée peu d'années aprés ſon mariage. Tout le monde vouloit que les galanteries de cet-

te femme eussent donné lieu à leur separation, & je le crus comme les autres; mais quand je vins à la mieux connoitre, je trouvai encore d'autres raisons qui avoient pu obliger son mari à l'eloigner. C'etoit la personne du monde la plus singuliere. Les singularitez d'une femme toûjours bizarre & toûjours opposée à ce qu'on peut attendre d'elle, sont à mon sens aussi insupportables que sa mauvaise conduite; si la reputation d'un mari en souffre moins, le repos & la douceur de la vie n'en sont que plus troublez.

Cette femme avoit une fille qui avoit suivi sa destinée, & qui vivoit auprés d'elle, car dans leur separation, les garçons etoient demeurez chez le mari, & on avoit donné la fille à la mere. C'etoit assurement la plus mauvaise ecole où l'on put la mettre, non seulement par le caractere de singularité qu'avoit la mere, mais aussi par des sentimens fort extraordinaires dans une mere à l'egard d'une fille; car ce qu'on auroit de la peine à comprendre, ou du moins ce que je n'avois jamais compris jusque-là, cette mere qui ne pouvoit ignorer que l'on avoit parlé d'elle, se trouva jalouse de la reputation que la fille pouvoit avoir en ne suivant pas les exemples de sa mere, & elle

ne

ne souhaitoit rien d'avantage que de la voir dans quelque engagement qui put aussi faire soupçonner sa conduite, mais par une autre espece de rafinement, elle ne vouloit pas que les engagemens qui commettroient la reputation de sa fille à l'egard de la conduite, pussent lui faire honneur à l'egard du choix, & elle avoit autant d'application pour eloigner d'auprés d'elle les hommes d'esprit & de merite, que pour lui en faire voir de sots & de ridicules.

Telle etoit cette mere, comme j'eus lieu de le reconnoitre, & je n'avois garde de l'accuser d'un pareil caractere. Je crus seulement que la facilité avec laquelle elle souffroit que des gens sans merite vissent sa fille, n'etoit fondée que sur l'opinion qu'elle avoit qu'ils etoient moins dangereux que d'autres.

La fille etoit fort aimable; elle avoit naturellement beaucoup d'esprit & de feu, mais fort peu de jugement, & elle joignoit à ce defaut un temperament fort vif & fort emporté pour tout ce qui flatte les passions.

Je ne connoissois ni la mere ni la fille pour telles que je viens de les depeindre, & je les vis d'abord comme d'agreables voisines, dont le commerce seroit à mon gout par

le peu de contrainte qu'elles faisoient profession & de donner & de recevoir ; mais je n'eus pas vû la fille deux fois que j'en devins tres-serieusement amoureux. Elle reçut les marques de mon amour d'une maniere qui le redoubla, & en peu de jours nous nous vimes en possession de nous aimer comme si nous nous fussions connus toute notre vie.

Elle m'avertit qu'il ne falloit point donner de soupçon à sa mere, & pour la mettre dans nos interets, je fis semblant de m'attacher à sa fille pour deux raisons, l'une pour lui former l'esprit par les connoissances que mes voiages & les Langues que je possedois m'avoient données ; & l'autre, pour menager son Mariage avec un de mes parens, homme fort riche, & qu'on disoit que je gouvernois un peu.

Mais ces deux raisons etoient justement de toutes celles que j'aurois pu choisir les plus capables de me rendre suspect à la mere. Elle ne vouloit pas que sa fille eut du merite, & elle vouloit encore moins qu'elle fut bien mariée. Elle ne songeoit qu'à la faire passer pour sotte & pour dereglée, & elle me trouva mal propre à l'un & à l'autre.

Je m'apperçus donc bientot que je ne lui etois

etois pas agreable. On me comptoit mes visites, on en mesuroit la durée, & jamais je ne me trouvois seul avec la fille qu'on ne nous fit à elle & à moi des chapitres qui duroient deux heures.

En même tems que j'etois si maltraité, on donnoit une liberté entiere à un autre, de voir & d'entretenir la Demoiselle tant qu'il lui plaisoit. C'etoit un homme qui possedoit au souverain degré tout ce qui etoit capable de gater la reputation d'une fille, & de la faire croire de mauvais gout, c'est-à-dire, qu'il etoit parfaitement tel que sa mere vouloit que fussent les Amans de sa fille.

Il avoit cinquante cinq ans, & il etoit si universellement meprisé, que tout le monde à Paris se trouvoit de la meme opinion sur son chapitre. Le plus grand bien que l'on dit de lui, c'est que c'etoit un fort bon homme, ami de la paix & du repos, qu'il ne s'avisoit point de troubler ni par colere, ni par vangeance, n'aiant jamais mis l'epée à la main, ni menacé de la mettre, encore qu'il fut Officier. Le seul talent qu'il avoit etoit de se rendre eternel dans une maison si-tot qu'il s'y attachoit, sur tout si c'etoit une maison où l'on mangeat & où l'on put croire qu'il eut quelque galanterie, car il

avoit grand soin d'epargner sa bourse & de se faire passer pour homme à bonne fortune.

Il y avoit trente ans que ce vieux Officier etoit ami de la mere de la Demoiselle, & je ne fus pas d'abord surpris de l'assiduité des visites qu'il rendoit à l'une & à l'autre; mais la fille qui paroissoit avoir pour moi autant de confiance que d'inclination, me dit qu'il etoit furieusement amoureux d'elle. Comme je croiois qu'elle ne me parloit ainsi que pour me demander mes conseils, & que je n'avois garde de croire qu'une personne en qui je trouvois beaucoup de merite fut capable de l'accepter pour Amant, j'en ris avec elle, & je me contentai de lui dire qu'elle evitast exactement de se trouver seule avec lui, pour ne pas donner lieu à la vanité d'un homme aussi fat & aussi vain que celui-là.

Je crus qu'elle avoit deferé à mes conseils, mais je fus bien-tôt averti du contraire. Je sçus qu'elle le voioit depuis le matin jusques au soir, & que presque tous les jours quand la mere etoit couchée, il restoit seul avec la fille, jusqu'à deux ou trois heures aprés minuit. Je lui en parlai, & aprés m'avoir voulu nier que cela fut aussi frequent qu'on me l'avoit dit, elle s'excusa sur ce qu'el-

qu'elle ne pouvoit faire autrement, parceque sa mere vouloit absolument qu'elle en usast de cette maniere. Ce fut alors que je commençai à connoitre le caractere d'une mere si indigne de ce nom, & je ne doutai point du tout qu'elle ne cherchast à faire decrier sa fille. L'interest que je prenois à la reputation & à l'etablissement d'une personne que j'aimois de bonne foi, m'obligea de lui decouvrir mes conjectures sur la conduite de sa mere, mais il etoit trop tard. La facilité avec laquelle elle voioit ce vieux Officier, lui avoit donné du gout pour lui. Elle commençoit à le trouver aimable & à ne me plus aimer, car enfin les femmes s'attachent où elles peuvent, & quelque difference que cette fille trouvat entre mon vieux rival & moi, elle aima plus celui des deux qu'il lui etoit plus aisé de voir.

J'avouë que quelque chagrin que j'eusse du changement de la Demoiselle, je l'excusois quelquefois, & que mon plus fort ressentiment tomboit sur la mere, mais j'eus bien-tot sujet de ne me plaindre que de la fille.

Comme elle aimoit le vieil Officier, & qu'elle se trouvoit bien de la liberté qu'on lui donnoit de le voir à toutes heures, elle eut peur que je ne la rendisse suspecte, &

pour

pour s'assûrer à mes depens la possession où elle etoit, elle apprit à sa mere que je l'aimois. J'ose dire que ce fut moins mon amour qui me nuisit auprés de la mere, que l'idée qu'elle avoit de mon merite. Elle craignit que sa fille n'aimast un honnete homme, & ne passast pas pour etre d'aussi mauvais goust qu'elle la vouloit.

Je ne sçavois point que cette fille eut decouvert mon amour à sa mere, & je n'attribuai le froid qu'on me fit qu'à une suite de ses bizarreries ordinaires. Cependant ce que la mere avoit preveu arriva. Les visites trop frequentes du vieil Officier firent bruit dans le monde. Les Valets pretendoient l'avoir vu sortir à heure induë de la chambre de la fille, & en peu de tems on en dit tout ce qu'on en pouvoit dire de plus desavantageux.

Je me trouvai alors dans des circonstances bien dures pour un homme qui aime sincerement. Quoi que je ne crusse pas cette fille aussi perfide qu'elle etoit, je ne pouvois pourtant m'empecher de croire une partie des bruits qu'on en repandoit; mais comme je l'aimois toujours, & que l'amour m'interessoit à sa gloire, je me voiois par tout obligé de prendre son parti, & de m'inscrire en faux contre des choses que je ne

sa-

ſavois que trop bien fondées.

Cette fille ne pouvoit ignorer le zele avec lequel je prenois ſes interêts, mais ſoit qu'elle eut honte de la perfidie qu'elle ſe reprochoit ſoit qu'elle eut levé le maſque & qu'elle craignit des conſeils qu'elle ne vouloit pas ſuivre, elle m'évita avec tant de ſoin, qu'il ne me fut pas poſſible de lui parler.

Je me trouvai fort embaraſſé ſur le parti que j'avois à prendre. Je ne me pouvois mettre dans l'eſprit qu'elle aimat veritablement mon rival; je ne me ſentois pas meme aſſez de courage pour la hair quand cela auroit eté. Cependant la medisance s'augmentoit toujours, & j'entendois dire par tout qu'elle etoit groſſe. Quoi qu'on m'en donnat des preuves qui ne me paroiſſoient que trop fortes, je ne pouvois pourtant me resoudre ni de la croire coupable, ni de la croire innocente, ni de la hair, ni de l'aimer. Enfin je crus à propos de ne rien approfondir, & d'aller oublier loin de Paris une Maitreſſe ſur laquelle je ſentois que j'etois ſi peu d'accord avec moi meme. J'avoue que je n'ai jamais mieux connu la foibleſſe du cœur que dans cette occaſion, & que cette avanture me donna des chagrins d'une eſpece plus ſenſible encore, que tous ceux que j'avois eus ſur le ſujet de l'amour.

Je trouvai Monſieur le Prince fort chagrin & fort peu content des Eſpagnols. Il avoit ſur le cœur la perte de Monrond, & dés qu'il fut ſeul avec moi, il me demanda ce qu'on diſoit de lui à Paris, & ſi mon Frere ne viendroit pas auſſi le trouver. Je lui dis que tout le monde à Paris & à la Cour etoit affectionné à ſon ſervice, mais que perſonne ne lui etoit plus attaché que mon Frere, & qu'une marque de ſon attachement, c'etoit de m'avoir permis de venir ſervir dans ſon Armée. Monſieur le Prince me demanda encore pluſieurs fois ſi mon Frere ne viendroit pas, & s'il pouvoit s'accommoder du Cardinal. Je lui repondis encore que mon Frere ne faiſoit ſa Cour qu'au Roi, & qu'il n'avoit aucunes liaiſons particulieres avec Monſieur le Cardinal. Mandez-lui, me dit le Prince, qu'il faſſe tout un, ou tout autre, & que s'il ne veut pas ramper devant le Cardinal, il fera mieux de ſervir ici. Je dis au Prince que je ne croiois pas que mon Frere priſt un autre parti que celui qu'il avoit pris. Je voi bien, dit le Prince, qu'il veut etre Marechal de France. Je ne l'en eſtime pas moins, & ſi j'avois eté en ſa place, je n'aurois jamais quitté priſe; mais la condition des Princes eſt malheureuſe. Là deſſus il m'ouvrit ſon cœur,
Et

& je vis bien qu'il condamnoit lui-meme l'engagement où *il* s'etoit mis. Je voulus me ſervir des ouvertures qu'il me faiſoit pour le porter à faire ſa paix avec le Roi. Il me repondit qu'il etoit trop tard, & que puis que le vin etoit tiré il falloit le boire. Nous eumes enſemble pluſieurs autres converſations, & ſoit qu'il eut en moi plus de confiance qu'aux autres, ſoit qu'aiant commencé à me decouvrir ſon cœur, il s'en fut fait une habitude, il nè paſſoit aucun jour ſans peſter avec moi contre les Eſpagnols, & il avoit toujours de nouvelles decouvertes à me raconter ſur le peu de fonds qu'il devoit faire ſur eux : Cela lui fit venir une penſée qui me chagrina, car je mourois d'envie de ſervir, & Monſieur le Prince qui m'avoit connu depuis la Bataille de Lens & qui paroiſſoit m'eſtimer, n'auroit pas manqué de me donner de l'emploi tel que j'aurois pu le ſouhaiter ; mais voiant qu'on ne determinoit rien en Flandre que par le Conſeil de Madrid, il crut qu'il devoit envoier en Eſpagne quelque perſonne de confiance qui put appuier ſes interets auprés de D. Louis de Haro, Premier Miniſtre, & lui rendre compte de ce qui ſe paſſoit en cette Cour là. Il me dit qu'il avoit d'abord jetté les yeux ſur l'Abbé de M..... pour lui don-

ner cette commission, parce qu'il auroit mieux aimé retenir en ma personne un Officier capable de le servir à l'Armée ; mais que cet Abbé etoit trop fou & trop emporté, & qu'il craignoit qu'il ne gatat tout ; qu'il ne trouvoit personne plus propre que moi à lui menager les Ministres d'Espagne ; que cet emploi qui seroit secret me convenoit mieux que de porter les Armes contre la France, où j'avois un Frere sur lequel on se vangeroit peut-etre de moi ; que comme il n'y avoit pas d'apparence que mon Frere quittat jamais le parti du Cardinal, il prevoioit qu'il feroit aussi tous ses efforts pour me rappeller, & qu'en cas que je voulusse retourner en France, je le ferois plus honnestement, aiant eu l'emploi qu'il me destinoit, que si j'avois servi dans ses troupes.

Je me rendis aux raisons & aux sollicitations de Monsieur le Prince, & je vis bien qu'il avoit encore un motif dont il ne me parloit pas, & qui peut-etre avoit eu plus de part que tout le reste au choix qu'il faisoit de moi. C'etoit la jalousie de ceux qui passoient pour avoir plus de credit auprés de lui ; & qui voioient bien par la maniere dont Monsieur le Prince en usoit avec moi, n restant auprés de lui, je partagerois sa

Je dis donc à Monsieur le Prince que j'etois pret de faire ce qu'il souhaitoit, & aiant receu mes instructions je partis pour Madrid sans etre connu, & sans avoir d'autre qualité, que celle d'Etranger qui alloit en Espagne pour ses propres affaires. Monsieur le Prince n'avoit pas jugé à propos de me faire paroitre autrement, pour ne point donner de jalousie aux Espagnols, & pour mieux assûrer mes negotiations. Il n'avoit meme dit à personne l'emploi qu'il me donnoit, & il fut le seul qui sçut ce que j'etois devenu.

Je fus prés de deux ans à Madrid sans rendre d'autres services à Monsieur le Prince que de porter de tems en tems les plaintes qu'il faisoit des Espagnols de Flandre à la Cour d'Espagnols, & que de repondre à celles que les Espagnols memes faisoient de lui, car à en juger par leurs Lettres, il n'y avoit guere d'intelligence entr'eux, & je connus encore mieux à Madrid que Monsieur le Prince ne le connoissoit en Flandre, combien on est à plaindre quand la revolte nous fait dependre des Etrangers. On trouvoit Monsieur le Prince trop peu menager d'argent, & trop lent dans ses conquetes, & [illegible] auroit voulu que sans qu'il en eut couté un sou à l'Espagne, il lui eut assujetti la France en

trois mois. A la verité on ne pouvoit rien ajouter à l'idée que l'on avoit du merite & de la valeur de ce Prince, & tous les jours on faiſoit à Madrid des parties pour aller le voir dez qu'il etoit à Bruxelles; mais avec toutes les hautes idées qu'on avoit de lui, on le ſervoit mal, & le bruit couroit que Dom Louis de Haro etoit gagné par le Cardinal Mazarin & la Reine Mere, & qu'il en touchoit des penſions conſiderables pour laiſſer manquer le Prince de ſoldats & d'argent. Quoiqu'il en ſoit, je ſervis peu à Madrid, & je n'y pus menager pour Monſieur le Prince que des promeſſes vagues & des louanges ſteriles.

Etant donc fort peu occupé, on ne doit pas s'etonner ſi je me redonnai à la galanterie, & ſi j'eus en deux ans que je reſtai à Madrid, les affaires & les intrigues dont je vais parler. L'Eſpagne eſt un Pays fertile en ces ſortes d'avantures, & on y peut encore mieux connoitre qu'ailleurs, le genie des femmes, qui eſt ce que je me ſuis particulierement propoſé dans ces Memoires.

Je me logeai avec un François qui etoit de Bayonne, & qui par ſa fauſſe vanité auroit [illegible] paſſer pour un Eſpagnol naturel; car les Eſpagnols & les Gaſcons ont aſſez de conformité; du moins celui dont je parle me

me donna lieu de trouver cette ressemblance. Cet homme etoit, je croi, un Negociant, mais il se disoit de qualité, & il ne s'expliquoit pas plus sur les affaires qui le retenoient à Madrid, que moi sur les raisons que j'avois d'y demeurer. Le trafic que je lui voiois faire de Tapisseries & de Tableaux me donna lieu de le croire de race & de profession Marchande, car on ignoroit alors que les gens de qualité pussent faire, comme ils le font aujourd'hui, un trafic de curiositez.

Je ne puis m'empecher de dire ici la maniere dont je lui vis acheter quelques Tapisseries & quelques Tableaux. Elle paroitra peu vrai-semblable, & on aura de la peine à se persuader qu'il y ait en Espagne de si effrontez voleurs.

Un Espagnol avec lequel celui dont je parle etoit en commerce, le mena un jour chez le Roi, & lui aiant fait considerer les Tableaux & les Tapisseries de son plus bel appartement, il lui demanda s'il trouvoit parmi ces differens meubles quelque chose qui lui fit envie. Mon homme specifia entr'autres un Tableau & une Tapisserie. Hé bien, lui dit l'Espagnol, combien en voulez-vous donner, & je trouverai le moien de vous les faire avoir ? Le

François ne s'imaginant pas que celui qui lui parloit eut droit de disposer de ces choses, voulut d'abord prendre en riant ce qu'il lui disoit: mais l'Espagnol l'aiant assuré qu'il parloit tout de bon, & que ce n'etoit pas la premiere fois qu'il avoit vendu les meubles du Roi, sans qu'on s'en fut apperçu, ils convinrent du prix, & dez le lendemain l'Espagnol lui fit porter le Tableau dont il s'agissoit, aprés l'avoir coupé dans la place où il etoit, n'y laissant que la bordure. Il eut quelques jours aprés la Tapisserie, que mon homme fit passer promptement à Bayonne. Ce fut lui-meme qui me raconta comment il les avoit achetez, & il me disoit que les Espagnols n'en faisoient point d'autres, & que tous les jours des filoux trafiquoient ainsi des meubles de plusieurs Palais, convenant du prix avant que de les derober.

Je me trouvois en assez mauvaise compagnie, avec un homme qui avoit part à de telles friponneries, mais ne me melant point de ses affaires, je me contentois de lui conter quelquefois mes galanteries, comme il me faisoit part de toutes les siennes.

La premiere intrigue que j'eus, fut avec une femme dont le mari etoit creature de Dom Louis de Haro. Comme l'emploi dont

j'etois

j'etois chargé à la Cour de Madrid me donnoit lieu de voir ſouvent ce Miniſtre, je connus le mari de celle dont je parle, & j'etois ſouvent obligé de m'adreſſer à lui pour avoir Audience de Dom Louis. Je n'avois point vu ſa femme, & je ne ſavois pas meme qu'il fut marié, quand elle me parla un jour en entrant dans une Egliſe. Je vis qu'elle me connoiſſoit, & je jugeai qu'elle avoit envie que je la connuſſe auſſi. Elle etoit jeune & belle, & je n'eus pas de peine à lui temoigner que je ſerois ravi d'avoir occaſion de l'entretenir. Elle me repondit que je priſſe garde à ce que je lui diſois, & que ſi j'etois ſincere je n'avois qu'à me repoſer ſur ſes ſoins, & que huit jours ne ſe paſſeroient pas ſans que je trouvaſſe le moien de lui parler. Le François avec qui je logeois, etoit ce jour-là dans cette Egliſe, il s'apperçut que j'avois eu quelques momens d'entretien avec cette Dame.

Quand nous fumes de retour au logis, il me demanda ſi je la connoiſſois, & ſi c'etoit la premiere fois que je l'avois vue. Je lui demandai à mon tour pourquoi il me faiſoit cette queſtion. C'eſt, dit-il, parceque j'y dois prendre interêt, puiſqu'il y a deja plus de ſix mois que je ſuis en intrigue avec elle, & quand il vous plaira je vous

ferai voir plus de deux douzianes de ses Lettres. Il me raconta alors qu'à peine etoit-il arrivé à Madrid qu'il l'avoit connue, s'etant trouvé auprés d'elle en sortant d'une Fete que le Roi avoit donnée; que depuis ce tems-là il la voioit regulierement deux ou trois fois la semaine à un rendez-vous qu'il me marqua, & où il s'offrit de me mener.

Le discours de cet homme me donna du chagrin de plus d'une espece. Je fus faché qu'une Dame que j'avois dessein d'aimer, & qui me sembloit aimable, eut deja le cœur touché, mais ce qui me facha le plus, c'est de voir qu'elle eut de l'engagement pour un homme qui m'en paroissoit tout à fait indigne, car en effet celui dont je parle n'avoit nul merite.

J'ecoutai tout ce qu'il me dit avec une emotion qui me fit connoitre que j'aimois deja cette femme plus que je ne pensois. J'eus du depit & de la jalousie, mais je dissimulai tous ces sentimens pour ne marquer que de la curiosité. Je lui dis qu'il me feroit plaisir de me montrer de ses Lettres, & il me le promit. Un jour ou deux se passerent sans qu'il me tint parole, & enfin le faisant toujours souvenir de sa promesse, il me fit voir cinq ou six Lettres sans nom,

mais

mais fort emportées, & il m'assura qu'elles etoient de la personne qui m'avoit parlé.

Je ne doutai pas en les voiant, que cette femme ne fut une Coquette achevée. Les Lettres me parurent meme si peu spirituelles, que je resolus de n'y plus penser, & de la laisser pour ce qu'elle valoit. Cependant une affaire m'aiant obligé d'aller chercher son mari, je retournai chez elle. J'appris qu'il etoit à la Campagne, & la meme personne qui me fit cette reponse, me dit à l'oreille que sa femme avoit à me parler. Je balançai si je la verrois, enfin la curiosité l'emporta, & je montai dans son appartement, bien resolu de ne lui rien cacher de ce que je savois de son intrigue.

Elle m'assura que rien n'etoit plus faux que tout ce qu'on m'avoit dit, qu'elle ne connoissoit aucun François, & qu'elle n'avoit jamais ecrit de Lettres qui pussent etre entre les mains de personne. Voiant l'assurance avec laquelle elle me parloit, je commençai à me defier de mon Gascon, & je crus qu'il pourroit bien avoit composé à sa fantaisie les Lettres qu'il m'avoit montrées, aussibien que le reste de l'avanture.

Je dis donc à cette Dame que je lui ferois voir à elle-meme les Lettres qu'il lui attribuoit. Elle me temoigna un desir extreme

de les voir, & je la quittai avec un amour qui n'etoit retenu que par ce qu'il me restoit de soupçons de sa pretendue intrigue.

Je ne dis point au Gascon que j'avois revu la Dame, mais faisant semblant d'avoir trouvé les Lettres qu'il m'avoit montrées fort à mon gré, je le priai de m'en faire voir encore quelques-unes, & aussitot il m'en tira une de sa poche, qu'il me dit qu'il venoit de recevoir.

Je la lus & je la gardai. Le Gascon ne se mit pas trop en peine de la ravoir. Je la portai aussitot à la Dame, que je trouvai toute prete de m'en envoier une, qu'elle m'ecrivoit, disoit-elle, pour mieux me marquer, en me faisant voir de son caractere, qu'elle n'avoit aucune part aux Lettres de mon Gascon.

Ce que j'avois conjecturé se trouva veritable, ces Lettres etoient toutes supposées, & le Gascon les avoit ecrites lui meme, ou pour m'embarasser, ou pour se donner la mauvaise gloire d'une agreable intrigue. Il ne connoissoit meme pas la Dame avec laquelle il se disoit si heureux, & tout ce qu'il m'avoit conté etoit imaginaire.

J'en fus convaincu, & rien ne m'empecha de prendre un parfait engagement avec cette femme, qu'une bizarrerie inconcevable de son esprit, & dont je ne croiois pas enco-

encore que les femmes puſſent etre capables. Elle devoit naturellement avoir du mepris & de la haine pour un homme qui avoit eté capable de lui donner, & des Lettres, & une avanture abſolument fauſſe, & qui ne lui faiſoit aucun honneur; mais dequoi le cœur d'une femme n'eſt-il point ſuſceptible? Les menteries & les fictions du Gaſcon firent ſur celle-ci un effet tout contraire à celui qu'elles devoient faire, elle eut envie de le connoitre. D'abord elle me dit que c'etoit pour ſe vanger de ce qu'il m'avoit voulu faire croire d'elle, mais je vis bien que cet homme avoit, ſans y penſer, trouvé le moien d'engager la Dame; & en effet, dez qu'elle le vit, ils furent amis, & on me conta pour rien.

Qui pourroit dire par quels reſſorts ſe remuent les cœurs des femmes, en voiant que celle-ci fut priſe par la choſe meme qui auroit dû la mieux defendre? Pour moi, plus je fais reflexion à cette avanture, plus je me trouve embaraſſé à expliquer par où le Gaſcon avoit pu venir à bout de lui plaire, & tout ce qu'il me ſemble qu'on en peut dire, c'eſt qu'elle jugea qu'il avoit cru qu'elle valoit la peine d'etre aimée, puiſqu'il s'etoit donné le ſoin d'imaginer cette intrigue. Peutetre meme trouva-t-elle dans

les Lettres ſuppoſées, qu'on avoit aſſez attrapé le caractere de ſon cœur, & qu'elle eut envie d'etre aimée d'un homme qui avoit deviné ſi juſte.

Quoiqu'il en ſoit, ils furent amis, & le Gaſcon auroit pu depuis me montrer autant de Lettres veritables, qu'il m'en avoit fait voir de ſuppoſées, mais il devint diſcret dez qu'il fut ſincerement amoureux. Je lui aurois ſans doute diſputé davantage une conquete qu'il avoit ſi peu meritée, ſi dans le tems meme que je m'apperçus que la Dame l'ecoutoit, je n'avois voulu me faire aimer d'une autre perſonne, qui me parut une conquete plus digne de moi.

J'avois trouvé Monſieur de Guiſe à Madrid, qui quoi qu'il n'eut pas encore la liberté de retourner en France, jouïſſoit de celle de voir ſes Amis. On voit bien que je ne manquai pas de lui rendre compte de mon avanture de Naples, & de lui dire tout ce que j'avois vû de la Maitreſſe pour laquelle il m'avoit donné la fatale commiſſion qui m'avoit couté la liberté. Je lui dis tout, excepté l'intrigue que j'avois euë avec elle, mais je ne deguiſai rien de ſes infidelitez pour tout le reſte.

Monſieur de Guiſe qui avoit deja appris par mes Lettres une partie de ce que je lui
diſois,

disois, me dit qu'il vouloit me consoler de cette malheureuse commission, en me faisant connoitre à une Dame Espagnole qui lui avoit paru avoir du panchant pour moi, & dont le rang & la fortune satisferoient ma vanité, si j'etois homme à etre pris par là. Je n'etois pas plus vain qu'un autre, mais j'avouë que ce que Monsieur de Guise me dit de la qualité & du rang de la Dame à laquelle il supposoit que j'avois plû, me donna plus d'envie de la connoitre que ce qu'il me disoit de sa beauté, dont il ne manqua pas de me faire un portrait avantageux.

Je lui temoignai dónc sans deguisement la disposition où j'etois de ne pas refuser cette avanture, & nous primes jour ensemble pour aller à un rendez-vous, où il me promettoit de me donner l'occasion de lui parler & de la voir. Il me mena deux jours aprés dans une maison où je vis bien qu'il avoit tout pouvoir, par la facilité avec laquelle on nous laissa entrer. Il etoit environ cinq heures du soir, & le jour etoit encore assez grand pour me faire voir que les meubles de cette maison etoient magnifiques. Cette magnificence me confirma l'idée qu'il m'avoit donné de la qualité & des richesses de la Dame, & redoubla terriblement l'amour que je commençois à avoir pour elle.

Mon-

Monſieur de Guiſe me laiſſa ſeul dans un cabinet juſque bien avant dans la nuit, me diſant qu'il alloit preparer la Dame à ma viſite. Je m'imaginois bien que cette Dame devoit etre une Maitreſſe de ce Prince, & j'avois ſujet de croire qu'il ne me l'avoit propoſée que parcequ'il commençoit à s'en degouter, mais telle eſt la foibleſſe de la vanité humaine, que les reflexions faiſoient peu d'impreſſion ſur moi, tant j'avois envie de compter une Dame ſi puiſſante & ſi riche au nombre de mes conquetes.

Mais quelle fut ma ſurpriſe quand je vis que c'etoit la meme Dame Napolitaine dont j'avois tant de ſujet d'etre mecontent! Monſieur de Guiſe me la preſenta, & me dit en riant qu'elle venoit reparer la faute qu'elle avoit faite quand elle m'avoit abandonné à Naples. Je fus etonné ſi je l'ai jamais eté de ma vie, & ma premiere penſée fut une penſée de colere & de vangeance, mais enfin ce n'etoit pas le lieu de la laiſſer echaper, & voiant Monſieur de Guiſe & cette Dame rire de tout leur cœur, je me mis à rire auſſi.

Je reconnus bien-tot que Monſieur de Guiſe m'avoit trompé quand il m'avoit dit que cette Dame vouloit avoir une intrigue avec moi, puis qu'il etoit mieux que jamais

mais avec elle. Tout ce qu'il avoit pensé n'avoit eté que me là faire voir, ou pour se rejouir de ma surprise, ou pour m'en donner meilleure opinion, en me reconciliant avec elle. Je ne pus m'empecher d'avoir un secret depit contre la malice du Duc, & pour me vanger de lui je pris la resolution de me faire encore aimer de cette Dame.

Jamais resolution ne fut ni plus imprudente, ni plus lache; car enfin c'etoit une honte à moi d'aimer encore une personne si digne de mepris, & il y avoit de l'imprudence à vouloir enlever au Duc de Guise une Maitresse qui avoit quitté son pais pour lui, & qui n'etoit venue en Espagne que pour le chercher; mais je passai pardessus cette lacheté & cette imprudence, & je trouvai le moien, avant que de quitter cette Dame, de lui dire à l'oreille sans que le Duc s'en apperçut, que je l'aimois plus que jamais, & que je mourrois si elle ne repondoit à mon amour. Elle me serra la main en entendant ces paroles, & ce signe me fit tout attendre d'elle. Dés le lendemain elle m'envoia chercher, & sa veuë me fit faire de bonne foi ce que je n'avois entrepris que pour me vanger du Duc.

Elle commença par me demander mille par-

pardons du traitement qu'elle m'avoit fait à Naples, alleguant pour excuse la crainte qu'elle avoit eue de se rendre suspecte si elle eut pris le parti d'un François. Elle me dit tant de choses, & elle les accompagna de tant de larmes, que quoique ses excuses fussent tres-mauvaises, je les reçus comme si elles eussent eté les meilleures du monde, & je lui promis de ne plus me souvenir du passé. Nous tombames ensuite sur le Duc de Guise, dont elle me fit de grandes plaintes, disant que quoiqu'elle fut venue exprès à Madrid pour le voir, & qu'elle lui eut fourni des sommes considerables, il n'en etoit pas plus attaché à elle, & qu'il s'amusoit à etre le rival du Roi d'Espagne, en faisant l'amour à une Dame qui etoit aimée de ce Prince.

Il est aisé de penser que je ne pris pas le parti du Duc; aussi fus-je le premier à exhorter celle à qui je parlois, de rompre avec lui & de l'oublier. Elle me dit qu'elle vouloit garder des mesures jusqu'au bout, & que le Duc etant sur son depart pour retourner en France, elle ne vouloit point se brouiller avec lui, mais qu'elle le traiteroit de maniere que je n'aurois pas sujet d'en etre jaloux.

Je me laissai eblouïr par toutes les choses qu'elle

qu'elle voulut bien me dire, & je ſortis auſſi amoureux d'elle que ſi elle eut eté une Veſtale. Cependant elle me trompoit encore lorſqu'elle faiſoit ſemblant d'etre mal ſatisfaite du Duc de Guiſe, & on va voir ſi elle avoit lieu de lui ſavoir mauvais gré d'etre le rival du Roi.

J'etois informé que le Roi d'Eſpagne etoit un Prince qui ne gardoit pas trop de meſures du coté de la galanterie, & on ne racontoit rien plus ſouvent à Madrid que les diverſes intrigues qu'il avoit eues & qu'il avoit encore. On m'avoit auſſi appris que tout le monde diſoit qu'il etoit alors amoureux d'une Etrangere qu'il voioit chez le Comte... & que c'etoit même cette Etrangere qui avoit agi auprés du Roi pour la liberté du Duc de Guiſe. Ce Duc m'en avoit quelquefois parlé ſans la nommer, mais comme le Roi avoit pluſieurs Maitreſſes, je ne m'etois pas trop mis en peine de connoitre celle-ci.

Le Gaſcon avec qui j'etois logé etoit beaucoup plus curieux & plus intriguant que moi. Il avoit accés chez celui où le Roi avoit coutume de voir ſa Maitreſſe, & il me dit que ſi je voulois il me feroit voir ce Prince un jour qu'il viendroit la voir. Je me laiſſai entrainer à cette curioſité, & m'etant

tant rendu avec mon Gascon chez le Comte, nous nous cachames dans un Escalier obscur qui dominoit sur un passage par où l'on faisoit entrer le Roi. Ce Prince n'etoit accompagné que de deux Courtisans, & il venoit toujours en habit deguisé. Je le vis donc, & si je n'avois eté prevenu que c'etoit lui, j'aurois eu de la peine à le reconnoitre sous son deguisement, tant il etoit different de son habit ordinaire. C'etoit une espece de Cape semblable à celle que les Professeurs en Droit portent en Espagne. Il fut ce jour là peu de tems chez le Comte... & nous le vimes ressortir environ une demiheure aprés. Dés qu'il fut parti, nous sortimes aussi de l'endroit obscur où nous etions, & aiant voulu descendre l'Escalier on nous cria de faire place. J'apperceus au haut de l'Escalier une Dame qui vouloit descendre, & mon Gascon me dit que c'etoit la Maitresse du Roi. Je me colai contre la muraille pour lui laisser le passage libre. Elle avoit le visage couvert d'un long voile qui m'empescha de la voir, mais venant à passer auprés de moi, je sentis qu'elle me pinçoit & qu'elle s'approchoit de mon oreille, comme si elle eut voulu me dire quelque chose; & en effet, j'entendis qu'elle me dit ces mots en Italien, *Seigneur Comte, ce n'est*

pas

pas ici le lieu où je veux vous voir. Comme elle descendoit fort viste, je ne pus repartir, & je demeurai avec tout l'etonnement qu'on juge bien que cette avanture devoit me donner.

Je ne doutai pas que cette femme ne voulut avoir une intrigue avec moi, & je sentis ma vanité bien flattée, de voir qu'une Dame aimée d'un Roi, m'avoit fait de pareilles avances. Je ne m'appliquai donc plus qu'à trouver les moiens de la voir, & de sçavoir qui elle etoit. Je crus que personne ne pourroit mieux m'en instruire que ma Napolitaine, puisqu'elle m'en avoit parlé quand elle s'etoit plainte que le Duc de Guise etoit le rival du Roi.

J'allai chez elle le plutot que je pus, & l'aiant mise sur les amours du Roi, je lui demandai qui etoit celle de ses Maitresses que le Duc de Guise aimoit. Elle sourit à cette question, & elle me demanda pour quelle raison je la lui faisois. Je lui repondis que c'etoit par une simple curiosité. Elle me demanda encore plusieurs fois si je n'avois point d'autre raison, & comme je lui faisois toujours la meme reponse; Vous n'etes pas sincere, me dit-elle, je sçai plus de vos nouvelles que vous ne pensez. Celle que vous avez tant d'envie de connoitre est ma meil-

leure

leure Amie. Je ſçai qu'elle vous aime & qu'elle vous a parlé ; mais ſi vous etes ſage vous la laiſſerez là, & d'ailleurs je ne croi pas que dans le tems que nous ſommes enſemble comme nous ſommes, vous vouluſſiez me faire l'infidelité d'embarquer une affaire avec une autre.

Je voulus nier d'abord que cette femme m'eut parlé, mais je vis que la Napolitaine etoit inſtruite, puis qu'elle me repeta juſqu'aux termes dont elle s'etoit ſervie. J'avoüai donc la verité, mais je promis de m'en tenir là, & de ne faire nulle perquiſition pour decouvrir qui etoit la Dame, ni pour avoir les moiens de la voir.

Le Duc de Guiſe m'en parla, & il me fit connoitre qu'il n'etoit pas moins inſtruit que la Napolitaine, mais au lieu de me detourner comme elle de m'attacher à cette femme, il m'y exhorta, & il me dit que je ne pouvois mieux faire que de ſuivre ſon exemple ; qu'il devoit bientôt retourner en France, & qu'il me laiſſeroit le Champ libre.

Je n'etois que trop diſpoſé à faire ce que le Duc vouloit que je fiſſe, & je ne pouvois m'oter de l'eſprit la gloire que je me figurois à avoir eté ainſi prevenu. Cependant voulant diſſimuler avec lui, je

pris

pris en riant tout ce qu'il me dit, & je ne lui temoignai aucune envie de connoitre cette femme. Je n'epargnai pourtant rien pour en venir à bout, mais soit que je n'osasse m'expliquer ouvertement, soit que ceux à qui je m'adressois ne fussent pas mieux instruits que moi, je fus encore long-tems sans sçavoir qui elle etoit. Le Duc de Guise auroit pu me l'apprendre si j'avois voulu l'interroger, mais je me defiois de lui, ne doutant point que dés qu'il me verroit amoureux de la Maitresse du Roi, il n'allat tout dire à la Napolitaine, avec laquelle je voulois garder des mesures.

Je restai donc dans mon ignorance, me faisant les plus belles idées du monde de cette nouvelle Maitresse, & me privant par ces idées chimeriques de la douceur réelle que j'aurois pu gouter chez la Napolitaine, que je commençois à trouver insupportable depuis que j'aimois sans savoir qui.

Je n'ai jamais mieux connu qu'en cette occasion, combien l'amour est une passion bizarre, car enfin quoique je n'eusse jamais vu cette femme, & que je ne m'en representasse qu'une image en l'air, j'en etois pourtant plus occupé que je ne l'avois eté d'aucune Maitresse. Il me semble même que

que ma paſſion etoit d'autant plus violente que j'avois une idée moins diſtincte de l'objet qui la cauſoit. Au lieu qu'en aimant une femme qu'on a vue, l'amour ſe regle ſur l'image qu'on en conſerve, c'etoit ici tout le contraire. Je reglois l'image de ma Maitreſſe ſur l'amour que j'avois pour elle, & c'eſt là ce qui me la faiſoit croire beaucoup plus charmante que ſi je l'euſſe vue.

Je connus alors par mon experience qu'il y a plus de vrai-ſemblance qu'on ne croit au caractere de ces Heros romaneſques qu'on nous repreſente courir le monde pour l'amour d'une Dame inviſible, car je n'etois guere different de ces merveilleux Paladins, & ma Dame inviſible m'occupoit uniquement.

L'avanture fut meme conduite de maniere à renouveller en ma perſonne tout le merveilleux du Roman, car je reçus des Lettres de la Dame, qui etoient tres tendres & tres-paſſionnées, par leſquelles elle me promettoit de ne me pas laiſſer longtems dans mon ignorance & dans mon inquietude, pourvu que je lui fuſſe fidelle, & que je ne parlaſſe jamais des avances qu'elle me faiſoit.

Je n'avois pas peu de peine à lui garder le ſecret, car toutes les fois que j'avois reçu de ſes Lettres, la Napolitaine m'en parloit,

&

& paroissoit toujours tres-instruite de ce qu'on m'avoit mandé. Je fus mené de la sorte pendant trois mois; au bout desquels je reçus un matin un billet, par lequel on me promettoit que ce meme jour la Dame se feroit connoitre à moi, & qu'elle se rendroit pour cela chez la Napolitaine.

Quelque chagrin que j'eusse qu'on eut choisi cette Maison pour le rendez-vous, j'avois une si furieuse envie de connoitre ma Maitresse, que passant pardessus toutes sortes de difficultez, je ne manquai point à m'y trouver à l'heure marquée. Là je reconnus que la Napolitaine & la Maitresse du Roi qui m'avoit parlé & qui m'avoit ecrit, etoient la meme personne, qui avoit voulu se donner ce divertissement, voiant la facilité avec laquelle je m'etois laissé surprendre par ses avances.

Je sçus donc que cette Dame aiant quitte Naples pour suivre le Duc de Guise en Espagne, avoit à peine paru à Madrid, que le Roi en etoit devenu amoureux; que le Duc de Guise qui n'avoit à cet egard aucune delicatesse, avoit aidé lui-meme à la faire voir au Roi, & qu'à la faveur du service qu'il avoit en cela rendu à sa Majesté, il avoit menagé l'affaire de sa delivrance, & etoit resté en possession d'etre le rival du

ctere, & combien de fois ai-je eu lieu de souhaiter d'en etre, car tout mon malheur a toujours eté d'aimer avec trop de constance & de tendresse. J'etois né pour un autre siecle que celui-ci, & j'aurois eté plus heureux & plus sage dans les tems où il y avoit encore de la bonne foi en amour.

La Napolitaine me parut si bien une Maitresse nouvelle, que j'oubliai jusqu'à son caractere, & que je me mis à lui faire l'amour comme si tout ce qui m'etoit arrivé à Naples eut eté un songe. Quand j'examine la cause de cet aveuglement, je ne puis l'attribuer qu'à ma vanité, car j'avoue qu'elle etoit flattée par la maniere dont cette Dame etoit revenue à moi. Si j'en eusse jugé raisonnablement, je n'aurois dû attribuer ce retour qu'à la meme legereté qui l'avoit autrefois fait changer pour moi, mais il etoit dit que je serois aveugle, & toujours dupe de cette femme.

Une autre cause encore de mon aveuglement, fut la grande oisiveté où je me trouvois à Madrid, & la difficulté d'y voir d'autres femmes. J'avois besoin d'occupation, & je craignois de me faire des affaires. Tout cela me livra à la personne dont je parle, & je ne pouvois en choisir une moins propre à me procurer le repos que j'envisageois. Il

est

eſt vrai qu'elle ſçut occuper mon oiſiveté, mais ce ne fut que par le grand nombre d'affaires qu'elle me fit.

A peine le Duc de Guiſe fut parti, qu'elle s'aviſa de le regretter, & de dire qu'elle vouloit le ſuivre en France. Tant que cette fantaiſie lui dura, je n'en reçus que des chagrins, & elle diſoit que j'etois cauſe de ce que ce Prince avoit pu ſe reſoudre à la quitter, & de ce qu'elle-meme avoit conſenti à ſon depart.

Quand je vis qu'elle s'aviſoit de me faire ces incartades, je m'aviſai auſſi de lui en faire de mon coté. Je lui reprochai l'intrigue qu'elle avoit avec le Roi, & je lui dis que ma delicateſſe ne pouvoit s'accommoder de ce partage, c'eſt à dire, que nous ne fimes plus que nous quereller, & cela dura plus de trois ſemaines. Enfin elle redevint de meilleure humeur, & elle ne me parla plus du Duc de Guiſe. Je lui fis auſſi quartier ſur le Roi d'Eſpagne, & nous fumes bons amis.

Mais cette paix ne dura gueres. Je la trouvai un ſoir comme une furie, & lui aiant demandé la cauſe de ſa colere, elle me temoigna une jalouſie extreme contre une de ſes rivales, car, comme je l'ai dit, le Roi d'Eſpagne avoit encore d'autres Maitreſſes qu'elle.

Je fus d'autant plus surpris de la voir dans cet emportement, que je l'avois jusque-là toujours trouvée tres-patiente sur les autres femmes que le Roi aimoit. Je lui demandai quelle mouche l'avoit piquée, & elle me dit qu'elle n'avoit aucun nouveau sujet de haïr cette rivale, mais qu'elle avoit fait des reflexions qui l'avoient persuadée qu'il lui etoit honteux de n'etre pas aimée seule.

Quoi que cette delicatesse me parut venir bien tard, je voulus pourtant m'en servir pour lui persuader de ne plus avoir d'intrigue avec le Roi. Je lui representai qu'elle avoit assez de bien pour n'avoir pas cette complaisance pour un Prince qu'elle n'aimoit pas, & qui ne devoit lui plaire que par la pension qu'il lui faisoit.

Elle ne s'accommoda point du tout de ce conseil, & elle me dit au contraire qu'elle vouloit se servir plus que jamais du pouvoir qu'elle avoit auprés du Roi pour le degouter de toutes ses autres Maitresses, & demeurer seule en possession de son cœur.

Je lui representai encore que rien ne lui etoit plus impossible que de fixer ce Prince, qui tous les jours ajoutoit une Maitresse nouvelle à celles qu'il avoit deja. Elle persista à me soutenir qu'elle en viendroit à bout, & qu'il falloit meme que je l'aidasse,

par-

parceque perſonne ne le pouvoit mieux que moi.

Je voulus ſavoir comment je pouvois la ſervir à debuſquer ſes rivales. C'eſt, dit-elle, qu'il faut que vous faſſiez ſemblant d'etre amoureux de celle dont j'ai plus lieu de me plaindre. Le Roi ne manquera pas d'etre jaloux quand il ſaura que vous l'aimez. J'aurai ſoin de l'en inſtruire, & je tournerai ſi bien les choſes, que tout le chagrin du Roi ne tombera que ſur ma rivale.

Je lui dis qu'elle etoit folle, de vouloir m'engager à une choſe qui ſûrement me ſeroit bien plus funeſte qu'à celle qu'elle vouloit detruire. Elle me repondit en colere que ſi je ne le faiſois, elle avertiroit le Roi du commerce que nous avions enſemble, & que dés qu'elle lui en diroit un mot, je ſerois perdu.

Je trouvois toutes les propoſitions de cette femme ſi extravagantes & ſi folles, que j'eus peine à croire qu'elle parlat ſerieuſement, mais elle ſoutint toujours ce qu'elle avoit avancé, & je vis bien que cela n'etoit que trop ſerieux. Dans les extremitez dont j'etois menacé, j'aimai mieux prendre le parti de faire ſemblant d'aimer ſa rivale, parce que cela me paroiſſoit plus long, & que j'eſperai que ſa fantaiſie changeroit, au lieu

me trouvois de ne pouvoir repondre, comme j'aurois voulu, à des ſentimens auſſi nobles & auſſi vertueux que les ſiens. Ce diſcours lui fit plaiſir, & je vis bien qu'elle en eut pour moi plus d'eſtime & plus de confiance. Elle me dit que puiſque je voulois bien lui donner mes conſeils, elle ne les acceptoit qu'en cas qu'ils lui ſerviſſent à obliger le Roi d'Eſpagne à lui faire aſſez de bien pour m'epouſer ſans m'être à charge; car, ajouta-t-elle, je vois avouerai franchement que j'aurois beaucoup plus de gout pour vous que pour tout autre. J'aime la France, & je croirois mon bonheur extreme ſi je pouvois y paſſer ma vie avec vous.

Quelque charmé que je fuſſe de ces paroles, je ne laiſſai pas de lui dire toujours que je ne voiois guere d'apparence à notre mariage, & je lui repetai ſi ſouvent qu'il n'y falloit pas penſer, qu'elle s'en facha un peu contre moi. Ne croiez pas, me ditelle, que ſi j'inſiſte à vouloir vous epouſer, ce ſoit manque de trouver d'autres partis, car je vous dirai qu'il y en a un qui ſe preſente, dont toute autre que moi ſeroit eblouïe. Elle me conta alors que le fils du Duc d.... etoit fort amoureux d'elle, & que ſi elle eut voulu y donner les mains il l'auroit deja enlevée, mais qu'elle s'etoit toujours oppoſée

posée à ses desseins, de peur de lui faire des affaires avec le Roi.

Je me trouvai alors fort embarassé, & je connus bien que je l'aimois veritablement par le chagrin que me donna l'amour dont elle me parloit, mais enfin voiant que je ne la pouvois epouser, j'eus assez de force pour lui dire qu'elle ne devoit pas negliger ce parti, qu'il falloit qu'elle menageat le fils du Duc d..... & que je l'aiderois à lui faciliter les moiens de devenir sa femme.

Ce fut là à peu prés que se termina la conversation de cette premiere visite. La Napolitaine me demanda fort où j'en etois, & je lui repondis qu'il n'y avoit rien à faire, & que cette fille etoit incapable d'aucun attachement. Cela ne fit qu'augmenter le desir qu'elle avoit de la perdre, & dez la premiere fois qu'elle vit le Roi, elle lui dit que cette fille si fiere pour lui avoit une intrigue avec moi, & que je m'etois vanté de ses bonnes graces.

Le Roi qui l'estimoit, lui dit tout ce que la Napolitaine lui avoit appris, & cette pauvre fille croiant qu'il etoit vrai que je m'etois vanté, comme on disoit, d'etre bien avec elle, jura au Roi que cela etoit faux & elle lui demanda vengeance de cette calomnie.

Elle ne ſe contenta pas de ce que le Roi lui promit, elle ſuſcita auſſi contre moi le fils du Duc d..... qui lui donna ſa parole qu'il me feroit dedire, ou qu'il m'oteroit la vie. Je n'avois garde de me defier du tour qu'on me jouoit, & je n'etois rempli que d'eſtime & d'admiration pour cette fille pendant qu'elle juroit ma perte.

J'etois donc fort en repos quand un ſoir me retirant chez moi, je fus attaqué par ſix hommes robuſtes, qui me prenant par les jambes me firent tomber, & m'aiant oté par là le moien de mettre l'epée à la main & de me defendre, me lierent & me conduiſirent dans une maiſon où la premiere perſonne que je vis fut Eleonor.

Elle vint à moi avec un viſage furieux & elle me dit qu'il falloit que je lui rendiſſe l'honneur que je lui avois oté, ou que je m'attendiſſe à etre haché en mille pieces. Le fils du Prince d.... etoit avec elle, qui me mettant le poignard ſous la gorge, ſembloit ne vouloir pas meme attendre que je parlaſſe, & crioit qu'il falloit me tuer.

Tout ce que je pus faire dans le peril où je me voiois, fut de regarder Eleonor avec des yeux qui imploroient ſon ſecours, car je n'eus pas la force de prononcer un mot. Je ne ſçai ſi mes regards lui firent compaſ-

ſion,

ſion, mais retenant le bras de celui qui faiſoit mine de me vouloir couper la gorge; parle donc, malheureux, me dit-elle. Par où ai-je merité les calomnies que tu as repandues contre moi?

La parole me revint à ce diſcours, & jugeant bien qu'il falloit qu'on lui eut fait entendre ce qui n'etoit pas; je commençai à craindre un peu moins, & continuant à la regarder tendrement; Moi, Madame, lui dis-je, j'aurois dit de vous des choſes injurieuſes? Vous ne pouvez pas le croire, & je ne ſuis coupable que parceque je vous eſtime peutetre trop, & que j'ai pris trop de plaiſir à publier les louanges que vous meritez.

Je prononçai ces paroles d'un air ſi plein de bonne foi, que je vis bien qu'Eleonor commençoit à revenir des preventions qu'on lui avoit données. J'oubliai que j'etois en preſence d'un homme qui la vouloit epouſer, & je continuai à lui parler avec tant de paſſion, qu'en me juſtifiant dans l'eſprit de la fille, je commençai à me rendre coupable en celui de ſon Amant. Il jugea bien qu'il falloit que je l'aimaſſe pour lui parler comme je faiſois, & c'eſt pour celà que m'interrompant, il continuoit toujours à dire qu'il falloit m'oter la vie.

Eleo-

Eleonor lui repondit qu'il etoit bon de m'entendre, & aussitot elle m'apprit ce que la Napolitaine avoit dit au Roi. Je protestai que c'etoit une invention de sa malignité & de sa jalousie, & Eleonor paroissant tout à fait desabusée, me demanda si je ne voudrois pas bien soutenir devant le Roi ce que je disois. Je m'offris à le soutenir, non seulement en presence du Roi, mais aussi devant tout l'Univers, & je ne pus m'empecher d'accompagner mes protestations de termes tendres & passionnez, lui repetant que je l'adorois, que je n'aimois qu'elle, & que je la priois de prendre ma vie si ma mort lui etoit agreable.

Tout cela me rendoit suspect au fils du Duc d.... qui regardant Eleonor avec depit; Hé quoi donc, Madame, lui dit-il, souffrez-vous qu'on vous parle de la sorte, & n'avez vous fait conduire ici cet homme que pour me donner le chagrin d'apprendre qu'il est mon rival? Hé, ne voiez-vous pas bien, reprit-elle, qu'il ne sçait ce qu'il dit, que la crainte de la mort lui a troublé la cervelle, & qu'il ne me parle avec tant de passion, que pour obtenir la vie qu'il craint qu'on ne lui ote?

Bien loin de voir à ce discours que j'avois fait une faute tres imprudente en temoi-

gnant

gnant mon amour en presence d'un rival qui pouvoit m'oter la vie, & qui me tenoit toujours le poignard sous la gorge, je ne fis attention qu'à l'injure qu'on me faisoit en m'accusant de craindre la mort. J'oubliai donc entierement le danger où j'etois pour ne temoigner que ma passion. Non, repris-je, ce n'est point la mort que je crains, je sçai ce que je dis, & si vous voulez, dis-je en parlant à mon rival, me faire delier, nous verrons qui de vous ou de moi a le plus à craindre.

A ces paroles, cet homme qui n'etoit pas brave, se rapprocha de moi pour m'enfoncer son poignard dans la gorge, & je n'en evitai le coup que parce qu'Eleonor lui retint le bras, & se mit entre lui & moi. L'Espagnol voiant que sa Maitresse prenoit ma defense, sortit en la menaçant, & emmena ceux qui m'avoient arreté. Elle fit ce qu'elle put pour le retenir, mais inutilement, & elle resta seule avec moi, me deliant elle-meme, & me blamant fort d'avoir si mal à propos temoigné que je l'aimois.

Je la consolai comme je pus, & je lui dis qu'il ne m'arriveroit jamais de parler de la sorte, mais qu'elle ne devoit attribuer mon imprudence qu'au chagrin dont j'avois eté saisi en voiant qu'elle m'avoit accusé de

mal

mal parler d'elle. Je lui promis de desabu:
le Roi quand elle voudroit, & de la vang
de la Napolitaine. Elle me dit que ce n
toit plus dequoi il s'agissoit, & que je
devois penser qu'à lui donner les moiens
persuader à mon rival, que tout ce que j
vois dit ne venoit que de ce que j'avois e
peu maitre de moi dans le danger dont
m'etois vu menacé.

Je l'assurai que je ferois tout ce qu'e
voudroit pour cela, & elle me dit qu'il f
loit que je commençasse par ne la plus vc
Quelque rigoureux que fut cet ordre,
m'y soumis, l'assurant que je tiendrois r
parole, à quelque prix que ce fut, &
peril meme de ma vie. Cependant le fils
Duc d ..... sortit de si mauvaise humeu
& si irrité de ce qu'elle l'avoit empeché
me tuer, qu'il alla publier par tout qu'e
m'aimoit, & qu'il avoit eté convaincu
tout ce qu'on disoit que je m'etois vanté d
voir obtenu d'elle.

Le Roi en entendit parler, & il ne dc
ta plus aprés ce temoignage, de tout
que la Napolitaine avoit voulu lui pers
der de la mauvaise conduite de cette fi
Ainsi elle se vit decriée par tout, & je
trouvai la cause innocente du tort que c
te medisance lui faisoit. J'en eus un chag
m

mortel, & malgré ma promesse que je lui avois faite de ne la plus voir, je cherchai à lui parler pour m'offrir à tout ce qu'elle voudroit m'ordonner, ou pour la vanger de ses ennemis, ou pour lui faire recouvrer sa reputation, mais d'autres que moi prirent soin de l'un & de l'autre.

Le Roi croiant avoir lieu d'etre persuadé que cette fille avoit de l'inclination pour moi, espera que puis qu'elle n'avoit pu me resister, car c'est ce qu'il pensoit, elle pourroit enfin se resoudre à avoir la meme complaisance pour lui. C'est ainsi qu'à l'egard des cœurs qui ont peu de delicatesse, l'amour se nourrit par ce qui devroit le detruire. Il redoubla donc ses soins & ses empressemens pour elle avec tant d'eclat & d'assiduité, qu'on crut qu'il avoit oublié ses autres Maitresses.

Je ne sçai si elle se laissa gagner, mais le Roi la maria quinze jours ou trois semaines aprés à un Seigneur Espagnol, auquel il donna, dés qu'ils furent mariez, le Gouvernement de M...... retenant sa femme à Madrid.

J'etois alors brouillé avec la Napolitaine, & j'avois juré de ne la voir de ma vie, aprés le danger où elle m'avoit exposé : mais elle fit tant de choses pour me faire re-

venir,

venir, que je ſuccombai encore par les memes raiſons qui m'avoient deja rappellé une fois auprés d'elle, je veux dire, par l'oiſiveté où je me trouvois, & la difficulté de voir d'autres femmes.

Comme le Roi l'avoit fort negligée, je la trouvai reſolue de ne voir jamais ce Prince, de refuſer ſa penſion & de retourner à Naples. Je m'oppoſai à ce dernier deſſein, parceque je ne pouvois quitter Madrid, & que je craignois, quand elle ſeroit partie, de manquer d'amuſement, car j'etois alors perſuadé qu'il m'etoit impoſſible de vivre ſans quelque intrigue, tant c'eſt un malheur deplorable à un honnete homme d'avoir contracté ces maudites habitudes juſqu'au point de ne pouvoir plus s'en paſſer. Ce fut là l'unique ſource de tous mes maux, que j'ai deplorée mille fois, & que je conſeillerai toujours d'eviter à quiconque voudra vivre heureuſement.

Elle conſentit de ne point retourner à Naples, mais je ne fus pas long-tems à me repentir de m'etre oppoſé à ſon depart. Elle reprit ſes jalouſies pour la Catalane, & elle ne balança point à me dire qu'elle vouloit que je l'aidaſſe à perdre cette femme. J'eus beau lui repreſenter l'injuſtice & les dangers d'un tel deſſein. Plus je voulus l'en de-

detourner, plus elle s'y opiniatra. Je rompis encore avec elle, ne pouvant avoir la complaisance qu'elle exigeoit, & elle, ne voulant point de moi sans cette complaisance.

Quand j'eus cessé de la voir, elle trouva le moien d'engager le fils du Duc d...... qui etoit ce rival qui m'avoit voulu tuer, & qui avoit aimé Eleonor. L'amour de cet homme s'etoit changé en haine dés le moment que sa Maitresse l'avoit empeché de me tuer dans l'avanture dont j'ai parlé. Cette haine s'etoit fortifiée par le mariage de cette fille, & par l'attachement que le Roi continuoit à avoir pour elle. Il se trouva donc tres disposé à seconder la vangeance de la Napolitaine, lors qu'il fut assez bien avec elle pour s'en croire aimé.

Comme ils avoient l'un & l'autre l'ame basse & cruelle, ils ne resolurent pas moins que de la faire poignarder. Je fus averti de leur dessein par un domestique de la Napolitaine, qui avoit autrefois eté le confident de l'intrigue que j'avois eue avec elle, & qui avoit toûjours continué à etre dans mes interets, & à m'avertir de ce que faisoit sa Maitresse.

Etant instruit par cet homme des mesures qu'ils prenoient pour executer leur de-

teſtable deſſein, je crus que je devois m'y oppoſer, non ſeulement parceque j'etois moi-meme redevable de la vie à celle qu'ils vouloient faire perir, mais auſſi parceque j'avois conſervé une veritable paſſion pour cette genereuſe perſonne, & que d'ailleurs je me trouvois aſſez genereux moi-meme pour prendre le parti des gens malheureux & opprimez, ſans autre intereſt que d'avoir la gloire d'empecher la violence.

La premiere demarche je que fis, fut d'avertir Eleonor des deſſeins qu'on tramoit contre elle, & de lui dire qu'elle ne devoit point differer d'en inſtruire le Roi. Elle le fit, mais aiant dit à ce Prince que c'etoit par moi qu'elle avoit ſçu qu'on en vouloit à ſa vie, il alla ſe mettre dans l'eſprit que j'avois continué à la voir, & à etre bien avec elle. Cela lui donna de la jalouſie, & ſa jalouſie lui fit croire que je n'avois donné cet avis que pour me rendre neceſſaire, & c'eſt ce qui fut cauſe qu'il le negligea. Cependant il en dit un mot au pere de celui qui avoit conſpiré avec la Napolitaine, & ce pere dit à ſon fils que j'avois fait avertir le Roi du deſſein qu'il meditoit. Le fils aſſura ſon pere que cet avis etoit ſans nul fondement, & un pur effet de mon imagination, & il perſuada d'autant plus aiſement

nent ce qu'il disoit, qu'on ne voioit guere l'apparence qu'un homme comme lui eut la acheté de faire assassiner une femme.

Ainsi mon zele n'eut point alors d'autre effet que de me rendre suspect, & à ceux à qui j'avois donné cet avis, & à ceux qui avoient tramé l'horrible complot que je voulois renverser. Les premiers me regarderent comme un calomniateur, & les autres conçurent le dessein de me faire perir, pour mieux se defaire ensuite de la pauvre Catalane. Ce fut elle qui m'avertit que le Roi devoit me faire arreter, & je me cachai si bien, que j'evitai, & ceux qui avoient ordre de me prendre, & ceux qui me cherchoient pour m'oter la vie.

Je devois alors ne penser qu'à me sauver, & c'est le parti que j'aurois pris, si je n'avois eté persuadé que j'etois seul capable d'empecher qu'on n'executat le dessein dont j'avois donné l'avis, & des circonstances duquel j'etois trop instruit pour n'en pas craindre les suites. Ainsi le desir de sauver la vie à une personne que j'aimois, quoi que je ne la visse plus, eut plus de pouvoir sur moi que le soin de ma propre vie. Je restai donc à Madrid, mais je fis courir le bruit que je m'etois sauvé, & alors la Napolitaine & son Amant me croiant bien loin, ne

pen-

penſerent plus qu'à executer ce qu'ils avoient projetté pour perdre leur ennemie.

Il eſt etrange qu'ils s'opiniatraſſent à une entrepriſe qui avoit eté eventée par l'avis que j'avois donné, & dont aprés cet avis ils ne pouvoient eviter d'etre ſoupçonnez, ſi elle s'executoit, mais ils n'en voulurent point démordre, & fermant les yeux à leur propre peril, ils n'eurent d'attention qu'à leur vangeance.

Cependant j'etois fort embaraſſé pour trouver les moiens de detourner le coup qu'ils meditoient. N'aiant plus la liberté de paroitre ni d'agir, & ne pouvant plus avoir de nouvelles du domeſtique qui m'avoit donné les premiers avis, je m'aviſai de me deguiſer en Eſclave Algerien. Je me barbouillai le viſage, & je m'appliquai une groſſe barbe poſtiche qui me rendit tout à fait meconnoiſſable, & en cet etat j'allai chez la Catalane, à qui je me decouvris, lui diſant que je n'avois pû l'abandonner dans le peril dont elle etoit menacée; que je la conjurois de ne point ſortir ſans eſcorte, & de ſouffrir que je me tinſſe caché chez elle, parceque j'etois perſuadé qu'on en vouloit à ſa vie, & qu'au moins je voulois, ou la ſauver de ſes aſſaſſins, ou perir avec elle.

Elle ne douta point, en me voiant faire

une

une pareille demarche, que le peril ne fut effectif, & elle commença à le craindre si bien, que pour avoir un pretexte a ne plus sortir, elle fit semblant d'etre malade. Elle souffrit que je restasse chez elle, & elle dit à tous ses domestiques que j'etois un Esclave qui lui avois apporté des nouvelles de son mari. Je fus prés de huit jours caché chez elle, & enfin le moment que nous apprehendions arriva.

Des gens armez vinrent sur le soir faire insulte à quelques-uns de ses domestiques, qu'ils poursuivirent jusques dans sa maison, & en aiant tué quelques-uns, ils se rendirent maitres de la porte, & le furent bientot de tout le logis. La premiere chose qu'ils firent, fut de vouloir entrer dans la chambre où la Dame etoit couchée, & ils ne trouverent que moi qui leur en disputai l'entrée. Je fis assez de resistance pour donner à ceux de ses domestiques qui avoient evité leur violence, le courage de se joindre à moi, & là nous fimes une espece de combat fort sanglant, où aiant d'abord tué deux de ces malheureux, les autres prirent la fuite. Nous les poursuivimes jusques dans la rue, où je trouvai le fils du Duc d..... qui les attendoit, & qui etoit le chef de cette belle expedition. J'avoue qu'à cette vue je ne fus pas

maitre de moi, & que voiant ce malheureux je me jettai sur lui, & lui donnai un coup de sabre qui l'etendit mort sur le carreau.

Le Guet qui etoit accouru au bruit, arriva en ce moment, & je me vis arreté & conduit en prison avec un des domestiques de la Catalane. Nous fumes interrogez presque sur le champ, & j'eus le bonheur de n'etre point reconnu. Toutes les depositions allerent à ma justification, & quelque bruit que fit le Duc, pere de celui que j'avois tué, il fut obligé de consentir à mon elargissement, & on lui conseilla meme de ne pas poursuivre une affaire qui ne faisoit point d'honneur à la memoire de son fils, parce qu'on se souvint alors des avis que j'avois donnez, & j'eus la consolation d'entendre dire à tout le monde, qu'on avoit eu tort de le negliger, & qu'on regretoit fort la violence qui m'avoit, à ce qu'on croioit, obligé de prendre la fuite.

La Napolitaine qui etoit impliquée dans cette affaire, disparut dés qu'elle eut appris la mort de son Amant, & je ne doutai pas qu'elle n'eut pris le chemin de Naples.

On ne parla plus que du courage de l'Esclave Algerien, & il ne fut non plus fait mention de moi que si j'avois eté en France où tout le monde me croioit, tant j'etois

j'etois bien deguisé. Eleonor seule sçavoit qui j'etois, & on ne peut dire quelle reconnoissance elle eut du service que je lui avois rendu. Elle m'obligea de prendre une Cassette où elle avoit mis tout ce qu'elle avoit d'or & de pierreries, & ne se contentant pas de ce present, elle me dit qu'elle vouloit apprendre au Roi que c'etoit moi qui lui avoit sauvé la vie, & engager ce Prince à la reconnoissance qui m'etoit due. Je lui dis qu'elle se gardat bien de le faire, que ce seroit me perdre en voulant me rendre service, & que ce Prince ne manqueroit pas d'avoir une extreme jalousie quand il apprendroit ce que j'avois fait pour elle. Elle me crut, mais voiant que je parlois de retourner en France, elle me conjura fort de n'en rien faire. Elle representa que le danger etoit passé, & que je pouvois sans aucun peril, quitter le deguisement sous lequel je m'etois caché. Je lui repondis que je ne partirois point, mais que la grace que je lui demandois, c'etoit de me permettre, en reparoissant aux yeux de tout le monde sous mon nom & sous mon habit ordinaire, de reprendre quelquefois celui de l'Esclave Algerien pour aller la voir. Je vis bien qu'en lui faisant cette proposition, je n'avois fait que la prevenir, & que la reconnoissance lui avoit

donné pour moi aſſez d'attachement pour ſouhaitter que ce deguiſement nous ſervit à nous voir avec plus de commodité.

Je reſtai donc à Madrid y faiſant le perſonnage de deux hommes differens, & c'eſt ce qui m'expoſa à de nouvelles avantures.

Fin du Troiſieme Livre.



LIVRE QUATRIEME.

ON a deja pu connoitre plus d'une fois, en lisant le recit sincere que je fais ici des avantures de ma vie, qu'il arrive tous les jours aux hommes des choses aussi singulieres que celles que les faiseurs de Romans ont inventées, mais on ne trouvera cette verité nulle part plus sensible qu'en ce qui m'arriva à Madrid pendant que j'y fis les deux personnages dont j'ai parlé, & j'ai lieu de craindre que tout ce que je vais rapporter ne passe pour une agreable invention; mais dans le parti que j'ai pris de ne rien dire que de vrai, je dois rendre compte avec une egale sincerité, & des choses qui paroissent incroiables, & de celles que l'on peut croire aisement, & je demande à ceux qui liront ces Memoires, de n'ajouter pas moins de foi aux unes qu'aux autres. Les avantures de ma vie ont eté differentes selon l'age & le tems où elles me sont arrivées, & on s'appercevra, je croi, de cette difference à mesure qu'on lira ces Memoires.

Etant resolu, ou plutot obligé de rester à Madrid, parce que les interets de Monsieur le Prince m'y retenoient encore, je

parus dés que l'affaire de l'assassinat du fils du Duc d..... eut eté terminée, & que la persuasion où l'on etoit qu'un esclave Algerien l'avoit tué, m'eut entierement assuré qu'aucun soupçon ne tomboit sur moi.

Je revis Dom Louis de Haro, & j'eus aussi audience du Roi, à qui je fis entendre que j'avois eté obligé de m'eloigner pour eviter le danger dont on m'avoit dit que j'etois menacé à l'occasion des avis que j'avois donnez. Le Roi me traita fort bien, & faisant semblant de s'interesser à ma conduite, il me dit qu'il me conseilloit de ne plus voir Eleonor, puis que c'etoit elle qui avoit eté l'occasion du malheur qui avoit pensé m'arriver. Aussi bien, ajouta ce Prince, n'y a-t'il rien à gagner dans le commerce d'une femme dont le mari, quoi qu'eloigné, est fort jaloux.

Je sçavois mieux que personne le motif qui obligeoit ce Prince de me donner ces salutaires avis, & comme j'etois assuré de voir sous l'habit de l'Esclave Algerien, la personne dont il vouloit que j'evitasse le commerce, je lui promis que je ne la reverrois jamais. Je paroissois tout le jour sous l'habit à la Françoise, & je reprenois quelquefois sur le soir celui de l'Esclave quand je voulois voir Eleonor. Cela dura quelque

tems,

tems, mais enfin le Roi eut de la jalousie de cet Esclave, & il dit à Eleonor qu'il etoit etonné qu'il restat si longtems à Madrid aprés avoir eu la liberté, car ce fut la premiere recompense qu'on me donna quand sous ce deguisement j'eus fait l'action dont j'ai parlé.

Eleonor dit au Roi que l'Esclave restoit à Madrid pour faire quelque petit commerce, emploiant à cet usage le peu d'argent que la reconnoissance l'avoit engagée à lui donner. Le Roi qui vouloit se defaire d'un homme qui lui devenoit suspect, dit qu'il falloit encore lui donner deux mille ducats, & qu'il les lui envoieroit afin qu'on les donnat à cet Esclave, & qu'on l'obligeat de partir. Eleonor me rendit compte de cette conversation, & elle me donna deux mille ducats, me priant, & de ne la plus voir, & de ne plus reprendre l'habit de l'Esclave. Je lui promis ce qu'elle voulut, & elle fit entendre au Roi que l'Esclave etoit parti.

J'avouë que je me vis privé avec une douleur bien sensible de la liberté de voir cette femme. Elle en fut aussi affligée que moi, mais comme aprés tout je restois à Madrid, nous nous consolames un peu par l'esperance de retrouver peut-etre l'occasion de nous voir, car elle me fit promettre que tant que

le Roi le lui defendroit, je la menagerois assez pour ne lui pas donner de chagrin, en cherchant à lui parler & à retourner chez elle.

Cela me remit dans l'oisiveté, qui avoit deja eté la cause des engagemens que j'avois eus en Espagne, & qui fut encore la source de ceux où je m'embarquai. J'avois fait connoissance avec un Espagnol, que j'appellerai Dom Antonio Manrique, & dont je cacherai la qualité, pour ne faire injure à personne, dans des Memoires où je ne me propose que l'utilité publique par les instructions qu'ils renferment.

Cet homme avoit une femme que j'appellerai aussi Donna Isabella pour la mieux deguiser. Comme Manrique trouvoit bon que je visse sa femme, j'avois souvent des conversations avec elle, mais il etoit rare que je les eusse tete à tete, & nous avions toujours pour temoins, ou le mari, ou les domestiques. Entre plusieurs choses generales que cette femme me dit, elle me parla souvent de l'Esclave Algerien, qu'elle me dit qu'elle avoit veu une fois, & à qui elle avoit trouvé, à ce qu'elle disoit, une mine & un air qui marquoient, aussi bien que la belle action qu'il avoit faite, qu'il etoit autre chose que ce qu'il paroissoit.

Je jugeai à ce diſcours que cette femme ſçavoit que cet Eſclave & moi etions la meme perſonne, & pour mieux m'en eclaircir, je repondis que je l'avois fort connu pendant le ſejour qu'il avoit fait à Madrid. Quoi, dit cette femme, il eſt parti? Elle prononça ces paroles avec chagrin, & dans la penſée où j'etois qu'elle ſçavoit que cet Eſclave n'etoit autre que moi, je crus que ſon chagrin etoit diſſimulé. Je lui repondis qu'il etoit vrai que l'Eſclave etoit parti, & qu'il ne paroitroit plus jamais en Eſpagne. Elle temoigna qu'elle en etoit tres-affligée, & qu'elle auroit eu une vraie curioſité d'entretenir un homme ſi extraordinaire.

Je ne ſavois que penſer du chagrin qu'elle temoignoit, mais toujours perſuadé qu'elle ne paroiſſoit affligée du depart de l'Eſclave, que pour me marquer que je devois prendre pour moi le deſir qu'elle avoit eu de le voir, je crus qu'elle vouloit que nous euſſions une intrigue enſemble, & cette opinion me rendit fort amoureux d'elle.

Cependant je me trompois; elle n'avoit aucun ſoupçon que je fuſſe cet Eſclave. C'etoit pour lui ſeul qu'elle avoit tant d'empreſſement, & je le reconnus dans la ſuite. Je lui dis en la quittant que je lui etois obligé des bontez qu'elle avoit pour cet Eſclave,

à moi, il me feroit couper la gorge. Je lui repondis que j'etois moins coupable qu'il ne croioit, que je n'avois rien dit à sa femme qui eut l'air ni de violence, ni de seduction; que c'etoit de simples honnetetez telles que les François avoient coutume d'en dire à toutes les femmes, & que pour lui marquer que je n'avois point eu d'intentions criminelles, je lui promettois de ne revenir jamais chez lui. Manrique parut s'appaiser à ces paroles, & il me laissa sortir.

J'etois outré contre le procedé de cette femme, & je me repentis terriblement de la declaration que je lui avois faite, bien resolu de m'observer davantage, & de n'en plus hazarder de pareilles en un païs aussi sujet aux incidens que l'Espagne. Cependant quelque colere que j'eusse contre Dona Isabella, il me sembla que je n'en avois que plus de passion pour elle. Elle m'avoit paru ce jour-là plus belle que les autres jours, & je sentis bien que l'amour s'irrite presque toujours par les difficultez.

Je ne voiois gueres d'apparence à gagner l'esprit d'une femme qui en avoit si mal usé, quand le Marchand chez qui je l'avois adressée pour apprendre des nouvelles de l'Esclave, vint me chercher pour me dire qu'on etoit venu le demander, & que selon mes

ordres

ordres il avoit remis au lendemain la perſonne qui etoit venue. Je ne pouvois douter que ce ne fut de la part d'Iſabella qu'on etoit venu, & j'allai le lendemain chez le Marchand, où je fus tout le jour aprés avoir repris l'habit & la barbe de l'Eſclave, en attendant l'heure où l'on devoit revenir.

Une Duegne revint effectivement ſur le ſoir, & aiant demandé au Marchand ſi l'Eſclave etoit au logis, le Marchand vint m'avertir, & cette Duegne me dit que ſi je voulois la ſuivre elle me feroit voir une perſonne qui avoit une extreme paſſion de me parler. Je lui dis que j'etois pret d'aller où elle voudroit, & ſans me repondre, elle me fit ſigne de la ſuivre.

Elle me mena par pluſieurs rues ecartées, & nous nous arretames devant une maiſon où il y avoit un balcon aſſez bas, d'où aprés que la Duegne eut touſſé deux ou trois fois, on jetta une echelle de corde. La Duegne me dit que je n'avois qu'à monter, & j'obeis avec precipitation, tant j'avois d'impatience de ſavoir ſi je trouverois Iſabella. C'etoit elle-meme, qui aprés m'avoir aidé à monter ſur le balcon, me fit entrer dans une chambre où l'on avoit placé un flambeau aſſez eloigné pour ne l'eclairer qu'à demi; mais qui donnoit aſſez de lumiere

pour me faire reconnoitre que c'etoit Donna Isabella avec qui je me trouvois.

Elle me dit que quoiqu'elle ne m'eut vu qu'une fois en passant, elle avoit eté touchée de ma bonne mine, & que la belle action que j'avois faite l'avoit determinée à se confier à moi. Je ne pouvois m'oter de l'esprit que cette femme me reconnoissoit. Cependant pour en etre eclairci davantage, je deguisai ma voix comme j'avois toujours fait quand j'avois paru sous l'habit de l'Esclave, & je lui repondis que quelque obligation que je lui eusse de la demarche qu'elle faisoit, je ne pouvois lui dissimuler que j'avois appris le procedé qu'elle avoit eu pour un de mes Amis, nommant mon nom, à qui elle avoit fait faire une avanie bien cruelle, quoi qu'il ne fut coupable que d'avoir voulu l'aimer.

Quoi, reprit-elle, cet homme est-il donc tant de vos amis, & vous a-t'il raconté cela ? Oui, lui dis-je, Madame, & j'avoue que cela m'a un peu fait perdre la bonne opinion que j'aurois eue de vous. Hé quoi, dit-elle encore; me connoissez-vous, & m'avez-vous vue ? Oui, lui dis-je, mon Ami vous a montrée à moi un jour que je vous vis sortir de l'Eglise d...... Hé, où etiez-vous, dit-elle, je ne vous vis point ? Vous

pas-

passâtes, lui dis-je, avec tant de precipitation, que vous ne regardates point ceux qui vous examinoient. Mais, reprit-elle, on m'avoit dit que vous ne paroissiez plus, & que vous etiez parti. Il est vrai repris-je, que je me cache, & que tout le monde me croit parti, mais ce jour-là je ne pus resister à l'envie que j'avois de connoitre une femme que mon Ami me faisoit d'un si etrange caractere. Hé bien, repondit-elle, m'avez-vous trouvée si digne de mepris? Je vous ai trouvée, lui dis-je, aussi belle que vous etes, & j'ai eté faché qu'une si aimable personne fut si mechante. Mon Dieu, dit-elle, ne croiez point que je sois mechante. Vous voiez comme je me fie à vous, & je serois perdue si vous alliez dire à votre ami ce que je fais en votre faveur. Ne craignez point, lui dis-je, Madame, que je lui en apprenne jamais rien, mais au moins daignez m'expliquer pourquoi vous en avez si mal usé avec lui. C'est vous, reprit-elle, qui en etes cause, car depuis que je vous ai veu, tout autre homme m'a eté insupportable, & j'ai maltraité votre ami, parceque je ne me suis point senti d'inclination pour lui, & que j'ai eté bien aise de donner à mon mari bonne opinion de ma vertu & de ma conduite. Quoi, Madame, repar-
tis-

tis-je, mon Ami vous paroit donc bien haïssable ! Oui, me dit-elle, il a un caractere qui ne me revient point. Enfin, il ne faut point raisonner sur l'inclination, je le hais autant que je vous aime.

J'avoue que je fus interdit à ces paroles, & que rien ne me parut plus bizarre que de voir que la meme personne qui me trouvoit haïssable sous ma figure ordinaire, eut de la passion pour moi sous l'habit & la barbe d'un vilain Esclave. Mais tel est le caprice des femmes & celui de l'amour, & il ne faut point disputer des gouts. Je me trouvai si humilié de tout ce qu'on me disoit de moi, que je fus tenté de me decouvrir. Je resistai à cette tentation, mais je ne pus m'empecher de combattre un peu l'aversion que la Dame avoit pour moi quand je paroissois sous ma figure ordinaire, & je fus aussi jaloux du bonheur de l'Esclave, que si ce n'avoit pas eté moi-meme.

Cette vanité fut cause que je ne repondis pas comme j'aurois dû le faire aux empressemens d'Isabella, & elle s'apperçut bien que toute l'application de l'Esclave qui lui parloit, etoit de lui donner bonne opinion de son Ami. Elle en fut irritée, & elle me dit que je ne meritois pas l'honneur qu'elle me faisoit, puisque je paroissois plus tou-

ché

ché de mon Ami que d'elle. Je vis bien alors que j'avois fait une sottise, & je tachai de raccommoder ce que j'avois gaté ; mais elle me repondit qu'elle ne pouvoit plus se fier à moi, & que si je voulois qu'elle continuat à m'aimer & à me voir, il falloit que je lui promisse, non seulement de ne rien decouvrir jamais à mon Ami de la demarche qu'elle avoit faite pour moi, mais aussi de ne lui jamais parler à elle meme d'un homme qu'elle ne pouvoit aimer. Je lui fis l'une & l'autre promesse, mais elle me dit que pour s'assurer que je lui tiendrois parole, il falloit remettre notre entrevue à une autrefois, & que dans un jour j'aurois de ses nouvelles, & qu'elle verroit bien par la maniere dont j'en userois, si en effet je l'aimois plus que mon Ami. Quelque chose que je lui pusse dire, il en fallut passer par là. Elle m'obligea de me retirer, & etant descendu par la meme echelle, je retournai chez mon Marchand.

Jamais on n'a eté agité de pensées plus diverses que je le fus aprés cette avanture, & on auroit de la peine à comprendre le parti que je pris, si l'on ne savoit pas que l'amour-propre & la vanité est la plus forte de nos passions.

Quelque reflexion que je fisse, il me fut impossible de me resoudre de profiter de la

foi-

foibleſſe de cette femme ſous un autre nom & ſous un autre habit que le mien. Il me ſembloit qu'il y avoit de la honte à n'en etre redevable qu'à mon deguiſement, & je reſolus, ſi on venoit encore me prendre pour me mener au meme rendez-vous, d'y aller, non plus ſous l'habit de l'Eſclave, mais ſous le mien.

Je paſſai toute la journée chez le Marchand, & la meme Duegne revint ſur le ſoir redemander encore l'Eſclave. Je m'etois habillé à la Françoiſe, & le plus magnifiquement que j'avois pû; mais dés qu'on me dit que la Duegne me demandoit, je mis ma barbe poſtiche, & une veſte qui cachoit mes habits, & je ſuivis en cet etat la Duegne, qui me mena au meme balcon, où je trouvai encore la meme echelle par où je montai; mais avant que de monter je jettai la barbe & la veſte, & j'arrivai ſur le balcon habillé à la Françoiſe, & tel que j'etois quand Iſabella m'avoit fait l'avanie dont j'ai parlé.

Elle vint me recevoir, mais à peine fusje entré dans la chambre que me reconnoiſſant, elle jetta un grand cri, diſant qu'elle etoit perduë & qu'on l'avoit trahie. Je me jettai à ſes genoux, la conjurant de ne point faire du bruit. Elle parut ſe raſſurer, mais

ce

ce ne fut que pour me dire ces paroles. Je voi bien que le Coquin vous a plus aimé que moi, puis qu'il vous a dit mon secret, mais si vous m'aimez, vous m'aiderez à me vanger de ce perfide Esclave, & ce n'est qu'à ce prix là que je vous promets de vous ecouter.

Je vous vangerai, lui dis-je, comme il vous plaira, & je vous reponds que je vous aime mille fois plus que lui, & que je lui arracherai la vie si vous le voulez, mais au moins apprenez-moi par où un si vilain homme a merité un coeur que vous m'avez refusé. Allez me vanger, me dit-elle, & quand vous m'aurez apporté sa tete, vous serez contente de moi.

Je ne pus m'empecher de rire en faisant reflexion à cette bizarre avanture, & je crus qu'il etoit tems de me declarer. Je ne puis, lui dis-je, Madame, vous apporter sa tete, autrement que vous la voiez, puisque cet Esclave est un personnage chimerique, qu'il est le meme que moi qui me suis deguisé sous cet habit, qui suis venu encore hier ici, & qui merite seul vos bontez.

Isabella etoit si interdite qu'elle ecoutoit à peine ce que je lui disois, mais quand je lui eus repeté plusieurs fois la meme chose, elle m'ecouta enfin, mais elle n'en fut pas

pour cela plus persuadée que j'etois en effet le meme Esclave qu'elle avoit aimé. Non, disoit-elle, cela est impossible, & il faut pour vous croire que je vous voie sous l'habit que vous aviez hier. Il est aisé, lui dis-je, Madame, de vous contenter, puisque j'ai laissé au pied de votre balcon la barbe & la veste qui me deguisoient, & si vous voulez me le permettre, j'irai reprendre l'une & l'autre, & vous verrez que je suis en effet ce que je dis. Elle parut y consentir; & aussi-tot descendant par la meme echelle, j'allai reprendre l'equipage Algerien; mais dés que j'eus le pied hors de l'echelle, Isabella la retira, & il me fut impossible de remonter. J'eus beau tousser & faire du bruit, l'echelle ne parut plus, & je vis bien que la Dame s'etoit retirée.

Cette etrange bizarrerie m'etonna au delà de ce qu'on peut dire, & je commençai à croire qu'Isabella n'avoit pas eté detrompée, & qu'elle n'avoit retiré l'echelle, que parce qu'elle avoit cru que je n'etois pas l'Esclave, & que j'avois seulement pris sa place pour profiter de la passion qn'elle avoit pour lui.

Comme la nuit etoit fort obscure, & que je ne pouvois reconnoitre la maison où je lui avois parlé, je pris le parti d'attendre jus-

jusqu'au jour pour la reconnoitre ; j'allai m'asseoir sur une borne qui etoit vis à vis du balcon où j'avois monté. Il y avoit une demi-heure que j'y etois, & je commençois à y sommeiller, quand je fus reveillé par le bruit de plusieurs hommes que j'apperçus venir à moi l'epée à la main. Je demelai la voix de Manrique, & c'etoit lui en effet qui venoit pour m'assassiner.

J'appris depuis que c'etoit sa femme qui l'avoit envoié, soit qu'elle crut toujours que je n'etois pas l'Esclave, soit qu'elle fut fachée de s'etre trompée. Comme la maison où je lui avois parlé etoit la sienne, à peine fus-je descendu du balcon qu'elle alla conter à son mari, que j'avois voulu entrer dans sa chambre, & que j'etois encore dans la ruë, en attendant l'occasion d'escalader les fenetres & de lui faire violence.

Manrique ne perdit pas de tems à cette nouvelle, & prenant avec lui trois de ses domestiques, il vint m'attaquer comme j'ai dit. Si-tot que je vis qu'on venoit à moi, je jettai la veste & la barbe qui m'embarassoient, & mettant l'epée à la main, je perçai celui qui s'avança le premier, & avant que les autres pussent m'entourer je me sauvai courant de toute ma force.

C'etoit Manrique que j'avois blessé, & l'at-

l'attention que ses domestiques donnerent à secourir leur Maitre qui tomba sur eux, fut cause qu'ils me laisserent echaper. Je courus sans savoir où j'allois, n'aiant pû retrouver le chemin de ma maison qu'à la pointe du jour, & aiant eté assez heureux pour ne faire aucune mauvaise rencontre.

Les Domestiques ramasserent la veste & la barbe que j'avois quittées. Ils porterent à Isabella, qui reconnut que c'etoit le meme equipage sous lequel elle avoit toujours vû son cher Esclave, & elle commença à croire en les reconnoissant que les choses pouvoient etre telles que je les lui avois dites.

Soit que Manrique ne crut pas avoir des preuves capables de lui donner droit de me poursuivre, soit qu'il s'imaginast qu'il etoit de son honneur de dissimuler, on ne fit encore dans cette affaire aucune mention de moi, & le bruit courut que le meme Esclave qui avoit tué chez Eleonor le fils du Duc de ...... etoit celui qui avoit blessé Manrique. Mais on n'eut pas plus de preuves contre cet Esclave que contre moi, & comme on le croioit parti depuis long-tems, on regarda ce qu'on en disoit, comme une imagination de Manrique, qui se garda bien de produire en Justice la barbe & la veste qu'il

qu'il avoit trouvées, & qui se contenta d'etre persuadé dans son cœur que c'etoit moi qui l'avois blessé, lors qu'il m'avoit attaqué pour se vanger.

Je m'apperçus bien que cet homme, dont la blessure se trouva legere, & qui fut bientot en etat de sortir, me regardoit de travers toutes les fois qu'il me rencontroit, & ne pouvant douter que sa femme ne l'eut suscité contre moi dans cette derniere affaire, je me tins sur mes gardes, m'attendant à en recevoir bientot quelque insulte; mais j'en fus garanti par l'endroit d'où je l'esperois le moins, & c'est ce qui doit encore nous faire connoitre le genie & le caprice des femmes.

Donna Isabella faisant reflexion à tout ce qui s'etoit passé, commença enfin à sortir d'erreur, & à etre persuadée que l'Esclave & moi nous etions la meme personne. L'amour qu'elle avoit eu pour cet Esclave se reveilla en ma faveur, & elle se repentit de m'avoir rendu suspect à son mari. Voici l'etrange parti qu'elle prit pour lui oter les soupçons qu'elle lui avoit donnez contre moi.

Comme elle commença à m'aimer dés qu'elle fut bien persuadée de la chimere de son Esclave, & à sentir pour moi le pen-

chant qu'elle avoit eu pour le perſonnage ſuppoſé, elle chercha les moiens de m'entretenir, pour m'apprendre les ſentimens que je lui avois enfin inſpirez.

Elle n'eut pas de peine à y reuſſir ſitot qu'elle le voulut. Je la vis chez le meme Marchand où elle avoit envoié ſa Duegne, & elle vint un jour ſous l'habit de cette Duegne, comme ſi elle eut eu à me parler de quelque affaire. Moins j'etois preparé à cette viſite, plus je fus ſurpris de la recevoir, & quoique je me defiaſſe de la Dame, je crus devoir l'ecouter. Elle me proteſta qu'elle n'avoit point eu de part au deſſein que Manrique avoit eu de m'aſſaſſiner. Comme je ſavois la verité de cet article, je ne voulus pas la laiſſer parler qu'elle n'en fut convenue, & enfin elle avoua tout, & continua ainſi.

Il eſt vrai que je m'etois enteſtée de cet Eſclave ſans ſçavoir que ce fut vous. Vous devez me pardonner cet enteſtement, puis qu'aprés tout c'etoit vous qui me le cauſiez, & vous verrez bien dans la ſuite que je ne veux avoir d'attachement que pour vous. Je vois ai rendu ſuſpect à mon mari, mais j'ai un moien infaillible de vous gagner ſa confiance, & voici ce qu'il faut que vous faſſiez. Trouvez le moien de lui parler, & pour

pour cela tachez de le voir chez quelqu'un de vos Amis communs. Vous lui direz que vous n'avez jamais eté capable d'avoir pour moi les desseins qui vous ont brouillé avec lui; que c'est une fausse accusation que je vous ai suscitée, parce que j'etois entestée de l'Esclave d'Alger, & que je m'etois apperçuë que vous en aviez connoissance. Vous pourrez lui en donner des preuves en le priant d'interroger la Duegne, qui s'appelle Beatrix, & en lui disant que c'est de cette femme que je me servois pour voir cet Esclave. Je preparerai Beatrix à la reponse qu'elle aura à lui faire, & tout ce qu'elle lui dira sera à votre justification.

Donna Isabella m'aiant parlé de la sorte, je lui fis mes difficultez sur un projet aussi delicat que celui là, & lui aiant demandé encore plusieurs fois si elle ne voioit point d'inconvenient à tout ce qu'elle m'ordonnoit, elle me dit que je fisse ce qu'elle m'avoit dit, & que je ne me misse en peine de rien. Je la quittai en lui promettant d'y penser, & fort incertain du parti que je prendrois.

Le Lecteur ne peut faire ici aucune reflexion que je n'aie faite alors. Je ne pouvois comprendre que cette femme voulut passer dans l'esprit de son mari pour avoir

eu l'attachement dont elle vouloit que je l'accusasse, & d'ailleurs j'avois lieu de craindre que si je parvenois à en persuader Manrique, cela ne redoublat sa jalousie, & ne lui fit encore observer davantage sa femme, & ne me privat ainsi du fruit de cet artifice, mais il y a apparence que cette femme connoissoit son mari. C'est ce qui me fit passer par dessus ces difficultez, & ce qui me determina à faire ce qu'elle me conseilloit.

Mais aprés tout il faut avoüer que l'amour que j'avois pour cette femme, quelque indigne qu'elle en fut, eut plus de part que tout le reste au parti que je pris de lui obeir. Je me sentois flatté de la passion que je lui avois inspirée sous l'habit d'Esclave, & je mourois d'envie de profiter sous mon vrai nom de tout ce qu'elle m'avoit fait voir d'empressement & d'ardeur pour l'Algerien.

Je cherchai donc l'occasion d'entretenir Manrique, & l'ayant trouvée, je lui temoignai que j'avois à lui decouvrir un secret important. Alors voiant qu'il m'ecoutoit volontiers, je lui dis tout ce que Donna Isabella m'avoit conseillé de lui dire, lui faisant entendre que jamais je n'avois eu aucune liaison avec sa femme, & que tout son attachement avoit eté pour l'Esclave d'Alger,

ger, qu'etant le seul qui eut connoissance de cette intrigue, parceque cet Esclave me l'avoit avoüée, Isabella m'avoit rendu suspect pour oter toute creance aux avis qu'elle craignoit que je n'en donnasse à son mari.

Manrique m'entendant parler de la sorte, m'embrassa du meilleur cœur du monde, & me dit qu'il n'etoit plus en peine de savoir pourquoi celui par qui il avoit eté blessé avoit laissé tomber une veste, mais qu'outre la veste, aiant encore laissé une barbe postiche, il avoit peur que ce ne fut quelqu'un qui etant instruit du commerce de sa femme, eut voulu la venir voir sous ce deguisement. Là dessus il me demanda s'il y avoit long-tems que cet Esclave etoit parti, & je lui dis qu'il etoit sorti de Madrid dés le lendemain de sa blessure, & qu'au reste il ne falloit pas s'etonner qu'avec sa veste on eut trouvé une barbe; que je savois que cet Esclave, outre sa barbe naturelle, en portoit souvent d'artificielles pour se mieux deguiser.

Manrique parut content de cette reponse, mais il me dit que si je voulois lui rendre le service entier, il falloit que je trouvasse moien de faire que cet Esclave revint à Madrid, afin qu'il put se vanger de lui. Je promis à Manrique de faire tout ce que

je pourrois pour cela, & il me pria de lui rendre mon amitié & de revenir chez lui, ajoutant qu'il seroit bien aise que je visse sa femme, à laquelle il m'assura qu'il ne temoigneroit rien de ce que je lui avois appris, jusqu'à ce que l'Esclave fut revenu, & qu'il put convaincre sa femme en se saisissant de cet homme.

La facilité avec laquelle Manrique parut donner dans le panneau, me parut si extraordinaire, que je craignis qu'elle ne fut pas naturelle, & je fus long-tems sans oser me fier ni à lui, ni à sa femme, mais enfin l'amour que j'avois pour elle surmonta mes defiances.

J'allai chez lui; je vis sa femme commodement, parce qu'il m'en procuroit lui-meme la commodité, & nous profitames ainsi assez long-tems du fruit de notre artifice; mais enfin Manrique se lassa de ce que l'Esclave ne revenoit point. Je lui dis plusieurs fois que cela ne dependoit pas de moi; que j'avois beau ecrire à Alger, que je n'en avois aucunes nouvelles, & qu'il falloit qu'il fut mort; mais tout cela ne le contenta point, & il me dit que puis que l'Esclave ne paroissoit plus, il falloit que je l'aidasse à le deffaire de sa femme; qu'il lui diroit tout ce que je lui avois appris de son commerce;

qu'il

qu'il me prioit de lui ſoutenir la meme choſe, & que quand elle en auroit eté convaincuë, il n'auroit pas de peine à la faire punir.

Je conjurai Manrique de n'en point venir à cette extremité, mais je ne pus rien gagner ſur ſon eſprit. Tout ce que je pus faire fut d'avertir la femme du deſſein de ſon mari, & ce fut alors que le genie de cette femme ſe developpa tout entier. Elle ne me parut point etonnée de ce que je lui apprennois, parce qu'elle avoit reſolu de tout faire retomber ſur moi, ſoit qu'elle ne m'eut jamais aimé, ſoit que ſon amour eut fini, ſoit que l'interet de ſe remettre bien avec ſon mari lui parut preferable à tout le reſte. Sa reponſe fut qu'elle ne craignoit ni ſon mari, ni moi, & qu'elle ſavoit bien le moien de ſe deffendre des deſſeins que nous avions formez l'un & l'autre pour la perdre.

Cette reponſe me ſurprit etrangement, & craignant qu'elle n'eut mal entendu, je lui repetai tout ce que je venois de lui dire, ajoutant que je mourois plutot que de ſervir ſon mari dans les deſſeins qu'il tramoit contre elle. Elle parut contente de cette aſſurance, & elle me dit que pourvu que je ne temoignaſſe rien à ſon prejudice, elle ne le craignoit point. Je la quittai en lui repe-

tant encore que je ne comprennois pas comment elle avoit pu croire que je voulusse lui faire tort, mais la mechanceté de cette femme passoit tout ce que j'en aurois pu jamais imaginer.

A peine l'eus-je quittée, qu'elle alla trouver son mari, à qui elle dit en pleurant que sa conscience & son devoir l'obligeoient de ne plus lui laisser ignorer qu'il recevoit chez lui en ma personne, un homme qui ne cherchoit qu'à le deshonorer. Je sçai, lui dit-elle, ce qu'il a voulu vous faire croire pour meriter votre confiance. Il me l'a avoüé lui-meme, parcequ'il a cru que j'etois assez folle pour l'aimer, mais tout ce qu'il vous a dit est une fable. Il n'y a jamais eu d'autre Esclave Algerien qui soit venu chez moi que lui-meme. Il etoit sous cet habit quand je vous avertis qu'il avoit voulu escalader mes fenetres. C'est lui qui vous a blessé, & je ne l'ai souffert chez moi depuis ce tems-là, qu'à cause que je n'ai pu faire autrement par la maniere dont j'ai vu que vous en etiez infatué; mais enfin son insolence est montée au point que je ne dois plus le souffrir, ni vous laisser ignorer les raisons que vous avez de vous vanger de ses artifices.

Tout ce que cette mechante femme disoit

soit à son mari, lui parut si vrai-semblable, qu'il s'etonna qu'il eut pu soupçonner sa vertu, car elle l'avoit toujours averti que j'avois dessein de la suborner. Enfin il fut persuadé qu'il n'y avoit point d'autre Esclave Algerien meslé dans cette affaire que moi-meme. Il embrassa sa femme, lui demandant mille fois pardon de ses soupçons, & lui promettant que je ne serois pas longtems sans recevoir la peine que meritoient mes mensonges & mes perfidies.

Je n'avois garde de m'imaginer que j'eusse à me defier de sa femme & de lui, & si je fus quelque tems sans retourner chez eux, c'est parce que je voulois eviter l'eclaircissement qu'il m'avoit dit qu'il vouloit avoir avec sa femme. Il y avoit prés de huit jours que je ne les avois veus, quand je receus un billet d'Eleonor, qui m'avertissoit de sortir d'Espagne en diligence, parce qu'on avoit resolu de me faire assassiner.

Quelque pressant que fut l'avis qu'on me donnoit, je ne pus me resoudre de m'en tenir au billet par lequel il m'etoit donné, & je voulus voir celle qui me l'avoit ecrit. Je ne l'avois point veuë depuis la priere qu'elle m'avoit faite de ne plus aller chez elle, & je n'osois y paroitre ni dans mon habit, ni dans celui de l'Esclave. Cependant aiant

reçu d'elle le billet dont je viens de parler, je crus que je devois la voir, & pour cela je me deguiſai encore, & repris l'habit ſous lequel j'avois eu accés chez elle, faiſant ſemblant d'etre revenu pour lui apporter encore des nouvelles de ſon mari.

On l'avertit que c'etoit l'Eſclave d'Alger, & au lieu de me faire monter, elle vint en hate au devant de moi, & elle m'apprit en peu de mots que Manrique avoit publié par tout que c'etoit moi qui etois l'Eſclave, & qui ſous cet habit avois tué le fils du Duc d..... que le Roi le ſavoit, qu'il en avoit une jalouſie extreme; que ce Prince l'avoit querellée comme ſi elle eut favoriſé ce deguiſement pour me recevoir avec moins de peine; que depuis cette querelle il n'etoit point revenu la voir, qu'elle ſe croioit diſgraciée, mais que ce qui etoit bien aſſuré, c'eſt que le Roi, le Duc de..... & Manrique, me feroient perir ſi je ne cherchois à me mettre en ſeureté.

La maniere dont elle me parla en m'apprenant toutes ces choſes, me fit bien juger que je n'avois pas de tems à perdre, & que le ſeul parti que je devois prendre etoit de ſuivre ſon conſeil & de partir; mais j'avouë que je balançai par le regret de m'eloigner d'elle, & d'avoir eté la cauſe innocente de

tous les chagrins qu'elle avoit eus. Quand elle vit mon incertitude, elle me querella tout de bon, & me quittant en colere, elle me dit que si je ne voulois pas suivre son conseil, c'etoit une marque que je comptois sa perte pour rien, puis qu'elle seroit effectivement perduë si l'on venoit à sçavoir qu'elle m'eut encore parlé. Aprés ces paroles elle ne voulut plus m'entendre, & elle donna ordre qu'on me fit sortir.

J'etois au desespoir de me separer de la sorte d'une personne que j'aimois toujours, & dont j'avois eu lieu jusque-là de me croire aimé, & je fus mille fois plus touché de l'envie de la revoir encore, & de lui dire adieu avec plus de tranquillité, que de la crainte de Manrique & du peril dont on me donnoit avis. Il ne me fut pas possible de partir, & l'amour me fermant les yeux à toute autre consideration qu'à ce qui pouvoit le satisfaire, je ne pensai qu'à me donner à moi-meme des raisons plausibles pour demeurer.

Les affaires de Monsieur le Prince me servoient toujours de pretexte; & quelque inutile que je lui fusse à Madrid, je me figurois qu'il ne pouvoit se passer de moi, dez que mon entetement & ma folie me faisoient trouver de la peine à m'eloigner.

Je fus donc convaincu que je devois rester, & j'eprouvai encore en cette occasion que l'amour prend toujours l'ascendant sur toutes les autres passions, & que quand on n'a des yeux que pour lui, on doit s'attendre à etre aveugle pour tout le reste. Mais en prenant le parti de demeurer à Madrid pour avoir lieu de revoir Eleonor, & pour lui dire adieu autrement que je ne l'avois fait, je ne laissai pas de penser encore à me vanger de Donna Isabella, & c'est là aprés tout ce qui m'occupa le plus, tant j'etois peu seur de ce que je souhaitois. J'avois mille raisons de me plaindre du procedé de cette femme, mais rien ne me donnoit plus de ressentiment & de colere contr'elle, que ce mauvais gout qui me rendoit plus aimable à ses yeux sous un autre visage que sous le mien.

Je resolus de lui donner encore le change, & comme il m'avoit semblé qu'elle n'etoit pas trop bien persuadée que l'Esclave d'Alger fut le meme que moi, je voulus voir si je ne pourrois point lui faire croire que nous etions deux personnes differentes. Voici à peu prés ce que je lui ecrivis pour eprouver si je ne pourrois point la remettre en gout pour cet Esclave.

Vous serez surprise, Madame, de recevoir

une

une Lettre d'un caractere qui vous est inconnu. Je suis Acma-hamet, cet heureux Esclave d'Alger, qui n'a disparu que par la perfidie d'un Ami, qui a essaié sous mon habit & sous mon nom de profiter d'un bonheur qui m'etoit destiné, mais enfin je n'ai plus à me defier de lui ni à le craindre, puisqu'il ignore que je suis revenu à Madrid. Je ne veux y etre connu que de la seule personne qui m'y a fait revenir. Je loge chez Alonso Riberos, & si vous n'etes point changée, vous ne tarderez pas à me donner de vos nouvelles. Celui chez qui je suis logé croit que je suis de Maroc, & que je m'appelle Meley-Asan. C'est sous ce nom qu'il faudra me demander.

Aiant ecrit cette Lettre, je la fis rendre seurement à Isabella, & j'allai m'enfermer chez cet Alonso Riberos, à qui je fis entendre que j'etois en effet un Negociant de Maroc, & que j'etois venu à Madrid pour quelques affaires. Par ce nouveau deguisement je me mettois à l'abri des poursuites de Manrique; je contentois la fantaisie que j'avois de ne pas quitter Madrid, & je nourrissois l'esperance d'y executer les desseins qui m'obligeoient d'y rester.

Quand depuis j'ai fait reflexion à tout ce que j'etois capable d'entreprendre en ce

tems-là, j'ai compris que pour s'engager dans les desseins les plus extraordinaires, il ne faut qu'etre jeune & qu'avoir en tete quelque passion. Avec ces deux choses on peut renouveller tous les jours les avantures les plus incroiables, & dans la disposition où j'etois alors, plus les desseins où je m'engageois etoient bizarres, plus je m'en sentois flatté. Il n'y a que l'age & la sagesse qui fassent voir aux hommes le ridicule & les dangers de cette intrepidité romanesque.

Je ne fus pas longtems chez Riberos sans avoir des nouvelles de la Lettre que j'avois fait rendre à Isabella. Elle la reçut, & il n'est pas surprenant qu'aiant eté si longtems assez aveugle pour croire que l'Esclave d'Alger etoit un autre que moi, elle eut encore le meme aveuglement quand elle crut en avoir de nouvelles preuves dans la Lettre que je lui avois fait rendre. Elle se sçut bon gré, aprés l'avoir luë, de tout ce qu'elle avoit persuadé à son mari, & lui aiant fait croire qu'il n'y avoit point eu d'autre Esclave d'Alger que moi, elle se trouva en possession de voir cet Esclave sans etre suspecte.

Elle ne manqua pas d'envoier chez Riberos la Duegne Beatrix, qui me mena, comme elle avoit fait les autres fois, au balcon

çon qui m'introduisoit chez sa Maitresse. Isabella croiant que j'etois en effet l'Esclave qu'elle avoit vu la premiere fois, me conta tout ce qui etoit arrivé depuis, & comment elle avoit voulu me faire assassiner, en persuadant à son mari que l'Algerien & moi n'etions qu'un meme homme.

M'aiant conté ce detail, elle me fit de grands reproches de l'indiscretion que j'avois eue, me croiant toujours l'homme d'Alger, d'avoir fait confidence au François mon Ami, du commerce que nous avions ensemble, & de lui avoir donné le moien de venir au rendez-vous qu'elle m'avoit destiné.

Rien n'etoit plus plaisant que de la voir ainsi me parler de moi, sans croire que ce fut à moi qu'elle parlast, & comme je n'etois plus jaloux de moi-meme, je resolus de gouter ce plaisir tout entier, & de voir jusqu'où son aveuglement & son imprudence pourroient aller. Je lui fis des excuses de l'indiscretion dont elle me faisoit des reproches; mais aprés tout, lui dis-je, Madame, je ne devois pas trop vous deplaire de vous faire connoitre ce François, puisqu'on m'a dit que vous aviez eté fort bien ensemble.

Elle me nia qu'elle eut jamais aimé le

François dont je lui parlois, m'aſſurant au contraire qu'elle l'avoit toujours haï, & que ſi elle avoit paru le ſouffrir, ce n'avoit eté que pour avoir occaſion de le perdre, comme elle avoit fait. Quelque peine que j'euſſe à tenir contre un deguiſement qui m'expoſoit à entendre tant de menſonges & de perfidies, je reſiſtai pourtant, & je me ſeparai d'elle ſans qu'elle eut le moindre ſoupçon que je fuſſe autre que l'Eſclave Algerien.

Quand je l'eus quittée je reſolus de pouſſer la comedie juſqu'au bout; & j'en trouvai le moien dans la maiſon où j'etois caché. Alonſo Riberos avoit beaucoup de commerce dans les pays etrangers, & c'eſt ce qui m'avoit fait choiſir ſa maiſon pour donner plus de vraiſemblance au deguiſement qui trompoit la Dame. Je voiois venir chez lui des gens de tout pays & de toute eſpece, entr'autres des Africains, & j'en vis un qui etoit d'Alger, & qui me parut tres-propre à la vangeance que je meditois contre Iſabella.

J'avois parmi le peu de domeſtiques qui me ſervoient, un valet de chambre fort habile, & à qui je me confiois entierement. Ce garçon etant inſtruit de mes intentions, trouva le moien de s'aboucher avec l'Africain, & aprés quelques autres diſcours, il lui

ui dit qu'il y avoit une Dame Espagnole
qui cherchoit un homme de sa Nation pour
qui elle avoit du gout particulier, à dessein
d'avoir avec lui quelques rendez-vous. L'Africain ouvrit moins les oreilles à cette proposition, que les yeux à quelques pieces d'argent que mon valet lui donna, lui en promettant bien davantage s'il vouloit faire ce qu'on lui proposeroit, si l'on pouvoit se fier là-dessus à sa discretion.

L'Africain promit ce qu'on voulut, & mon valet l'amena chez Riberos, où il lui dit qu'on le viendroit prendre. Il me rendit conte du succez de sa negociation, & Beatrix etant venue à l'heure accoutumée, je fis paroitre l'Africain à ma place, & il fut conduit au rendez vous par la Duegne, qui pensoit que c'etoit moi. Mon valet l'avoit instruit de tout ce qu'il falloit faire. Ainsi dez qu'il fut arrivé il monta par l'echelle de corde sur le balcon, & du balcon il fut introduit dans la chambre d'Isabella.

Lorque j'eus appris qu'il y etoit, j'ecrivis à Manrique un billet par où on l'avertissoit que sa femme etoit actuellement enfermée avec l'Esclave d'Alger qui avoit tant fait de bruit. Manrique etoit couché quand mon valet porta ce billet, & ce valet insista si fort sur la consequence des choses qu'il

contenoit, que ceux de Manrique l'eveillerent & le lui redirent.

La pensée où il etoit que l'Esclave d'Alger & moi etions le meme homme, le rendit encore plus diligent à profiter de l'avis. Il se leva, persuadé qu'en surprenant l'Esclave avec sa femme, c'etoit moi qu'il alloit surprendre. Il ordonna à une partie de ses domestiques de se tenir dans la rue du coté du balcon, pendant qu'il envoieroit l'autre par dedans la maison à la chambre où on lui marquoit qu'etoit le rendez-vous.

Les choses etant ainsi disposées du coté de Manrique, voici ce qui se passa du coté d'Isabella, quand l'Africain fut entré dans sa chambre. Elle ne reconnut pas d'abord la tromperie qu'on lui faisoit, mais ne trouvant dans l'Africain ni la taille, ni le ton de la voix de celui qu'elle avoit veu les autres jours, elle prit un flambeau pour l'examiner, & elle reconnut bientot que c'etoit un autre homme. Elle ne s'etonna point autant qu'elle auroit dû le faire, mais voulant savoir par quelle avanture cet inconnu se rencontroit dans le lieu du rendez-vous, elle l'obligea de lui en rendre raison. L'Africain lui confessa que c'etoit un homme de Maroc, nommé Muley-Asan, qui l'avoit engagé dans cette avanture par l'entremise d'un de

ses

ſes valets. Ainſi la pauvre Iſabella qui ſavoit que Muley-Aſan etoit le meme que ſon cher Eſclave, crut encore une fois qu'il l'avoit ſacrifiée.

Elle diſſimula ſon depit devant le vrai Algerien, & lui aiant dit que ceux qui l'avoient obligé à cette demarche etoient des fripons qui n'avoient penſé qu'à le perdre, elle lui ordonna de ſe retirer, & l'Africain ne ſe le faiſant pas dire deux fois, decendit par l'echelle de corde, qu'Iſabella retira ſitot qu'il fut decendu.

Dans le moment que cet homme mettoit le pied dans la rue, & qu'Iſabella refermoit le balcon, les valets que Manrique avoit envoiez de ce coté-là, arriverent & ſe ſaiſirent de lui. Manrique de ſon coté entra dans la chambre de ſa femme, qu'il trouva ſeule, mais fort interdite. Il alloit lui demander pourquoi elle n'etoit pas couchée, quand les valets qui avoient ſaiſi l'Africain, le lui amenerent, diſant qu'ils l'avoient trouvé ſous les fenetres d'Iſabella.

On ne peut exprimer l'etonnement de Manrique, quand il vit qu'on lui amenoit un autre que moi. Il crut en ce moment, que ceux qui lui avoient dit que l'Eſclave & moi etions le meme homme, l'avoient trompé, & cette penſée lui fit paroitre ſa

fem-

etre cause que je suivisse un autre parti que celui qu'avoit pris mon frere. La Lettre etoit fort seche, & je compris que Monsieur le Prince etoit peu content de ce que j'avois fait pour lui, pendant que j'avois eté en Espagne.

Il est aisé de juger que le chagrin que j'eus de me voir un peu broüillé avec lui, me fit faire encore plus de reflexions que je n'en aurois fait sur les bizarres avantures que j'avois euës à Madrid, mais on sera surpris que ces reflexions ne me rendissent pas plus sage, & ne m'empechassent pas de prendre un dessein aussi etrange que celui où je m'abandonnai tout entier.

Quand je vis que Monsieur le Prince etoit mal content que j'eusse quitté Madrid, je crus que j'y devois retourner, & le peril dont j'y etois menacé, eut moins de pouvoir sur moi, que le desir de reparer par une plus grande application, & une meilleure conduite, l'idée que j'avois donnée à ce Prince d'un peu de negligence à son service; mais si l'on veut que j'explique de bonne foi le vrai motif qui me fit penser à ce dessein, j'avouerai à ma confusion que ce fut l'amour que j'avois pour Eleonor. Le soin qu'elle avoit pris de me faire sauver, & la colere avec laquelle elle m'avoit quitté, ser-

ſervirent moins à reveiller mon amour, que la crainte qu'elle m'avoit temoignée de ſe voir en diſgrace auprés du Roi. Je m'allai mettre dans l'eſprit qu'elle pouvoit avoir beſoin de ſecours dans les circonſtances où je l'avois laiſſée. Je craignis que le Roi l'aiant abandonnée, la jalouſie de ſon mari ne l'expoſat à des extremitez facheuſes, & mon amour s'autoriſant de tous ces pretextes, me fit croire qu'il y avoit eu de la lacheté à m'en ſeparer comme j'avois fait.

Qu'on eſt à plaindre (car je ne puis trop faire ces reflexions) quand on ſe laiſſe maitriſer par la plus aveugle des paſſions! On ajoute à un aveuglement groſſier la folle preſomption de n'etre pas aveugle, & ſi toute la terre m'eut dit que j'etois fou & extravagant, de vouloir encore retourner à Madrid, j'aurois cru que toute la terre ne voioit goute, & que j'etois le ſeul eclairé, tant les raiſons qui me determinerent à ce retour, me parurent alors claires & convaincantes. Je ne laiſſois pas d'entrevoir quelquefois la temerité de mon deſſein, mais plus il me paroiſſoit temeraire, plus je me ſentois de gout pour l'executer, & je me diſois ſans ceſſe à moi-meme qu'il etoit beau de m'aller ſacrifier pour ſervir une Maitreſſe. Dieu veüille que perſonne en liſant ceci ne ſe trou-

ve aussi fou que moi, & n'approuve par un vain sentiment de generosité amoureuse, une conduite qui m'auroit exposé à des extremitez encore plus fatales que celles que j'avois evitées, sans la maladie qui m'empecha d'etre aussi fou que je voulois l'etre. Etant donc rempli de cette generosité folle, j'ecrivis à Monsieur le Prince que pour lui marquer que je preferois son service à tout autre interest, je retournois en Espagne, où j'esperois qu'il me feroit l'honneur de m'ecrire des Lettres moins dures que la derniere. Aprés avoir envoié cette Lettre, je repris le chemin de Madrid, quoi que ma santé fut encore assez mauvaise, mais dés le premier jour je fus obligé de m'arreter, & tout ce que je pus faire fut de gagner Fontarabie, où je demeurai prés de six semaines au lit, y aiant eté assez malade pour avoir fait juger plus d'une fois que je n'en releverois pas.

J'avois dés les premiers jours de ma maladie envoié un de mes gens à Madrid avec une Lettre pour Eleonor, par laquelle je lui mandois qu'il m'avoit eté impossible de m'eloigner d'elle, & que je retournerois la voir dés que ma santé me le permettroit, pour lui offrir mon secours & mes soins en un tems où je craignois qu'elle n'en eut be-

soin. J'avois aussi ordonné à celui que j'envoiois, de s'informer de ce qu'on disoit de moi, particulierement à l'occasion de Manrique & de sa femme.

Cet homme rendit ma Lettre à Eleonor, qui aprés l'avoir luë, lui repondit de bouche, que je me gardasse bien de revenir à Madrid, & que c'etoit tout ce qu'elle avoit à dire pour reponse à ma Lettre. Il s'informa de Manrique, & on lui dit qu'il me cherchoit par tout, que sa femme aiant appris que j'etois le meme que Muley-Asan, avoit persuadé à son mari que le chagrin de n'avoir pû rien obtenir d'elle, m'avoit fait imaginer pour la perdre, l'avanture de l'Africain qu'on avoit pris; que cet Africain avoit eté renvoié aprés une vive reprimande; que tout le monde etoit persuadé de la sagesse & de l'innocence d'Isabella dans cette avanture; qu'elle etoit mieux que jamais dans l'esprit de son mari, & qu'enfin je ne devois jamais penser à retourner en Espagne.

On me vint rendre cette reponse lors que je commençois à me mieux porter, & je croi que si ma santé l'eut permis, j'aurois passé pardessus tous les perils que j'avois à craindre, tant j'etois outré de ce qu'Eleonor ne m'avoit point ecrit, & tant j'avois envie de la revoir; mais heureusement je

me portois trop mal pour entreprendre aucun voiage, & je vis bien qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que de me guerir & de me mettre en etat d'oublier à jamais Eléonor.

Je m'arretai donc à ce dessein, mais avant que de continuer le recit de mes avantures, je croi devoir raconter ce qui se passa à Madrid depuis mon depart. Je ne fus informé de ce detail que longtems aprés, mais c'est ici le lieu naturel d'en parler, puisque le Lecteur a encore l'idée toute recente des choses qui m'y arriverent, & que tout ce que je vais dire a des liaisons avec ce que j'en ai deja raconté. On verra encore mieux combien j'avois tort de vouloir retourner dans un Païs qui m'avoit eté si funeste, & combien j'eus raison de surmonter enfin la passion qui m'y rappelloit.

J'y laissai deux femmes avec lesquelles j'avois eu le plus de commerce, je veux dire celle que j'ai appellée Donna Isabella, & celle que j'ai fait connoitre sous la qualité de Catalane & sous le nom d'Eleonor. J'avois aimé ces deux femmes, mais avec des sentimens bien differens. J'estimois Eleonor, & je craignois Isabella. L'une m'avoit attaché par l'idée qu'elle m'avoit donnée de sa delicatesse & de sa vertu, & l'autre au contraire

ne

ne m'avoit plu que par ſes avances & par ſes emportemens. On va voir que l'une & l'autre ſe trouva à peu prés de meme caractere quand elles ſe virent dans les memes circonſtances, & on jugera encore mieux de l'opinion qu'on doit avoir des femmes qui veulent etre aimées, & qui ne peuvent ſe borner à un mari ou à un Amant.

Comme le caractere de Donna Iſabella etoit de ne point contraindre ſes inclinations & ſes gouts, elle avoit eu dans tous ſes attachemens autant de bizarrerie qu'elle en marqua, lorſque me prenant pour un Eſclave d'Alger, elle ne put m'aimer ſous une autre qualité & ſous une autre figure. Ainſi toutes ſes intrigues avoient toujours eté avec des gens ſans conſequence, & qu'elle pouvoit ſacrifier aiſement aux ſoupçons de ſon mari.

Avant que je fuſſe à Madrid, elle avoit deja eu pluſieurs affaires, & entr'autres celle dont je vais parler. A peine fut-elle mariée, & eut-elle paru à la Cour, où l'emploi de ſon mari lui donnoit un rang fort diſtingué, qu'elle fut aimée de tout ce qu'il y avoit de jeunes Seigneurs; mais celui qui parut avoir pour elle un attachement plus fidelle & plus ſincere fut le Prince de .... C'etoit le Seigneur de toute l'Eſpagne le mieux fait, &

qui meritoit le plus la preference par sa bonne mine. Ce jeune Seigneur etoit sur le point d'epouser la fille du Marquis d...... qui etoit le plus riche parti de la Cour, & de laquelle il etoit tendrement aimé quand il connut Isabella.

Ce fut une espece d'enchantement que la maniere dont il s'attacha à elle. Il devint insensible à toute autre passion, & pour rompre ou differer le Mariage qu'il etoit sur le point de faire, il fit semblant de vouloir prendre le parti de l'Eglise, & il proposa à son Pere de faire le Mariage de la fille du Marquis avec son cadet, s'offrant meme de lui ceder le droit d'ainesse, & la chose auroit eté executée, s'il n'eut reconnu combien Isabella etoit indigne d'un semblable sacrifice.

Cette femme n'eut pour lui que de la fierté, & selon le caractere que nous lui avons vu, elle ne manqua pas de faire confidence à son mari de l'amour du Prince; & le mari en usa à son egard comme j'ai dit qu'il en avoit usé au mien. Le pauvre Prince devenu suspect au mari, & embarrassé pour voir la Dame, pensa mourir de chagrin, & il en tomba malade.

Il avoit un valet de chambre Navarrois assez bien fait, dont il s'etoit servi pour

ecrire

écrire quelquefois à Iſabella. Ce Navarrois voiant ſon Maitre malade, & ne pouvant ignorer que le chagrin d'etre maltraité d'Iſabella n'eut la principale part à ſa maladie, lui dit qu'il le plaignoit d'autant plus qu'il ſavoit qu'Iſabella n'etoit fiere pour lui, que parcequ'il etoit un trop grand Seigneur, & que s'il ne craignoit de lui deplaire, il lui apprendroit que cette Dame avoit un commerce reglé avec un des domeſtiques de ſon mari.

Le Prince penſa tuer ſon valet de chambre pour avoir eu la hardieſſe de lui tenir un pareil diſcours, & le Navarrois voiant l'aveuglement de ſon Maitre, jura qu'il le detromperoit. Il trouva le moien de faire venir chez le Prince ce valet de Manrique, qu'il diſoit etre en intrigue avec ſa femme, & lui aiant promis une ſomme conſiderable, il l'engagea de faire confidence au Prince meme de l'intrigue qu'il avoit avec Iſabella.

Le Prince fut auſſi difficile à etre perſuadé par le temoignage de ce domeſtique, qu'il l'avoit eté à croire le Navarrois, & il ne parut les ecouter l'un & l'autre, que quand on lui eut promis de lui faire voir la choſe de ſes yeux. Les deux valets prirent donc jour pour faire cacher le Prince chez

Manrique; & toutes les mesures aiant reussi, le Prince fut temoin oculaire de ce qu'on avoit voulu lui persuader.

Mais l'amour qu'il avoit pour cette femme, n'aiant pu etre eteint par une preuve si sensible du mepris qu'elle meritoit, il resolut de ne lui pas laisser ignorer ce qu'il avoit vu, non pas pour la confondre par ce reproche, mais pour l'engager mieux à l'aimer, tant ce pauvre Prince avoit de lacheté & de foiblesse.

Il lui dit donc sottement qu'il savoit son intrigue avec le domestique, mais qu'il ne l'en aimoit pas moins; qu'il n'attribuoit cet indigne commerce qu'à un sortilege, & qu'il ne pouvoit croire qu'une femme de son merite eut pu sans quelque puissance infernale s'abaisser à cette indignité; que meme il s'offroit de tuer le malheureux Sorcier qui l'avoit abusée, pour la defaire d'un esprit aussi seducteur que celui-là, & la mettre en etat d'acorder naturellement ses bonnes graces à ceux qui n'auroient point d'autre sort que leur amour.

La Dame voiant la sottise du Prince, & que lui-meme cherchoit les moiens de la justifier, se servit de ce qu'il lui disoit de sortilege & de sorcier, pour lui persuader que ce domestique avoit en effet commerce avec

le Diable, mais la puiſſance de l'eſprit infernal n'avoit pas eté emploiée à lui inſpirer un attachement indigne avec ce domeſtique, mais ſeulement à faſciner les yeux du Prince pour lui faire voir ce qui n'etoit pas.

C'eſt ainſi qu'on racontoit en Eſpagne que la choſe s'etoit paſſée, & on la donnoit pour vraie, en ſorte qu'on diſoit que le Prince croiant que ſes yeux l'avoient trompé, ſe perſuada que tout ce qu'il avoit vû etoit une illuſion du Diable. Quoi qu'il en ſoit, le pauvre domeſtique fut aſſaſſiné, & on crut que ç'avoit eté par ordre du Prince, qui s'etant defait de ce Sorcier, continua à aimer Iſabella, & à en etre toujours maltraité.

Comme les Eſpagnols ſont extremement ſuperſtitieux, celui-ci s'imagina que la fierté de ſa Maitreſſe etoit une ſuite des ſortileges qu'on lui avoit donnez, & il ſe mit à faire des Neuvaines pour conjurer l'eſprit malin, qu'il croioit oppoſé à ſon bonheur, en ſorte que par une bizarrerie, qui ſeroit une impieté dans un autre païs que l'Eſpagne, on vit ce Prince aveugle emploier ce que la Religion a de plus ſaint, pour obtenir le ſuccés d'une intrigue amoureuſe.

Il faut croire que l'eſprit lui revint, car il

il oublia Isabella, & il fit le Mariage qu'il n'avoit differé que parce qu'il n'avoit pû souffrir d'autre femme que celle-là, tant qu'il l'avoit aimée. Je ne savois point cette ridicule histoire lors que je m'attachai à elle. Si j'en eusse eté instruit alors, j'aurois cru que c'etoit aussi par une suite de sorcellerie qu'elle n'avoit pû me souffrir sous ma figure naturelle, pendant qu'elle etoit folle de moi sous celle d'un Africain.

Quand j'eus quitté Madrid, & que son mari toujours gagné par ses artifices & ses fausses confidences, eut perdu toute esperance de se vanger de moi, il continua à publier par tout que c'etoit moi qui etois le faux Esclave d'Alger, & que le Roi & toute l'Espagne en avoient eté la dupe. Le Roi à qui j'avois toujours eté suspect à l'egard d'Eleonor, ne douta point que ce ne fut pour l'amour de cette femme que je m'etois deguisé de la sorte, & il en conçut des soupçons contre elle. Il voulut voir Manrique, & cet homme disant que c'etoit par la vertu & la bonne conduite d'Isabella, que l'on avoit decouvert que l'Esclave & moi etions le meme homme, le Roi voulut aussi la voir, & en apprendre tout ce qu'elle savoit de moi.

Je n'avois jamais parlé à cette femme de l'at-

l'attachement que j'avois pour Eleonor ; ainsi elle ne dit rien au Roi qui put confirmer sa jalousie & ses soupçons. Au contraire, elle affecta si fort de marquer que ce deguisement n'avoit jamais regardé qu'elle-meme, & elle exagera tellement le violent amour que j'avois eu pour elle, que le Roi ne put pas croire qu'un homme si amoureux d'Isabella eut encore pû aimer Eleonor.

Ainsi les soupçons de ce Prince sur sa Maitresse furent entierement dissipez par la vanité qu'eut Isabella de lui faire entendre que je l'avois aimée, & que je l'avois aimée seule. Mais la pauvre Eleonor n'en fut pas plus heureuse que si elle avoit toujours eté soupçonnée, & le Roi qui etoit un Prince à qui la derniere Maitresse faisoit toujours oublier les autres, trouva Isabella assez à son gré pour l'aimer, & cet amour fut le seul effet de la conversation qu'il eut avec elle.

Le bruit de cette nouvelle passion s'etant bien-tot repandu, Eleonor en fut instruite des premieres. Jusque-là on n'avoit pû rien remarquer en elle que ne fut digne d'estime & meme d'admiration. Il sembloit meme qu'elle ne souffrit l'attachement du Roi que par pure complaisance, & l'on publioit que c'etoit la seule qui eut resisté aux desirs de

ce Prince, & qui meritast d'etre aimée pour sa vertu. Tout cela sembla se dementir dés qu'elle vit que le Roi en aimoit une autre, puis qu'elle mit tout en usage pour le faire revenir, ou se vanger.

Comme elle connoissoit un peu Manrique, le mari de sa rivale, elle trouva le moien de lui parler, & tacha de lui donner assez de jalousie pour lui faire emmener sa femme à une Terre qu'il avoit eloignée de Madrid deux ou trois journées. Elle reussit auprés de Manrique plus qu'elle ne pensoit, & elle lui inspira, non seulement une jalousie capable de tout entreprendre, mais encore un amour aussi entreprenant que le pouvoit etre la jalousie.

Ainsi Manrique eclairé sur le commerce que le Roi commençoit à avoir avec sa femme, ne se trouva point d'humeur à le souffrir, & aiant pris des mesures, il la fit enlever & conduire à une Terre encore plus eloignée que ne l'etoit celle dont Eleonor lui avoit parlé. S'etant defait de sa femme; il crut qu'Eleonor auroit de la complaisance pour lui, mais le Roi ne voiant plus Isabella, & ne voulant point emploier son autorité pour la faire revenir, etoit redevenu plus amoureux que jamais d'Eleonor, & Manrique ne trouvoit plus d'autre moien

moien de voir tranquillement ſa Maitreſſe qu'en faiſant revenir ſa femme.

Il ſe vit alors dans deux extremitez bizarres & fort embaraſſantes pour un mari jaloux & pour un Amant paſſionné ; mais je croi que les interets de l'Amant l'auroient emporté ſur ceux du mari, s'il n'avoit craint, en faiſant revenir ſa femme, de deplaire à ſa Maitreſſe. Il laiſſa donc ſa femme où elle etoit, & il tacha, pour voir ſa Maitreſſe, de profiter des momens où le Roi ne la voioit pas ; mais ſoit qu'Eleonor n'eut pas cette complaiſance pour lui, ſoit que le Roi ne le permit pas ; Manrique reconnut qu'il n'avoit point tiré d'autre avantage de l'eloignement de ſa femme que d'en avoir paru jaloux.

Il voulut du moins que la Maitreſſe à laquelle il avoit ſacrifié ſa femme, ne jouït pas de ce ſacrifice, & il fit ce qu'il put pour obliger le mari d'Eleonor à la faire venir dans la Vice-Roiauté où il faiſoit ſa reſidence ; mais ce mari qui ne ſongeoit qu'à ſa fortune, fut peu touché des raiſons qu'on lui alleguoit pour l'obliger à ne point vivre eloigné de ſa femme. Ainſi Manrique ne put, ni ſe faire veritablement aimer d'Eleonor, ni ſe vanger d'elle.

Sa femme n'etoit pas d'une humeur aſſez

complaisante pour se tenir tranquillement dans son exil, & apprenant que depuis son depart Eleonor etoit redevenue toute puissante sur l'esprit du Roi, elle sentit encore plus la violence qu'on lui avoit faite. Elle fut instruite de l'amour de son mari pour sa rivale, & elle crut qu'elle ne devoit pas le laisser ignorer au Roi. Elle l'en fit donc informer par des gens qui approchoient de ce Prince, & tout cela ne servit qu'à faire donner à Manrique un Gouvernement qui l'eloigna de Madrid.

Je n'ai pû etre informé du reste des avantures de ces deux rivales, mais quand j'appris qu'Eleonor, pour qui j'avois une veritable estime, avoit eté capable d'avoir de la complaisance pour Manrique, je remerciai le Ciel d'avoir mis un obstacle au dessein que j'avois eu de retourner à Madrid. Je ne me serois jamais consolé qu'une femme de qui j'avois conçu des idées si nobles, eut eu la bassesse de tout sacrifier à la vanité d'etre aimée d'un Prince, qui n'avoit en amour que sa dignité qui le rendit recommandable, car tel fut le caractere des amours du Roi dont je parle; Prince d'ailleurs digne de son rang.

J'eus le tems pendant que je fus malade à Fontarabie, de faire reflexion aux avan-

tures de ma vie passée, & quoi que je n'eusse encore que vingt-sept à vingt-huit ans, j'avois tant vû de caracteres de femmes, & le panchant que j'avois pour elles, m'avoit exposé à tant de diverses epreuves, que je ne pouvois m'empecher de regretter le tems qu'elles m'avoient fait perdre, & de reconnoitre que ç'avoit eté la source du peu de progrés que j'avois fait dans les Armes; car enfin je me trouvois moins avancé que je ne l'etois aprés mes premieres Campagnes, & je voiois bien que tant que je ne resisterois pas mieux aux occasions de la galanterie, je ne devois guere esperer une fortune plus heureuse.

Mais aussi comment y resister? Je ne m'en trouvois ni la volonté ni la force tant que je resterois dans le monde. Ces pensées me firent naitre un violent desir de m'en retirer, & ce qui acheva de m'y porter, ce fut le chagrin de la maladie, & celui de me voir mal dans l'esprit de Monsieur le Prince.

Comme je roulois un jour ces pensées dans mon esprit, & que je faisois une promenade que l'on m'avoit ordonnée pour le retablissement de ma santé, je trouvai un homme habillé en Hermite, qui se promenoit au meme lieu où j'etois; & qui me voiant sembla vouloir s'eloigner. Je le priai

le plus civilement que je pus de ne me point fuir, & son habit me le faisant croire un solitaire, les pensées de solitude que j'avois alors dans la tete me firent souhaiter sa conversation. Ainsi je lui fis tant d'instances, qu'à la fin il s'arreta. Apres l'avoir entretenu quelque tems de choses generales, je lui demandai s'il etoit Hermite & comment il se trouvoit de sa solitude.

Il me repondit qu'il ne sçavoit s'il devoit s'appeller Hermite, quoi qu'il menat une vie retirée, parce qu'il se voioit obligé d'avoüer à sa confusion, que quoi qu'il menat cette vie depuis douze ou treize années, son esprit n'en etoit pas moins vif sur toutes les choses du monde, & qu'actuellement il travailloit à retourner à une autre vie, aiant bien compris que pour se faire Solitaire il falloit avoir d'autres motifs que ceux qui lui avoient fait quitter le monde.

Je lui demandai si les femmes n'avoient point eu de part au dessein qu'il avoit pris de se retirer, & il me repondit en soupirant, que son malheur ne venoit que de là. Je lui dis de mon coté que j'avois aussi beaucoup eprouvé d'avantures qui me donnoient du panchant pour la retraite, & qui me faisoient souhaiter de l'embrasser. Je vous conseille, me dit cet homme, de vous y mieux pren-

prendre que je n'ai fait, car peut-etre n'aurez-vous pas plus de constance que moi. Je le conjurai de m'apprendre quelle vie il avoit menée auparavant, & apres s'en etre deffendu quelque tems, il me conta son histoire à peu prés en ces termes.

Je suis né en Portugal, & quoi que vous ne jugiez pas à ma mine & à mon habit que je sois homme de qualité, je puis cependant vous assurer que je suis parent du Roi Dom Juan, qui depuis treize ans a trouvé le moien de remonter sur le trone de ses Ancetres. J'ai eté elevé avec lui lors qu'il n'etoit encore que Duc de Bragance, & j'aurois eu part à sa fortune, en qualité de son parent, si je n'en avois eu de plus proches que lui qui m'embarquerent dans leur dessein, ou plutot si l'amour ne m'avoit fait tourner la cervelle.

Jamais personne n'a eté à la fois ni plus aimable, ni plus perfide que la personne que j'aimois. C'etoit une fille à peu prés de mon age, mais fort ambitieuse, & qui ne s'attacha à moi que tant qu'elle ne trouva personne qui repondit à son ambition. On l'avoit mise auprés de la Duchesse de Mantouë, qui pour lors etoit Vice-Reine de Portugal. Elle etoit née de parens nobles, mais fort au dessous de ma naissance, & quoi

que je n'eusse pas beaucoup de bien, j'etois pour elle un parti tres-avantageux. Je l'aimai, & elle m'aima, ou du moins elle en fit semblant. Nous ne parlames pas d'abord de nous marier, parce que le Duc de Bragance n'auroit pas consenti à un Mariage qui m'auroit fait epouser une fille sans bien, mais je lui jurai que je n'epouserois jamais qu'elle, & je vivois dans l'esperance de me voir bientot en etat de le faire, par les apparences que nous voyions tous les jours au retablissement du Duc de Bragance.

La conspiration qui l'a remis sur le trone commençoit alors à se former. Je fus un de ceux à qui on la decouvrit des premiers, & l'amour que j'avois pour ma Maitresse ne me permit pas de la lui cacher. C'etoit la derniere de toutes les imprudences que de lui confier ce secret, parce que cette fille etant auprés de la Vice-Reine, je devois craindre qu'elle ne lui en decouvrit quelque chose; mais j'eus bien d'autres sujets de me reprocher mon indiscretion.

La Vice-Reine avoit pour Secretaire Vasconcellos, qui quoique Portugais, s'etoit fait le tiran de son propre païs, par l'abus qu'il faisoit du pouvoir que la Vice-Reine lui avoit laissé usurper. Cet homme s'avisa de devenir amoureux de ma Maitresse, &

ce qui doit encore plus vous etonner, c'eſt que cette Fille ecouta ſon amour comme elle auroit pu faire celui d'un Roi, tant ſon ambition ſe trouva charmée d'etre aimée d'un homme qui avoit toute l'autorité dans le Roiaume.

Elle ne douta point que Vaſconcellos ne la voulut epouſer, mais elle ne fut pas longtems ſans s'appercevoir que cet homme avoit d'autres deſſeins, & qu'il ne cherchoit qu'à la mettre au nombre des Maitreſſes que le beſoin qu'on avoit de lui, lui faiſoit trouver facilement.

Cette fille ſembla avoir aſſez de vertu pour ne ſe pas plaire à un amour, qui ne tendoit qu'à ſon deshonneur, & elle me dit qu'elle haïſſoit Vaſconcellos autant qu'elle avoit eu de complaiſance pour lui quand elle s'etoit flattée de devenir ſa femme. Sa femme, repris-je, avec etonnement! hé auriez-vous jamais pu vous y reſoudre? Pourquoi non, reprit-elle? N'y a-t'il pas du plaiſir à etre Maitreſſe, & perſonne auroit-il plus de credit dans le Roiaume que la femme d'un homme qui y eſt le Maitre?

Je lui fis des reproches d'un ſentiment ſi bas & ſi interreſſé, & elle dit que je devois le lui pardonner, puiſqu'elle n'auroit ſouhaité du pouvoir, que pour me faire du bien.

Ce

Ce compliment m'appaisa un peu, & je ne doutai pas, comme elle m'en assura, qu'elle n'eut le dernier mepris pour mon indigne rival aprés l'insolent amour qu'il lui avoit temoigné: Cependant j'apprenois de tous cotez que ce mepris n'etoit qu'apparent; que le Secretaire la voioit toujours & lui faisoit des presens. En effet, elle commença à faire plus de depense qu'elle n'en faisoit avant que de le connoitre. Je lui demandai la raison de ce changement; elle me dit que c'etoit des bienfaits de la Vice-Reine, qui etoit la seule qui lui fit des presens. On avoit beau me dire que j'etois la dupe de cette fille, & que le commerce qu'elle avoit avec Vasconcellos n'etoit que trop veritable, je n'en pouvois rien croire, & je continuois à l'aimer avec un respect egal à ma tendresse.

Cependant la conspiration eclata de la maniere dont tout le monde l'a sçu. Les Conjurez s'etant emparez de tous les quartiers de Lisbonne, se saisirent de la Vice-Reine, & de l'Archeveque de Brague. On jetta Vasconcellos par les fenetres, aprés l'avoir poignardé, & en quatre jours le Duc de Bragance fut reconnu Roi de Portugal. La haine que j'avois pour Vasconcellos me porta à me joindre à ceux qui etoient chargez de le faire perir. Nous montames à sa chambre,

bre, où le passage m'aiant eté disputé par un de ses Commis, je jettai cet homme par terre d'un coup de sabre, & j'entrai le premier dans la chambre. Nous ne le trouvames point, & pendant que mes compagnons le cherchoient, j'apperçus une petite cassette à demi ouverte, dans laquelle je crus voir des lettres. Je m'en saisis, & je trouvai le moien, sans que personne me vit, de prendre les lettres dont elle etoit remplie, & d'en faire un paquet dont je demeurai le Maitre. Cependant aprés avoir long-tems cherché, on apprit que Vasconcellos etoit caché dans l'epesseur du mur. Lors qu'on l'en eut retiré, il m'apperçut, & osa me conjurer au nom de ma Maitresse, de lui sauver la vie ajoutant qu'elle m'en seroit obligée, par l'interest qu'elle prenoit à sa conservation. Je crus que le malheureux avoit perdu l'esprit, de me faire un compliment qu'il devoit bien juger que je prendrois pour une insulte. Je voulus lui repondre pour l'obliger de dire avant que de mourir, qu'il n'avoit jamais eu de commerce avec la personne qu'il me nommoit, mais on ne m'en donna pas le tems, & je le vis precipiter au moment que je voulois lui parler.

Quand le tumulte eut eté appaisé, & que nous nous vîmes Maitres de la Ville, mon

mon premier ſoin fut de lire les lettres que j'avois trouvées. Elles etoient la pluſpart de ma perfide Maitreſſe, & je ne pus douter en les liſant, de l'infame commerce dont elle avoit eté accuſée avec le Secretaire. Je connus par les memes lettres que cette fille l'avertiſſoit de la conſpiration dont je lui avois parlé, & j'admirai mon bonheur d'avoir trouvé une choſe qui m'auroit perdu ſi elle fut tombée en d'autres mains. Je gardai ces lettres à deſſein de les faire voir à cette infidelle, & de la confondre, en lui apprenant par là que je connoiſſois combien elle etoit digne de mon mepris & de ma haine. Je ne ſavois ce qu'elle etoit devenue, & je croiois qu'elle avoit ſuivi le ſort de la Vice-Reine, & qu'on l'avoit enfermée avec elle; mais comme elle etoit Portugaiſe, on lui avoit permis de ſe retirer chez un de ſes parens. Elle etoit chez ce parent quand on lui vint dire la cruelle punition qu'on avoit faite de Vaſconcellos. Elle ne fut pas maitreſſe d'elle-même à cette nouvelle, ſoit qu'elle aimat de bonne foi ce malheureux, ſoit qu'elle regretat l'argent & les preſens dont il avoit acheté ſes bonnes graces. Elle garda ſi peu de meſures, & declama ſi furieuſement contre ceux qui l'avoient tué, & meme contre le nouveau Roi, qu'on crut de-

voir

voir s'asseurer de sa personne. On l'enferma comme une ennemie contre laquelle il falloit se precautionner.

J'appris sa prison & ses emportemens, & personne ne devoit moins s'interesser que moi à ce qu'elle deviendroit ; mais je mourrois d'envie de lui reprocher en face l'indigne attachement dont je pouvois la convaincre. Je croiois ne chercher par là qu'à me mieux vanger d'elle ; sans m'appercevoir que je l'aimois encore, & que je ne voulois lui faire des reproches que parceque je ne pouvois l'oublier.

J'allai la voir dans le lieu où elle etoit enfermée, & dés qu'elle me vit, elle me demanda fierement si c'etoit par mon ordre qu'on la maltraitoit. Je lui repondis que quand j'aurois donné cet ordre, je n'aurois fait que ce que j'aurois dû faire, puisqu'elle etoit coupable à mon egard d'un crime plus grand que celui qui l'avoit rendue suspecte. En disant ces paroles je tirai ses lettres, & je lui demandai si elle en connoissoit l'ecriture. Elle ne se deconcerta point à cette vue, & elle me dit avec une assurance qui m'etonna, qu'elle pouvoit bien avoüer les lettres que je lui montrois, puisqu'elle les avoit ecrites à son mari ; que si je ne le savois pas, Vasconcellos l'avoit epousée, &

& qu'elle ne reconnoitroit pour amis ou pour amans que ceux qui l'aideroient à vanger sa mort. Quelque outré que je fusse de ce discours, je dissimulai pour ne m'arreter qu'à lui faire voir les lettres par lesquelles elle rendoit compte à Vasconcellos du secret de la conspiration que je lui avois confiée.

Elle me dit que c'etoit pour l'amour de moi-meme, & par l'interest qu'elle prenoit à ma fortune, qu'elle avoit instruit le Secretaire, à qui elle ne pouvoit pardonner de n'avoir pas mieux profité de ses avis, & de s'etre attendu au Comte Duc d'Olivarés, dont la lenteur à prevenir le mal, l'avoit rendu irremediable. Je l'interrompis pour lui demander ce qu'elle vouloit dire en m'apprenant que c'etoit pour mon propre interest qu'elle avoit taché de dissiper la conspiration par les avis qu'elle en avoit donnez, & elle me repondit qu'il falloit que je fusse bien aveugle pour ne pas voir que l'election du Duc de Bragance ne devoit guere etre approuvée des Princes de son Sang, ausquels ce nouveau Roi ne pourroit, quand il l'auroit voulu, donner des emplois aussi considerables que ceux qu'ils pouvoient esperer du Roi d'Espagne, qui etoit un Prince Souverain de plusieurs Roiaumes.

Tout ce que cette fille me disoit auroit

dû

dû augmenter mon indignation contre elle, mais sur tout je devois etre horriblement choqué de lui entendre dire qu'elle avoit epousé mon rival. Cependant ce fut cela meme qui m'empecha de la trouver aussi criminelle qu'elle etoit. J'aimai mieux apprendre qu'elle eut fait un mauvais mariage, que de la soupçonner d'une intrigue honteuse, & à mesure qu'elle me parloit, je sentois que mon cœur se rendoit à ses raisons, & prenoit son parti auprés de moi. Ce fut cette intelligence secrete d'un cœur trop foible & trop aveugle pour ce qu'il aimoit, qui me fit ecouter tout ce qu'elle voulut me dire contre l'election du Duc de Bragance, & entrer insensiblement dans des vues de revolte.

Je ne m'expliquai pourtant pas dans cette premiere conversation. Je continuai sur le ton dont je l'avois commencée, ou plutot je crus continuer sur ce ton-là, mais on ne peut se deguiser quand on aime. Cette fille s'apperçut malgré moi que je l'ecoutois, & elle vit bien qu'il n'etoit pas impossible de me mener où elle vouloit.

Aprés que je l'eus quittée je me trouvai encore plus foible que je ne l'avois eté pendant que je l'avois vue. L'idée de ce qu'elle souffroit dans sa prison, me donna de la

com-

compaſſion, & je crus qu'il m'etoit permis de ſolliciter ſa grace. Je l'obtins aiſément, parceque je fis entendre qu'on ne devoit attribuer tout ce qui lui etoit echapé contre le nouveau Roi, qu'à un premier mouvement dont elle n'avoit pas eté maitreſſe, & qu'elle avoit condamné depuis qu'elle avoit eu le tems de ſe reconnoitre. On ne crut pas qu'il y eut du danger à donner la liberté à une fille qui n'etoit redoutable que par ſa colere ou ſa douleur, & on me laiſſa le maitre de ſa deſtinée.

Rien ne marque mieux l'aveuglement & la foibleſſe de mon amour que la joie extreme que j'eus en penſant à celle que j'allois lui donner en la retirant de priſon; car je ne voulus point qu'un autre que moi lui en portat la nouvelle, & ſe chargeat du ſoin de lui rendre la liberté. J'allai donc la retrouver, & aprés lui avoir encore fait des reproches, je lui dis, que pour la confondre & lui mieux faire connoitre ſon ingratitude, je ne voulois me vanger d'elle que par de nouveaux bienfaits, & que je venois lui dire qu'elle etoit libre. Elle s'arreta moins à me remercier qu'à me repeter ce qu'elle m'avoit deja dit contre le Gouvernement preſent, & elle n'epargna rien pour me faire entendre que ma fortune auroit eté plus eclatante ſi le

Por-

Portugal ne s'etoit point donné un Roi. Je diſſimulai encore que ſes diſcours fiſſent autant d'impreſſion ſur moi qu'ils en faiſoient, & l'aiant retirée de priſon, je la fis conduire chez le parent où elle avoit eté arretée

Je la vis ſouvent, & je continuois à l'aimer avec autant de delicateſſe & d'empreſſement, que ſi je n'avois jamais eu lieu de me plaindre d'elle. Il me parut meme qu'elle avoit oublié le paſſé, & je n'oſai jamais approfondir la nature de l'attachement qu'elle avoit eu pour Vaſconcellos, de peur d'y trouver des raiſons de la haïr, car je voulois l'aimer, & il me ſembloit que je ne pouvois faire autrement. Ce que je dis ici n'eſt pas à ma loüange, mais je ne veux rien deguiſer, & l'amour cauſe tous les jours l'aveuglement & la foibleſſe dont je parle.

Il y avoit peu de tems que cette fille etoit en liberté quand je m'apperçus que le Duc de Camine, que je ne fais point de difficulté de nommer, puiſque tout le monde a ſçu ſon malheur; la voioit avec aſſez d'aſſiduité pour me faire craindre qu'il ne fut mon rival. Le Marquis de Villa-real, pere de ce Duc, etoit mon plus proche parent, & nous l'etions tous trois du nouveau Roi.

Je

Je ne temoignai pas d'abord à cette fille le chagrin & la jaloufie que me donnoient les vifites de mon parent, mais elles furent fi affidues, & il me parut qu'ils avoient tant de foin de fe trouver feuls, que je lui en fis enfin des reproches. Elle me repondit qu'elle vouloit à fon tour me confier un fecret, en reconnoiffance de celui que je lui avois decouvert dans le tems de la confpiration du Duc de Bragance, & que c'etoit moins pour guerir ma jaloufie, qu'elle vouloit avoir cette confiance en moi, que pour m'infpirer des fentimens dignes de ma naiffance, & ne me pas priver de la gloire d'un deffein qui devoit m'intereffer autant que qui que ce foit. Le Duc de Camine, pourfuivit-elle, eft amoureux de moi, & j'ai trouvé en lui tous les fentimens que j'ai vainement cherché en vous. En un mot, il n'a point la lacheté que vous avez de vous foumettre à un Roi, à qui le Trone n'appartenoit pas plus qu'à d'autres, & nous fommes fur le point de voir le Portugal retourner à fon Maitre. Aiant achevé ces paroles, elle m'apprit la confpiration qui fe formoit pour fe faifir de la perfonne du Roi nouvellement elu & de la Reine fa femme, & aprés les avoir poignardez, de remettre le Portugal fous la domination des

Ef-

Espagnols. Elle me dit que l'Archeveque de Brague etoit le Chef de cette conspiration ; que le Marquis de Villa-real, le Duc de Camine, & plusieurs autres en etoient les principaux complices, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de me joindre à eux.

Je lui demandai si elle avoit eu ordre de m'en parler ; elle repondit que non, mais qu'elle m'aimoit assez pour vouloir que je ne fusse pas le seul de ma Famille qui n'eut point de part à un dessein si glorieux. Je la priai de ne point temoigner qu'elle m'en eut parlé, & que je refusasse d'avoir part à cette entreprise, mais parceque je devois n'etre pas content de ce qu'on me l'avoit cachée. Elle me dit qu'il etoit encore tems, & qu'elle en parleroit au Duc de Camine.

Quand je fus chez moi, je me trouvai fort incertain du parti que je devois prendre. Je n'aurois pas balancé sans l'amour du Duc de Camine, mais cette fille m'avoit dit si resolument qu'il etoit amoureux d'elle, que je jugeai bien que si la conspiration reussissoit, le Duc de Camine l'emporteroit sur moi, & que j'aurois le depit d'avoir aidé moi-meme à lui faire posseder la personne que j'aimois.

Je deliberois quand il n'en etoit plus tems, car deux jours aprés la conversation

dont je viens de parler, la conspiration
decouverte par l'imprudence de l'Arche
que de Brague. Il eut la temerité d'env
en Espagne un paquet qui fut intercep
& l'on y trouva le projet de cette con
ration, & les noms de tous les conju
On les arreta, & comme mon nom
étoit point emploié, on me laissa en lib
té, quoi que je ne laissasse pas d'etre
spect, & par la proche parenté du M
quis de Villa-real, & par le soin que
vois pris de faire delivrer la fille à qui j'av
marqué tant d'amour. Elle fut arretée,
on trouva des charges assez fortes contre
le pour la faire condamner à perdre la t
avec les autres complices. La Reine lui d
na sa grace, & changea la peine à laqu
elle avoit eté condamnée en une prison p
petuelle. Le Marquis de Villa-real &
Duc de Camine eurent la tete tranch
L'Archeveque de Brague fut retenu en p
son où il mourut bien-tot de chagrin :
autres complices perirent par divers supp
ces, & toute la conspiration fut entierem
dissipée.

Quoi qu'on ne m'eut point arreté,
m'apperçus que je n'etois pas libre, & cr
gnant à la fin qu'on ne s'assurast entie
ment de ma personne, je resolus de m
lo

loigner. C'eſt ici où vous allez voir ma foibleſſe. Je ne pus prendre la reſolution de m'exiler de ma patrie ſans avoir fait tous mes efforts pour rompre la priſon de la fille, que tout autre que moi auroit haïe, par la liaiſon qu'elle avoit eue avec Vaſconcellos. Je crus que lui procurer la liberté ce ſeroit lui donner une marque d'amour qui la fixeroit eternellement à n'aimer que moi. D'ailleurs, je l'aimois aſſez pour ne point eſperer de bonheur & de repos ſans elle, & je m'appliquai encore plus à trouver les moiens de la delivrer, qu'à profiter de ceux que j'avois de m'eloigner avant qu'on en put penetrer le deſſein.

La maiſon qui lui ſervoit de priſon etoit un Convent. Je vins à bout de lui faire rendre un billet, par lequel je l'avertiſſois qu'à un certain jour on mettroit le feu à ce Convent du coté où etoit ſa chambre, & qu'elle ſongeaſt à ſe ſervir utilement de l'embarras que cauſeroit cet incendie ; pour ſe rendre au pied d'une muraille que je lui marquois, lui mandant que je ſerois de l'autre coté pour lui jetter une echelle de corde, & lui donner le moien de ſe ſauver.

Mon billet lui aiant eté mis entre les mains, je ne manquai pas de faire tout ce que j'avois promis. Le feu fut mis à cette

maiſon, & dans le plus fort de l'embraſement, je me trouvai au pied de la muraille, & aprés avoir longtems attendu, je montai pour voir ſi elle etoit de l'autre coté. Je ne vis perſonne, & aprés avoir attendu juſqu'à ce que le feu fut eteint, je me retirai au deſeſpoir de n'avoir pas reuſſi. Je n'avois garde d'avoir cette joie. Ma perfide *Maîtreſſe* aiant reçu mon billet, l'avoit envoié à la Reine, eſperant que cette confiance lui procureroit plus aiſement la liberté que le moien que je lui propoſois. La Reine avoit negligé l'avis, & elle ne connut qu'elle avoit eu tort de le negliger, que quand on lui dit que le feu avoit eté mis au Convent. Aux premieres nouvelles qu'elle en apprit, elle envoia des gardes pour s'aſſurer de moi, en cas qu'on me trouvaſt au lieu que j'avois marqué. Celui à qui cette commiſſion fut donnée alla exprés me chercher d'un autre coté pour ne me point rencontrer. Outre que cet homme etoit mon ami; il apprehenda que ma mort, ajoutée à celle de mes autres parens, n'excitaſt contre le Roi & la Reine de nouveaux mecontentemens des peuples.

Quoi qu'il en ſoit, je ne fus point arreſté, & celui qui avoit cherché à ne me pas prendre, me fit inſtruire dés le lendemain de la

de-

destinée du billet que j'avois ecrit, ajoutant que la recompense que la Reine avoit donnée à celle qui le lui avoit envoié, etoit une permission de se faire Religieuse si elle vouloit. Ces nouvelles acheverent de m'accabler, & de me convaincre enfin du tort que j'avois de m'opiniatrer à l'amour d'une fille si indigne de l'attachement que j'avois pour elle.

Cependant le billet que la Reine avoit reçeu lui servit pour me faire faire mon procés. On rappella plusieurs choses qui me firent paroitre coupable de la conspiration de mes parens, & pendant que je me tenois caché, on prescrivoit ma personne & mes biens. J'ai toujours cru qu'on n'avoit pas voulu me faire arrester, car on l'auroit pu tres-aisement: mais il y a beaucoup d'apparence qu'on souhaitoit mon exil plus que ma mort.

L'accablement que me donna le malheureux succés de mon amour, m'ota le soin d'aller chercher dans les Cours etrangeres des protecteurs & du secours. J'appris que ma Maitresse avoit accepté la grace que la Reine lui avoit offerte, & qu'elle se faisoit Religieuse. J'eus la foiblesse de la vouloir imiter. J'ai eté sous des noms inconnus me presenter à plusieurs Convents où l'on n'a

pas voulu me recevoir. J'en ai cherché à Rome. J'ai meme eté assez long-tems à Paris, & enfin je suis venu ici, où depuis six ans je mene la vie que vous voiez.

Le Portugais aiant fini son histoire, je lui fis toutes les objections que je lui aurois faites aux endroits qui m'avoient le plus surpris, si je n'avois craint de l'interrompre, car serieusement j'avois peine à croire qu'il fut ce qu'il disoit, & je ne balançois point à decider en moi-meme que si cela etoit il falloit qu'il fut devenu fou.

J'avouë que je fus bien consolé de trouver un homme moins sage que moi sur le chapitre des femmes. Je revis cet homme encore plusieurs fois, & il m'apprit que lassé de la vie qu'il menoit, il agissoit pour avoir sa grace, & pour rentrer dans ses biens; que la plus grande difficulté qu'il y trouvoit, c'est que n'aiant point oüi parler de lui depuis si long-tems, tout le monde en Portugal etoit persuadé de sa mort, & qu'il prevoioit qu'on auroit de la peine à le reconnoitre.

Je combattois cette difficulté, qui ne me paroissoit pas aussi insurmontable qu'à lui. Il m'apprit qu'il croioit que sa maitresse etoit morte, & je me servis encore de cette raison pour l'encourager à solliciter sa grace.

J'etois

J'etois bien plus raisonnable en lui parlant que quand je me trouvois seul, car dés que je faisois reflexion aux malheurs de ma vie, je m'estimois aussi à plaindre que lui.

J'etois meme foiblement touché de ce qu'il me vouloit faire craindre, sçavoir qu'en cas que je renonçasse au monde, je ne soutinsse pas mieux que lui les resolutions & le gout de la retraite, & je ne manquois pas de parler comme font tous ceux qui ne connoissent point les inconveniens d'une eternelle solitude, & de dire que si une fois j'avois fait le pas, jamais rien ne seroit capable de me faire reculer, car telle est la presomption des hommes ignorans & superbes, d'esperer de leurs propres forces ce qu'ils ne doivent attendre que de la misericorde de Dieu.

C'etoit par une semblable presomption que je me flatois de pouvoir avoir plus de fermeté qu'un autre, & je regardois meme en pitié les inconstances du Portugais, mais aprés tout, le tems n'en etoit pas encore venu, & les desirs que j'avois de la retraite, n'etoient fondez que sur la paresse & sur un degout qui suit naturellement une vie malheureuse & agitée. Ce fut pour cela sans doute que je ne soutins pas mes resolutions. Dieu veuille que je les soutienne mieux à

l'age où je suis, & que j'execute à la fin de ma vie, ce que je voulus faire alors, & à quoi je ne manquai que parceque je voulus batir avant que d'avoir jetté les fondemens de l'edifice; car sans aucune connoissance de la Religion, & sans nulle pratique de la vertu, je crus que je pouvois mener une vie retirée, & succombant tout entier à ce desir, je pris congé de l'Hermite Portugais, & j'allai, car je me portois assez bien pour cela, prendre la poste à Bayonne pour me rendre incessamment à Paris, voulant, avant que de me retirer du monde, consulter ma Carmelite, ou plutot voulant avoir le plaisir de la voir applaudir à un dessein sur lequel ma vanité s'applaudissoit la premiere.

Cette illustre fille, beaucoup plus eclairée que moi dans les conditions & les qualitez d'une veritable retraite, m'exhorta à m'eprouver quelque tems avant que de me declarer, & à me mettre, sans qu'on le sçut, sous la conduite d'un Directeur qu'elle me nomma, qui put juger si Dieu m'appelloit à la solitude. Je fus effraié des preparations qu'elle me dit qui etoient necessaires avant que de m'exposer à donner au monde le spectacle d'un tel changement. Je ne voulois point differer, & ce qui me faisoit le plus de

de plaisir, c'etoit de pouvoir faire dire à tout le monde que je faisois une action heroïque, en me condamnant à la retraite.

Quoique je ne lui expliquasse pas mes pensées aussi naturellement que je le concevois, elle ne laissa pas de connoitre que je n'etois pas tel qu'il falloit pour une vie si nouvelle, & elle me dit nettement que je ne devois point y penser si je ne me sentois assez de courage pour me cacher pendant six mois en un lieu, où je n'eusse point d'autre occupation que d'examiner dans la pratique de la Penitence ce que Dieu demandoit de moi.

Je fus heureux dans l'entetement où j'etois alors, d'avoir consulté un esprit aussi droit & aussi eclairé que le sien, car combien en aurois-je trouvé d'autres qui m'auroient fait prendre une conduite differente, & qui par l'imprudence d'un eclat que je n'aurois pu soutenir, m'auroient voulu engager où je n'aurois pas perseveré.

Quand elle vit que j'avois de la peine à me soumettre à des conditions & à des pratiques qu'elle croioit absolument necessaires, elle me dit que je devois regarder le desir qui m'avoit pris si subitement de renoncer au monde, comme une tentation de paresse & d'oisiveté; que ce n'etoit point là ce que

Dieu demandoit de moi, mais seulement que j'evitasse tout ce qui me detournoit des devoirs de ma Religion, & que je m'attachasse serieusement à ceux de ma condition & de ma naissance, en me mettant tout de bon dans le service, & finissant enfin cette vie errante que j'avois menée jusques-là. Elle me dit encore que j'etois plus en état que jamais de mener une vie reglée, puisqu'il y avoit deux ans que j'etois hors de Paris, où n'etant presque plus connu, il me seroit aisé de me donner d'abord pour tel que je voulois etre dans la suite, c'est à dire pour honnete homme & pour homme de bien. Je suivis ces conseils, & j'abandonnai le dessein de quitter le monde.

Mais m'etant par ses avis retiré pour quelques jours dans une Maison Religieuse pour y penser à ma conscience, avant que de faire connoitre que j'etois de retour & que de me mettre dans le service, je trouvai dans la Bibliotheque de cette Maison un Volume des Lettres d'Abailard. Je les lus avec d'autant plus de curiosité, que j'en avois deja veu quelque chose en Espagne; car j'ai oublié de dire que malgré ma dissipation j'avois toujours conservé du gout pour les Livres. Je trouvai en lisant ces Lettres, tant de conformité entre Heloise &

ma

ma Carmelite ; la delicateſſe avec laquelle Abailard l'avoit aimée, me parut ſi ſemblable à l'amour que j'avois eu pour cette premiere Maitreſſe, que cet amour ſe reveilla dans mon cœur avec plus de vivacité que jamais, & j'en penſai perdre l'eſprit.

Je ne l'avois veuë qu'un moment au viſage depuis mon retour d'Eſpagne, & elle m'avoit paru ſi belle que cette idée de beauté, toujours preſente à mon eſprit, fit prendre à mon amour tous les caracteres qu'il avoit eus autrefois, & je ſentis que je n'avois jamais aimé avec plus d'emportement & de tendreſſe. J'en fus occupé nuit & jour, uniquement ſenſible au plaiſir de reconnoitre mon cœur dans la peinture de celui d'Abailard, dont je devorois les Lettres. Je pouſſai ma folie juſqu'au point de me perſuader que je n'avois eté malheureux dans mes autres amours, que parce que je m'etois ſeparé de la ſeule perſonne que j'euſſe veritablement aimée. Je me dis cent fois qu'elle etoit ma femme, qu'elle n'avoit pu legitimement s'engager dans l'etat où elle ètoit, & que toutes les Loix me permettoient de l'en retirer.

J'accoutumai mon eſprit à ces frivoles penſées, & jamais amour ne fut ni plus violent, ni plus malheu-

reux

reux que celui dont je me ſentis poſſedé à ces fatales idées, car enfin j'avois beau me figurer que cette illuſtre fille etoit ma femme, je voiois bien qu'il n'y avoit nulle apparence à la retirer de l'etat où elle etoit engagée, & je me trouvai d'autant plus malheureux que je l'aimois ſans eſperance.

Combien de fois me repentis-je de la complaiſance qui m'avoit fait conſentir à ſon engagement? Comme je n'avois jamais rien ſenti d'approchant de l'amour qui me poſſedoit alors, je connus bien que cet amour ne s'etoit jamais eteint dans mon cœur, & que ſi j'avois paru attaché à tant d'autres, ce n'avoit eté que par amuſement; mais l'heure etoit venuë où je ne pouvois plus me tromper, & ſi j'avois eu mille vies, je les aurois données pour me trouver au point où j'avois eté autrefois avec elle, quand mon amour n'etoit combatu que par je ne ſçai quelle bien-ſeance.

Cet amour fut ſi violent que j'en perdis le ſommeil & le repos. Je paſſai toutes les nuits à ecrire des Lettres que je brulois le matin, n'oſant lui apprendre l'etat où je me trouvois, ni lui rien envoier de ce que j'avois ecrit. Je me reſolus pourtant de ne lui pas laiſſer ignorer ce que je ſouffrois, &

j'allai

j'allai lui rendre viſite à ce deſſein. Dés que j'entendis le ton de ſa voix, je ſentis redoubler la violence de mon amour, & je fus ſi ſaiſi que je ne pus lui dire un ſeul mot. Elle me parloit ſans me voir, & ſans que je la viſſe, mais elle ne laiſſa pas de s'appercevoir de mon trouble. Elle me demanda ce que j'avois, & me jettant à genoux je la conjurai de m'ecouter ſans me haïr. Alors je lui decouvris la violence de mon amour, la priant par toutes les raiſons que je pouvois lui alleguer, de ne pas me refuſer au moins ſa compaſſion dans la triſte etat où je me trouvois. Elle m'ecouta, ſans m'interrompre que par ſes ſoupirs, & aprés que j'eus ceſſé de parler, j'entendis qu'elle pleuroit, & qu'à peine pouvoit-elle prononcer une parole. Je lui demandai ce qui la touchoit, & enfin me repondant malgré ſes larmes, elle me dit qu'elle etoit honteuſe d'eſtre encore ſenſible à la douceur qu'elle avoit reſſentie en apprenant que je l'aimois; qu'il etoit vrai que depuis le moment que nous avions commencé à nous aimer juſqu'à celui où elle me parloit, elle n'avoit jamais ceſſé d'etre la meme pour moi; que ni l'abſence ni les devoirs de ſa profeſſion n'avoient pu la diſtraire de mon image; qu'elle avoit reſſenti des chagrins inconcevables toutes les fois

qu'elle

qu'elle m'avoit veu engagé en d'autres amours, & qu'enfin elle vouloit bien me dire qu'elle m'aimoit encore plus que je ne l'aimois.

Je ne croi pas avoir de ma vie senti plus de joie que m'en donna un aveu si tendre & si touchant, mais cette joie fut bientot troublée par l'idée affreuse de la situation où elle etoit, & par les obstacles eternels qui s'opposoient à notre bonheur. Hé quoi, lui dis-je, puisque nous n'avons point cessé de nous aimer, pourquoi nous sommes-nous mis dans l'impossibilité de vivre ensemble, & de vivre uniquement l'un pour l'autre? N'y a-t-il plus d'esperance? Ah, si vous le vouliez, il n'y a aucuns liens que nous ne puissons rompre.

Elle m'interrompit pour blamer ces vaines idées, & pour me conjurer de ne lui pas faire meme envisager que je fusse capable de nourrir une si frivole esperance. Elle me conjura de faire un sacrifice au Seigneur d'une passion qui ne pouvoit plus lui etre agreable, m'assurant qu'elle n'avoit passé aucun jour sans offrir à Dieu tout ce que son amour lui faisoit souffrir, en expiation de ses pechez & des miens, mais qu'elle croioit que la fin de sa vie approchoit, & qu'elle avoit un secret pressentiment que Dieu vouloit

loit la retirer de ce monde.

Mes larmes redoublerent en lui entendant parler de sa mort, & je la priai, si elle avoit du pouvoir auprés de Dieu, d'obtenir qu'au moins, puisque je n'avois pu vivre avec elle, je pusse ne lui pas survivre. Cette conversation dura longtems, & ce fut la derniere que j'eus avec elle. Dés qu'elle m'eut quitté, la fievre la prit, quoiqu'elle n'eut auparavant aucun signe de maladie, & le pressentiment qu'elle avoit eu de sa mort ne se trouva que trop bien fondé. Je fis ce que je pus pour la voir encore une fois, & priai souvent une Religieuse son Amie de lui parler de moi; mais elle la conjura de la laisser m'oublier avec tout le reste du monde, pour ne penser qu'à Dieu seul, & aprés lui avoir recommandé de me dire qu'elle mouroit dans les sentimens où elle avoit vecu à mon egard, elle ne dit plus rien qui eut rapport à moi, excepté quand il s'agissoit de parler des graces que Dieu lui avoit faites, car alors elle ne pouvoit s'empecher de demander à Dieu les memes faveurs pour moi, & je croi que je ne dois qu'à ses prieres, la grace d'avoir vecu assez longtems pour reconnoitre & pour deplorer les egaremens d'une vie aussi inutile que celle dont je decris les avantures.

Je.

Je n'entreprendrai point de dire combien je fus affligé de la perte de cette incomparable Religieuſe. Elle mourut dans le tems que l'amour que j'avois pour elle etoit monté à ſon dernier excés ; & ſi elle avoit encore vecu, je croi qu'il n'y auroit point eu d'extremitez où je n'euſſe été capable de me porter pour unir ma deſtinée avec la ſienne.

Quand elle fut morte, je ne me ſentis occupé que du deſir de ſuivre les conſeils qu'elle m'avoit donnez. J'appris mon retour à mon frere en lui apprenant la mort de cette ſainte fille, & je lui temoignai la paſſion que j'avois de mener une autre vie que celle que j'avois menée juſque-là. J'etois plein des meilleurs deſirs du monde : mais la ſuite de ma vie va faire voir des avantures, non moins bizarres que celles que j'ai decrites juſqu'ici. On aura, je croi, d'autant plus de plaiſir à les apprendre qu'avec l'hiſtoire de mes folies on trouvera celle des principaux evenemens du tems où j'ai vecu, & auſquels j'ai eu aſſez de part pour en pouvoir parler, ſans faire tort à perſonne, car c'eſt la precaution que je prendrai toujours.

FIN.

